

HISTOIRE
ANCIENNE
DES
PEUPLES DE
L'ORIENT

Gaston MASPERO

Membre de l'Institut

Professeur de langue et d'archéologie
égyptiennes au Collège de France

Directeur Général des Antiquités de l'Égypte

LIVRE II – L'ASIE ANTÉRIEURE AVANT ET PENDANT LA DOMINATION ÉGYPTIENNE

CHAPITRE IV – LA CHALDEE

Les populations primitives de la Chaldée.

Au nord et à l'est de l'Afrique, sur l'immense étendue de territoire comprise entre la Méditerranée, la mer Noire, le Caucase, la Caspienne, l'Indus et les mers qui baignent les côtes méridionales de l'Asie, s'agitaient confusément des nations d'origine diverse, pour la plupart inconnues aux premiers Pharaons. Séparée d'elles par le désert et par la mer, l'Égypte ne s'était jamais jusqu'alors entremise dans leurs affaires : tout au plus avait-elle poussé ses colonies minières sur le revers du Sinaï et bâti quelques forteresses afin de protéger les colons. Pour le reste, une muraille, tirée en travers de l'isthme et garnie de postes crénelés, lui servait de barrière contre tout ce qui la menaçait de Syrie et lui permettait de suivre à l'abri des invasions du Nord le cours de ses destinées.

Quelques-unes de ces nations sans nom encore et sans histoire appartenaient sans doute à cette humanité primitive qui couvrait le sol à des époques si reculées, qu'il appartient au seul géologue d'en rechercher la date. La plupart se rattachaient à des races plus fortes et plus nobles, répandues des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer Méditerranée. Elles venaient, à ce qu'il semble, des steppes de l'Asie septentrionale, et elles en descendirent vers le sud, à la recherche de climats plus doux et de contrées plus fertiles. Une partie des émigrants occupa les districts montagneux qui s'étendent au sud de la Caspienne et qui bordent le plateau de l'Iran. Au pied même de la montagne, le pays est bien boisé et bien arrosé ; à mesure qu'on avance vers l'intérieur, les rivières diminuent de volume. Elles finissent par se perdre dans les sables, à l'exception de deux ou trois qui tombent dans le grand lac Hamoun. Sauf la bande de terre qui court le long de leurs rives, le reste du pays n'est qu'un vaste désert salé, dont le sol est formé, tantôt de gravier, tantôt d'un sable fin et mouvant que le vent ballotte en immenses vagues longitudinales, tantôt d'une argile durcie et cuite au soleil. La masse de la nation s'établit solidement sur la lisière occidentale du plateau, dans la région à laquelle on attribua plus tard le nom de Médie. Plusieurs tribus allèrent à l'ouest, en Atropatène, en Arménie, et jusqu'en Asie Mineure. D'autres gagnèrent vers le sud, et se fixèrent au delà des montagnes, dans les plaines de la Susiane et sur les bords du Tigre et de l'Euphrate¹.

¹ Sur la parenté des tribus non sémitiques de la Chaldée avec les Susiens et ceux des Mèdes qui n'étaient pas Aryens, voir Oppert, *Etudes sumériennes*, p. 83-85 ; Lenormant, *la Magie chez les*

Le Tigre¹ et l'Euphrate² prennent leur source en Arménie, au mont Niphathés³, la plus haute des chaînes qui se développent entre le Pont-Euxin et la Mésopotamie, la seule qui atteigne en quelques endroits la limite des neiges éternelles. Ils coulent d'abord parallèlement l'un à l'autre, l'Euphrate de l'est à l'ouest jusqu'à Malatiyéh, le Tigre de l'ouest vers l'est, dans la direction de l'Assyrie⁴. Au delà de Malatiyéh, l'Euphrate dévie brusquement au sud-ouest, se fraye un chemin à travers le Tauros, comme s'il voulait rallier la Méditerranée⁵, puis il tourne vers le sud-est, dans la direction du golfe Persique. Au débouché des montagnes, le Tigre incline au sud sans hésiter et se rapproche graduellement de l'Euphrate : au voisinage de Bagdad, les deux fleuves ne sont plus divisés l'un de l'autre que par quelques lieues d'un terrain bas et uni. Toutefois, ils ne se mêlent pas encore ; après avoir filé presque de conserve l'espace de vingt à trente milles, ils s'écartent de nouveau pour ne se rejoindre qu'à près de quatre-vingts lieues plus bas, former le Shatt-el-Arab et se jeter dans le golfe Persique. Dans sa partie moyenne, l'Euphrate reçoit sur la gauche deux affluents assez considérables, le Balikh⁶ et le Khabour⁷, qui lui versent les eaux du Karadjah-Dagh⁸ : depuis son confluent avec le Khabour jusqu'à son embouchure, il n'a plus aucun tributaire. Le Tigre au contraire se grossit sur la gauche des apports du Bitlis Khaï⁹, des deux Zab¹⁰, de l'Adhem¹¹, du Divâléh¹². Aussi les deux fleuves sont-ils navigables sur une grande partie de leur cours, l'Euphrate dès Soumésat, le Tigre près de Mossoul : au moment de la fonte des neiges, vers le commencement ou le milieu d'avril, ils se gonflent, débordent et ne rentrent dans leur lit qu'en juin, au temps des plus fortes chaleurs¹³.

Le bassin du Tigre et de l'Euphrate n'avait pas à toutes les époques l'aspect qu'il présente aujourd'hui. Au commencement de notre période géologique, les deux fleuves se traînaient, l'espace d'environ cinq degrés, dans une grande plaine ondulée, de formation secondaire, sillonnée par les quelques cours d'eau qui lui tombent du mont Masios¹⁴. C'est un territoire fertile au bord des rivières et dans

Chaldéens et les Origines Accadiennes, p 515, sqq. ; Sayce, *The Languages of the Cuneiform inscriptions of Elam and Media* dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 465-485 et, pour ces derniers temps, aux divers mémoires de Weissbach et de Hüsing.

¹ En accadien, Idigna ou Idignou, « le fleuve aux hautes berges » ; la forme sémitique est Idiklat ou Diklat (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 171). L'étymologie classique qui donnait au nom du Tigre le sens de flèche, soi-disant à cause de sa rapidité (Pline, *H. N.*, VI, 127 ; Q. Curce, IV, 9,16 ; Strabon, XI, 14, 8) est d'origine iranienne.

² En accadien, Poura-nounou, le grand fleuve, abrégé en Poura et devenu Pourat, Pouraton, dans l'idiome sémitique de la Chaldée (Delitzsch, *op. l.* p. 169-170).

³ Aujourd'hui le Keleshin-Dagh.

⁴ *Genèse*, II, 14

⁵ Pomponius Mela, *De Situ Orbis*, III, 8 : « Occidentem petit, ni Taurus obstet, in nostra maria venturus ».

⁶ En assyrien, Balikhi : le Bilichos des Grecs.

⁷ Aborras ou Chaborras des écrivains classiques.

⁸ Le Masios des Grecs (Strabon, XI, 12, 4 ; 14, 2).

⁹ Le Kentritès des Grecs (Xénophon, *Anabase*, IV, 3,1).

¹⁰ Le Zab supérieur portait en assyrien le nom de Zabou élou, et le Zab inférieur celui de Zabou shoupalou (Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 186) : chez les Grecs, Lycos et Kapros.

¹¹ Chez les Assyriens, Râdânou (Delitzsch, *op. l.*, p. 186).

¹² Le Gyndès ou Tornadotus ; en assyrien, Tournât.

¹³ Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 297 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 11-13. Le témoignage des modernes est contraire à celui d'Hérodote (I, cxciii), d'après lequel « la rivière ne se répand pas d'elle-même, comme en Égypte, sur les terres ensemencées, mais y est répandue au moyen de machines ».

¹⁴ G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 3-4.

les endroits où jaillissent des sources, stérile et nu partout ailleurs¹. L'extrémité méridionale servait de rivage à la mer, et les deux fleuves aboutissaient à quelque vingt lieues l'un de l'autre, dans un golfe fangeux, le Nâr-Marrâtou², borné à l'est par les derniers contreforts des monts de l'Iran, à l'ouest par les hauteurs sablonneuses qui marquent la limite du plateau d'Arabie. Toute la partie inférieure de la vallée n'est qu'un terrain d'origine relativement moderne, créé par les alluvions du Tigre, de l'Euphrate et des rivières comme l'Adhem, le Gyndès, le Khoaspès, qui, après avoir été longtemps indépendantes et avoir contribué à combler la mer dans laquelle elles se perdaient, ont fini par devenir de simples affluents du Tigre. Aujourd'hui encore le Delta du Shatt-el-Arab avance rapidement, et l'accroissement du rivage monte à près d'un mille anglais par soixantedix ans³ ; dans les temps anciens, le progrès des boues était plus sensible et il devait représenter à environ un mille par trente ans⁴. Il est donc certain qu'au moment où les colons s'implantèrent dans la vallée, le golfe Persique pénétrait à quarante ou quarante-cinq lieues plus haut qu'il ne fait aujourd'hui⁵ : le Tigre et l'Euphrate se terminaient à quelque distance l'un de l'autre, et ils ne confondirent leurs lits que plusieurs milliers d'années plus tard.

La région des alluvions, et surtout la moitié de cette région qui confine aux côtes du golfe Persique, furent l'asile des premiers colons. C'était une immense plaine basse, dont aucun accident de terrain ne rompait la monotonie. L'Euphrate, était encaissé entre ses rives, lançait à droite et à gauche des branches, dont les unes ralliaient le Tigre, et dont les autres s'écoulaient dans les marais. Une partie du sol, toujours privée d'eau se durcissait aux rayons d'un soleil brûlant : une autre partie disparaissait presque en entier sous les monceaux de sable qu'apporte le vent du désert ; le reste n'était qu'une lagune empestée, encombrée de joncs énormes, dont la hauteur varie entre douze et quinze pieds⁶. Le pays, même en cet état, ne manquait nullement de ressources. Il renferme peu d'espèces d'arbres utiles, car il ne possède ni le figuier, ni la vigne, ni l'olivier⁷ ; en revanche, il produit naturellement le froment⁸ et la datte. Le sol y est si favorable aux céréales, qu'elles y rendent habituellement deux cents pour un, et, dans les terres d'une qualité exceptionnelle, trois cents. Les feuilles du blé et de l'orge y sont larges de quatre doigts. Quant au millet et au sésame, qui pour la grandeur deviennent là de véritables arbres, je ne dirai pas leur hauteur, bien que je la connaisse par expérience, sachant bien, qu'auprès de ceux qui n'ont pas été en terre babylonienne, ce que j'en raconterais ne rencontrera qu'incrédulité. On ne se sert nullement d'huile d'olive, mais on extrait de l'huile du sésame⁹. - Le palmier fournit à tous les autres besoins de la population. On en extrait une sorte de pain, du vin, du vinaigre, du miel, des gâteaux et toute espèce de tissus ; les forgerons utilisent ses noyaux en guise de charbon ; ces mêmes noyaux concas-

¹ G. Rawlinson, *ibid.*, t. I, p. 182.

² Ce golfe et le golfe Persique, avec lequel il communiquait, s'appellent aussi la mer du Soleil Levant (Schrader, *die Namen der Meere in den Assyrischen Inschriften*, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1877, p. 176-177).

³ Loftus, *Chaldœa and Susiana*, p. 282.

⁴ H. Rawlinson, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 186.

⁵ Loftus, *Journal of the Geographical Society*, vol. XXVI, p. 142 ; G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 4-5.











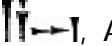

⁶ Tous les traits de ce tableau sont empruntés à l'état moderne de la contrée, mais s'appliquent fort bien au passé. Cf. Loftus, *Susiana and Chaldœa*, p. 14 sqq.

⁷ Hérodote, I, cxciii.

⁸ Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant, p. 6.

⁹ Hérodote, I, cxciii, cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, VIII, 7, et Pline, *H. N.*, XVIII, 17, 45.

sés et macérés sont appliqués à la nourriture des boeufs et des moutons qu'on engraisse. On dit qu'il y a une chanson perse où sont énumérés trois cent soixante emplois différents du palmier¹. Les poissons abondent, surtout le barbeau et la carpe : ils comptent encore pour beaucoup dans l'alimentation des habitants modernes². Sur un point seulement la Chaldée est inférieure à l'Égypte : elle ne possède ni calcaire compact, ni marbre, ni basalte, ni granit, ni aucune des pierres dures dont les artistes égyptiens surent tirer si bon parti pour leurs travaux. Les architectes chaldéens furent réduits à puiser dans le sol même les matériaux de leurs constructions, et ils poussèrent aussi loin que possible l'usage de la brique : aussi leurs oeuvres n'ont pas résisté au temps avec succès et elles se sont déformées au point de n'être plus souvent que de véritables monceaux d'argile³.

Dés le jour de leur arrivée au bord de l'Euphrate, les Shouméro-Accadiens, constitués en corps de nation, connaissaient l'écriture⁴ et les principales industries nécessaires à l'humanité; ils avaient une législation et une religion complètes. Leur écriture était hiéroglyphique à l'origine, comme celle de l'Égypte. Chaque signe y notait l'image de la chose même qu'on voulait exprimer, ou de l'objet matériel qui paraissait offrir le plus d'analogie avec l'idée abstraite qu'il s'agissait de rendre. Ainsi, pour marquer l'idée de dieu, on prenait la figure du ciel divisée en ses huit maisons principales  ; pour celle de roi, on avait recours à l'abeille . La maladresse du graveur et de l'écrivain altéra ces deux signes et leur substitua des équivalents plus ou moins informes :  puis  au ciel, , et  à l'abeille. L'image primitive s'altéra de pins en plus, si bien qu'il devint impossible de discerner, dans l'ensemble de traits ou de clous qui forme un groupe, le type que ces traits étaient le sommaire. Par bonheur, au moment où cette modification s'accomplit, on n'avait déjà plus besoin de reconnaître l'objet pour lire le caractère. Le signe du ciel  rappelait machinalement aux yeux l'idée de dieu, et l'idée de dieu éveillait dans l'esprit du lecteur le mot qui lui répond, an. Aussi l'hiéroglyphe , tout en conservant le sens symbolique de dieu, à l'état isolé, représenta la syllabe AN dans une foule de mots qui n'ont aucun rapport avec la divinité. Groupant ensemble plusieurs signes, on parvint à figurer des mots dont le son se composait en partie de la prononciation d'un signe, en partie de la prononciation d'un autre signe.  représente trois gouttes d'eau, signifie eau, se lit a ; joint au signe  qui correspond au ciel, signifie dieu, se lit an, il forme un groupe , A + AN, AAN, qui veut dire *pluie*. Ce système offre de graves inconvénients. Nombre de signes peuvent avoir plusieurs valeurs et se lire de beaucoup de façons différentes.  rend les idées de *finir, vieillir, achever, mourir, ouvrir, sang, cadavre*, et il se lit, selon l'idée qu'il rend BE, BAT, TIL, PAGAR, OUS, etc. : en un mot, c'est un polyphone. Entre tous ces sens et toutes ces prononciations dissemblables le lecteur choisissait, d'après la marche générale de la phrase et la position du signe, le sens et la lecture qui lui paraissaient convenir le mieux. L'obscurité résultant de cette polyphonie est telle, que les modernes ont employé des années de recherches pénibles avant de s'y orienter de manière satisfaisante et d'achever le déchiffrement du syllabaire. Aussi bien les Assyriens et les Babyloniens eux-mêmes s'y perdaient quelquefois,

¹ Strabon, XVI, I, xiv ; cf. Théophraste, *Hist. Plant.*, II, 2, et Pline, *H. N.*, XIII, 4.

² Layard, *Nineveh and Babylon*, p. 567.

³ Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 113-138.

⁴ Cela a été prouvé par M. Oppert (*Rapport adressé à Son Exc. M. le Ministre de l'instruction publique et des cultes*, mai 1856, p. II sqq.).

malgré la pratique journalière qu'ils avaient du système. Nous n'en voulons pour preuve que le nombre des fragments de syllabaires et de vocabulaires grammaticaux, tracés sur des tablettes d'argile, et destinés à révéler les arcanes du système graphique national, qu'on a recueillis en telle abondance dans les ruines de Ninive. Une bonne moitié de ce que nous possédons de monuments de l'écriture cunéiforme se compose de guide-ânes, qui peuvent nous servir à déchiffrer l'autre moitié, et que nous consultons exactement comme le faisaient, il y a deux mille cinq cents ans, les étudiants de l'antique pays d'Ashshour¹.

Le progrès matériel de la civilisation fut rapide dès le début. Les signes des métaux usuels et des métaux précieux sont au nombre des hiéroglyphes les plus anciens, et prouvent que les premiers habitants de la Chaldée pratiquaient l'art du fondeur et celui de l'orfèvre. Les plus vieilles tombes qu'on ait ouvertes renferment déjà des objets en or, en bronze, même en fer, des couteaux, des hachettes, des faux, des bracelets, des boucles d'oreilles ciselées². A côté se trouvent encore, et concurremment employés, des instruments et des armes en silex taillé et poli, têtes de flèches, haches et marteaux. Le métal le plus répandu est le bronze ; c'est en bronze que sont tous les instruments métalliques. Quant au fer, il est plus rare et semble avoir encore le caractère d'un métal précieux par la difficulté de la production ; au lieu d'en faire des outils, on en fabrique des bracelets et autres parures grossières³. Tous les autres arts domestiques ou industriels étaient aussi développés qu'ils l'étaient dans l'Égypte primitive, le tissage des étoffes, la céramique, la vannerie, la menuiserie. Il semble que, dès le début, le peuple des cités et des campagnes fût divisé en clans dont tous les membres prétendaient être issus d'une souche commune : tous ne jouissaient pas de la même position sociale, mais les uns s'étaient haussés aux premiers rangs, tandis que les autres s'étaient abaissés aux derniers étages de la société. Les familles qui se rattachaient à un même clan avaient une organisation des plus solides. Il est possible qu'au début la femme y ait occupé la position la plus importante, mais de bonne heure l'homme demeura le chef de la communauté, auquel tous obéissaient, les épouses, les concubines, les enfants, les serviteurs, les esclaves. Son autorité était absolue dans l'ordre civil comme dans l'ordre religieux : il offrait seul le sacrifice aux dieux, il gérait seul la fortune patrimoniale, il avait le droit de vie et de mort sur ses enfants, et aucun d'eux ne pouvait contracter mariage sans son autorisation. Le mariage était enregistré dans un contrat civil, grâce auquel la dot de la femme passait avec elle des mains du père à celles du mari, puis il était sanctionné par une bénédiction religieuse ; une fois contracté, il n'y avait que la mort ou le divorce qui pût soustraire l'épouse à son seigneur ou maître, encore le divorce n'était-il un droit que pour l'homme. Toute-

¹ Fr. Lenormant, *Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien*, I, p. 48. M. Halévy a publié plusieurs mémoires considérables, *Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne*, in-8°, 1876, extrait du *Journal asiatique* (1874-1876) ; *Étude sur les documents philologiques assyriens* (1878) ; *les Nouvelles inscriptions chaldéennes et la question de Sumer et d'Accad* (1882) ; *Observations sur les noms de nombres sumériens* (1883), dans les *Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques* (in-8°, Paris, 1884) ; *Documents religieux de l'Assyrie et de la Babylonie* (in-8°, Paris, 1883), etc., afin de prouver que le shouméro-accadien n'existe pas : les textes où les assyriologues ont cru reconnaître une langue seraient rédigés dans l'idiome sémitique des inscriptions ordinaires, mais écrits avec un syllabaire hiératique soumis à des règles spéciales. Ce système a rallié de nombreux adhérents en France et à l'étranger. Il me paraît néanmoins, jusqu'à nouvel ordre, que les faits mis en lumière par les recherches de ces dernières années s'accordent mieux avec l'hypothèse des deux races et des deux langues qu'avec celle de la race et de la langue unique.

² G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t I, p. 98-99.

³ Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. I, p. 118-119.

fois les dames de la classe noble jouissaient d'une certaine indépendance elles conservaient la libre disposition de leurs biens, elles pouvaient acheter, vendre, commercer, faire l'usure en leur propre nom. La maternité était le premier devoir de toutes ; les stériles étaient considérées comme des possédées ou comme des maudites, et souvent on les expulsait de la maison de peur que leur présence n'y devînt une cause de malheur. Les enfants pullulaient donc dans chaque ménage, et, lorsqu'ils venaient à manquer pour quelque cause fortuite, on suppléait à leur absence par l'adoption d'un nouveau-né qui, recevant le nom générique, empêchait la race de s'éteindre. Le fils ou la fille qui reniaient leurs parents étaient punis sévèrement : ils étaient bannis ou vendus comme esclaves. La population servile était énorme, et elle comprenait des prisonniers de guerre, des Chaldéens d'origine déchus de leur condition pour leurs crimes, des esclaves de naissance, dont les ancêtres n'avaient pas connu la liberté depuis plusieurs générations. La vie qu'ils menaient était rude et la loi les laissait entièrement à la merci de leurs maîtres ; toutefois ils étaient parfois traités avec douceur dans les familles où ils servaient, et ils pouvaient acquérir par leur industrie un pécule dont ils usaient ensuite pour se racheter. Les affranchis prenaient rang parmi les citoyens de la ville où ils s'installaient, et leurs enfants arrivaient aux mêmes dignités que ceux des personnages de vieille race libre.

Le commerce et l'industrie étaient très actifs entre les habitants d'une même ville et ceux des cités différentes : le grain, les dattes, les étoffes, le bétail, les esclaves faisaient l'objet de spéculations assez importantes, pour qu'il eût été jugé nécessaire de les régulariser par des contrats de teneur très variée. Non seulement les particuliers prêtaient de l'argent, mais les temples utilisaient de la même manière le plus gros de leurs revenus, et la plupart des sacerdoces tenaient de véritables maisons de banque. C'est par dizaines de mille que l'on compte aujourd'hui les contrats de prêt et de louage, les quittances de loyer, les reçus d'intérêts ou de sommes versées, les listes de biens hypothéqués, toutes les pièces au moyen desquelles la propriété mobilière ou immobilière se maintient, se transmet, s'accroît, circule de mains en mains. Elles sont rédigées selon des formulaires qui s'altèrent et qui se complètent d'âge en âge, et dont les termes sont empruntés aux codes de lois promulgués à diverses époques par plusieurs souverains. Nous connaissons l'un d'entre eux, qui fut compilé au xxiii^e siècle avant notre ère par l'un des rois les plus célèbres de Babylone, Hammourabi, mais dont les éléments constitutifs remontent à une antiquité beaucoup plus reculée. Il comprend, en deux cent quatre-vingt-deux paragraphes d'une rédaction brève et nerveuse, le droit privé tel qu'il résultait des coutumes et des législations antérieures. La condition des magistrats et celle des officiers publics y est définie avec soin, et des peines sévères y sont portées contre la corruption et contre les méfaits de tout genre auxquels un juge peut se laisser aller c'est l'amende, c'est la destitution solennelle, c'est la mort selon les cas. L'affermage des terres, l'irrigation, la pâture des troupeaux, l'aménagement des champs en jardins, les violences exercées contre les personnes et contre les animaux domestiques, toutes les questions de droit rural, si complexes dans un pays de culture intense tel que l'était la Chaldée, fournissent la matière de dispositions nombreuses, dont nous ne saisissons pas toujours la tendance, faute d'être renseignés suffisamment sur les moeurs des populations campagnardes : on y sent partout le désir d'assurer l'inviolabilité de la petite propriété foncière et de la protéger contre les tentatives d'usurpation dont elle était l'objet de la part des puissants. Les articles suivants traitent du commerce par eau et du nolis des barques fluviales, de la location des hommes et des bêtes pour l'agriculture, pour le

commerce ou pour l'industrie, du tarif des salaires, et ils sont remarquables par la sollicitude avec laquelle le législateur veille à ce que la partie qui loue et celle qui est louée exécutent le contrat aussi fidèlement l'une que l'autre. Le mariage n'étant en quelque sorte qu'un achat ou une location de la femme par l'homme, on ne s'étonnera pas de voir survenir à ce point tout un ensemble de titres sur l'union entre époux de la même condition ou de conditions disparates, non plus que sur les enfants qui accroissent du mariage, les droits des parents sur eux et leurs droits sur les parents, le partage des successions, l'état civil des esclaves et leur place dans la famille. Il y a des clauses curieuses sur les responsabilités qu'encourent à l'égard de leurs clients les médecins et les architectes : leurs salaires sont mesurés largement, mais lorsqu'un accident arrive par suite de leurs manoeuvres, ils subissent la peine du talion, jusqu'à la mort inclusivement, s'ils ont occasionné mort d'homme. D'autres matières relatives à la religion, à la sûreté publique, à la guerre, à la condition des étrangers ne sont pas abordées du tout ou sont touchées à peine en passant : elles faisaient sans doute l'objet d'autres codes, dont nous découvrirons un jour les exemplaires complets¹.

Il serait curieux de pouvoir pénétrer dans une des cités soumises à ces lois elles nous apparaîtraient certainement fort semblables à ce qu'étaient les cités égyptiennes. Çà et là de grands temples se dressaient, ces temples que l'on nomma des *Ziggourat*, et qui, devisés sur plan carré ou rectangulaire, ne comptaient pas moins de trois, de quatre, de sept étages superposés, en retrait les uns sur les autres, et reliés par des escaliers ou par des rampes ménagées le long de leurs faces. Du haut de la chapelle qui les couronnait, le dieu patron veillait sur sa ville, et les prêtres abritaient, dans les édifices qui se rattachaient à la pyramide, les trésors du dieu ainsi que les habitations de leur famille. Une de ces Ziggourat accompagnait d'ordinaire la résidence du souverain ou du gouverneur. Le palais était juché toujours sur une butte de terre artificielle, sur une motte, qui était destinée à le préserver des attaques du peuple révolté ou des armées étrangères on y parvenait par des escaliers fortifiés, et on y voyait, à côté des salles d'audience où le public avait accès ; les appartements privés du maître, son harem, les casernes de ses gardes, les logis des fonctionnaires de la cour, les arsenaux, les magasins, le Trésor de l'État. Les pièces d'apparat étaient décorées de bas-reliefs sur pierre appliqués aux murailles, ou de statues d'un art un peu lourd mais énergique et précis. Le peuple logeait dans des maisons construites en grosses briques de terre crue, tantôt pressées les unes contre les autres le long de ruelles étroites, tantôt séparées l'une de l'autre par des jardins ou par des canaux. Le mobilier en était fort simple pour les chambres à coucher, des nattes jetées sur le sol, ou, chez les plus riches, des lits bas, formés de cadres en bois posés sur quatre pieds et tendus d'un lacis de sangles ou de cordelettes, des tabourets, des fauteuils, des vases à eau ; pour les autres chambres, des coffres ou des armoires en bois qui contenaient le linge, la vaisselle, les provisions de bouche, les ustensiles en métal précieux, toutes les richesses de la famille. L'homme et la femme du peuple vivaient peu dans leurs appartements : ils restaient à l'atelier, au magasin, et les femmes circulaient librement par la ville, le buste et le visage au vent, pour l'exercice de leur profession ou pour les besoins de leur ménage. Les femmes riches se montraient peu au dehors, et quand elles sortaient, c'était pour aller prier aux temples, ou pour visiter chez les harems voisins, voilées et entourées d'un cortège d'esclaves qui les cachait aux yeux de

¹ Ce document, précieux entre tous, a été découvert à Suse par M. de Morgan : il a été publié et traduit par le P. Scheil, dans les *Mémoires de la Mission en Perse*, t. IV, p. 11-162.

la foule : la plupart du temps, elles demeuraient cloîtrées chez elles, oisives ou occupées à des ouvrages d'aiguille, et sans autres distractions que les bavardages de leurs amies ou de leurs esclaves. Aussi l'influence de la femme ne se manifesta que rarement au grand jour, comme c'était le cas en Égypte : elle s'exerça sourdement par des crimes d'intérieur, analogues à ceux qui déshonorèrent plus tard l'empire Perse des Achéménides.

Les religions et les dieux de Chaldée.

Le même mélange de races et de langues qui caractérise l'antique civilisation perce partout dans les religions de la Chaldée. Là encore, on constate l'existence à côté l'un de l'autre d'éléments souvent contradictoires, dont la présence ne s'explique que par la superposition de plusieurs peuples, mais auxquels il n'est pas toujours facile d'assigner une provenance certaine.

Il semble bien que les premiers Chaldéens se fissent de notre monde une idée analogue à celle que les Égyptiens en avaient conçue. Toutefois, au lieu que ceux-ci se le figuraient comme une boîte rectangulaire, les Chaldéens l'imaginaient comme une barque retournée et creuse par dessous¹, non pas une de ces barques oblongues en usage parmi nous, mais cette espèce d'auge entièrement ronde que les bas-reliefs nous montrent si souvent, et dont les tribus du bas Euphrate se servent encore aujourd'hui. Dans le creux inférieur était caché l'abîme, séjour des ténèbres et de la mort. Sur les pentes de la surface convexe s'étalait la terre proprement dite, enveloppée de tous côtés par le fleuve Océan (Abzou). Bien loin au delà du Tigre la montagne des pays se dressait, Kharsag Kamma, la montagne sainte, la montagne des dieux, qui formait comme le nombril du monde. Anna, le ciel, avait l'apparence d'une vaste calotte hémisphérique, dont la lisière inférieure reposait sur les extrémités de la barque terrestre, au delà du fleuve Océan : elle était entourée d'eau de tous côtés, l'eau primordiale d'où l'univers était sorti au moment de la création. Le firmament, **déployé au-dessus de la terre ainsi qu'une couverture**, tournait comme sur un pivot autour de la montagne, et il entraînait dans sa course perpétuelle les étoiles fixes dont sa voûte était semée. Entre ciel et terre circulaient d'abord les sept planètes, sortes de grands animaux doués de vie, puis les nuages, les vents, les éclairs, la foudre, la pluie. La terre reposait sur l'abîme, le ciel sur la terre l'imagination des premiers Chaldéens n'allait pas jusqu'à se demander sur quoi l'abîme reposait.

Cet univers en trois zones était peuplé d'une foule d'êtres et de races diverses, les unes renfermées, comme les hommes et les animaux, dans une petite portion du grand tout, les autres répandues indistinctement à travers toutes les régions du monde, comme les esprits et les dieux. Les esprits, les *Zi*, analogues dès l'origine aux *doubles* Égyptiens², comprennent, outre l'âme matérielle des morts, toutes les forces bonnes, mauvaises ou indifférentes de la nature : ils font le bien et le mal à leur gré, règlent l'ordre et la marche des corps célestes, partant des saisons, soufflent le vent et versent la pluie, germent le grain et lèvent la moisson, protègent ou tuent ce qui a vie. Les dieux (*an*, *dingir*, *dimir*) sont les dou-

¹ Diodore de Sicile, II, 29 ; le fond de nos idées sur le sujet, établi d'abord par François Lenormant (*la Magie chez les Chaldéens*, p. 141-144), a été précisé et développé par Jensen dans son bel ouvrage sur *die Kosmologie der Babylonier*, publié en 1890.

² Voir dans le premier livre, ch. 1, *L'Égypte avant l'histoire : les dieux et les dynasties divines*. Cf. sur cet animisme Sumérien, Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 276.

bles de haut rang qui animent les différentes maisons du monde ou qui produisent les phénomènes de la nature. A chacune des trois zones de l'univers commande un double, un dieu suprême : *Zi-ana*, l'esprit du ciel, *Zi-kia*, l'esprit de la terre, *Enlil*, le maître des démons au fond de l'abîme. *Zi-ana*, ou plus simplement *Ana*, était à la fois le corps et l'âme du ciel, le ciel matériel et l'intelligence qui régit la matière céleste. *Zi-kia*, qui à Endon s'appelait Éa, règne sur la surface terrestre et sur l'atmosphère, mais sa demeure favorite est le fleuve Océan ; il est appelé souvent **le grand poisson de l'Océan, le poisson sublime**, et il parcourt son empire sur un vaisseau symbolique, manœuvré par les dieux ses enfants, comme chez les Égyptiens la barque solaire par les fils de Râ. Sa compagne *Damkina* ou *Davkina* est la personnification de la terre : le dieu se répand sur elle, la féconde, et de leurs embrassements naissent les eaux matérielles qui font tout verdoyer. *Enlil* et sa forme féminine *Ninlil* siègent dans l'abîme infernal et y reçoivent les survivances humaines à l'instant de la mort. Transportées au delà du fleuve éternel, les âmes chaldéennes arrivent, de même que les égyptiennes, au pied de la grande montagne d'Occident, derrière laquelle le soleil se couche, et elles pénètrent dans le Kournoudê, **le pays immuable, dans la contrée d'où l'on ne revient pas, la demeure où l'on entre sans en sortir, le chemin qu'on descend sans jamais rebrousser, la demeure où l'on entre toujours plus avant, la prison, le lieu où l'on n'a que la poussière pour la faim et la boue pour aliment, où l'on ne voit plus la lumière et où l'on erre dans les ténèbres, où les ombres, comme des oiseaux, remplissent la voûte**. Il n'y a là ni récompense pour les justes, ni châtement pour les impies : la rémunération du bien et du mal commence et finit sur la terre¹. Pourtant, dans un des recoins de l'abîme une source de vie jaillit, que les génies infernaux dissimulent à la vue des mânes : seuls les dieux peuvent en autoriser l'accès et renvoyer dans les cités terrestres les âmes qu'ils ont abreuvées de ses eaux.

Au-dessous des grands dieux s'agitait un peuple innombrable de dieux moindres et d'esprits, toujours en lutte les uns contre les autres. Le dieu du soleil diurne, *Outou*, *Babbar*, **fait évanouir les mensonges, dissipe les mauvaises influences et déjoue les complots méchants**. - **Soleil, dans le plus profond des cieus, tu brilles ; tu ouvres les verrous qui ferment les cieus élevés, tu ouvres la porte du ciel. Soleil, vers la superficie de la terre tu tournes ta face ; soleil, tu tires au-dessus de la superficie de la terre, comme une couverture, l'immensité des cieus**. Le feu, *Bilgi* ou *Gishbar*, supérieur au soleil même, est le pontife suprême à la surface de la terre, soit qu'il brûle dans la flamme du sacrifice, soit qu'il flambe au foyer domestique. **Je suis la flamme d'or, la grande, la flamme qui surgit des roseaux secs, l'insigne élevé des dieux, la flamme de cuivre, la protectrice qui darde ses langues ardentes ; je suis le messager de Mardouk**. *Mardouk* ou *Asari*, **celui qui dispose le bien pour les hommes**, est le fils d'Éa, l'intermédiaire entre son père divin et l'humanité souffrante. C'est par lui qu'Éa publie ses décrets et révèle son nom réel, le nom mystérieux qui met les démons en fuite. **Devant sa grêle, qui se soustrait ? Sa volonté est un décret sublime que tu établis dans le ciel et sur la terre... Seigneur, tu es sublime : qui t'égale ?**

Les démons et les mauvais esprits sont échappés de l'enfer. Ils s'insinuent partout et se dissimulent sous toutes les formes pour nuire aux bons esprits et aux hommes. Les uns ont rang de demi-dieux et sont connus sous les noms de *mas*, combattants, *lmas*, colosse ; les autres sont classés hiérarchiquement par clans

¹ Voir la représentation de l'Enfer, d'après Clermont-Ganneau, *l'Enfer assyrien (Revue archéologique, t. XXXVIII, pl. XXV)*.

de sept, les *alal*, destructeurs, les *tela*, guerriers, les *maskim* ou tendeurs d'em-bûches, qui se cachent au plus profond de l'abîme et dans les entrailles de la terre, ni mâles ni femelles, n'ayant pas d'épouses et ne produisant pas d'enfants. Certains d'entre eux s'attaquent à l'ordre général de la nature et ils s'efforcent de le bouleverser. D'autres se mêlent aux hommes pour le mal : de maison en maison ils pénètrent ; dans les portes, comme des serpents, ils se glissent. Ils empêchent l'épouse d'être fécondée par l'époux ; ils ravissent l'enfant sur les genoux de l'homme ; ils font fuir la femme libre de la demeure où elle a enfanté ... ils font fuir le fils de la maison du père. Ils gitaient de préférence dans les lieux déserts, et ils n'en sortaient que pour harceler les hommes et les animaux. Ils s'introduisaient dans les corps et ils y fomentaient les maladies graves. La peste et la fièvre, le fantôme, le spectre, le vampire, les incubes et les succubes étaient autant d'êtres distincts appartenant à cette engeance redoutable. Sans cesse en hutte à leurs assauts, l'homme était sur la terre comme un voyageur égaré dans une contrée inconnue, au milieu de tribus sauvages. Pour se défendre, il devait se ménager des alliés parmi les dieux et les esprits, se munir d'armes offensives ou défensives contre les démons, en un mot, avoir recours à la magie. Le culte des premiers habitants de la Chaldée est une véritable magie, où les hymnes à la divinité prenaient tous la tournure d'incantations : le prêtre y est moins un prêtre qu'un sorcier¹.

A côté de ce peuple étrange, une autre race florissait, de tempérament et de tendances opposés. La langue qu'elle parlait est apparentée à l'hébreu, à l'arabe et aux autres idiomes sémitiques. Ses origines sont obscures : tandis que la plupart des savants l'amènent du Nord et de l'Orient et se l'imaginent cantonnée d'abord en Arménie, au pied de l'Ararat, entre le cours supérieur du Tigre, de l'Euphrate et du Cyrus, d'autres en placent le siège primitif très loin vers le sud, dans la péninsule Arabique². Les monuments les plus anciens nous la montrent établie déjà sur le Tigre, sur l'Euphrate et sur le golfe Persique. Une portion, la plus importante, séjournait dans l'intervalle compris entre les deux fleuves, côte à côte avec les premiers possesseurs, et elle devint plus tard l'élément prépondérant des populations mésopotamiennes. D'autres tribus, répandues aux confins du désert Arabique et dans les marais qui avoisinent l'embouchure du Tigre, de l'Euphrate et de l'Ulæus, étaient connues sous le nom générique d'Araméens³. Une troisième branche s'implanta sur la côte occidentale du golfe Persique et dans les îles prochaines, Sour et Arad⁴, Dilmoun ou Tilvoun, qui sont à quelque distance des bouches du Tigre⁵ ; une tradition antique, recueillie par Bérose⁶, mettait là les débuts de la civilisation chaldéenne. La religion des nouveaux venus différait sensiblement de celle des anciens maîtres. Ceux-ci adoraient le dieu Lune comme être suprême et ils n'admettaient, à proprement parler, qu'une

¹ Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, in-8°, Paris, 1874 ; Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 405 sqq.

² Sprenger, *Leben und Lehre des Muhammad*, I, 241 sqq. et *Alte Geographie Arabiens*, p. 293-295, surtout la note de la page 294 ; cf. Schrader dans la *Zeits. der Morgenl. Gesells.*, t. XXVII.

³ Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 237-251, 257 sqq.

⁴ Tyros ou Tylos et Arados. Cf. Androsthènes dans Théophraste, *De caus. plant.*, II, 5, 5 ; fr. 3, dans l'édition d'Arrien, de Didot, p. 73.

⁵ Fr. Lenormant, *Essai sur un document mathématique*, p. 123-145 (cf. *Essai de commentaire*, p. 220-222), identifie l'île avec Bender-Dilloun. Delitzsch (*Wo lag das Paradies ?* p. 229-230) propose une île située près de l'embouchure actuelle du Shatt-el-Arab, et qui aurait été englobée dans les alluvions postérieures. Oppert (*Le Siège primitif des Assyriens et des Phéniciens*, dans le *Journal asiatique*, 1880, t. XV, p. 90-92 et 349-350) lit Tilvoun et reconnaît dans cette île la Tylos de Pline, Samak Bahréin des cartes modernes.

⁶ Bérose, *Frag.*, I, édit. Lenormant.

seule déesse, Ishtar, la reine de l'amour et de la guerre, la maîtresse de la Lune et de la planète Vénus : il y avait autant d'Ishtar que de centres religieux. Les Sémites exaltaient le Soleil au-dessus des autres dieux, et ils réunissaient en une personne les deux principes nécessaires de toute génération, le principe mâle et le principe femelle. Anou, le roi du ciel, se dédoublait en Anat ; Bîlou, Bel, le seigneur, en Belît ou Bèltis, Mardouk en Zarpanit. La fusion entre les idées religieuses des Sémites et celles de leurs prédécesseurs s'opéra lentement et dans des circonstances encore inconnues. Les Sémites adoptèrent en bloc le vieux Panthéon. Quelques-unes des divinités principales furent identifiées l'une avec l'autre : Outou, le soleil diurne, se fondit en Shamash, Enlil en Bîlou, Asari en Mardouk. La plupart ou gardèrent leur nom antique ou ils le modifièrent à peine. Quant aux dieux inférieurs, ils furent relégués parmi les trois cents esprits du ciel et les six cents esprits de la terre, sans presque rien perdre de leur signification première. La religion ainsi modifiée ne fut plus qu'un mélange souvent incohérent de notions contradictoires, empruntées, d'une part, au rituel des esprits et aux conceptions magiques des tribus non sémitiques, de l'autre, aux cultes solaires et aux théories astronomiques des Sémites¹.

Au début, les dieux n'étaient pas encore groupés et distribués selon une hiérarchie régulière. Ils coexistaient sans se commander, et chacun d'eux était fêté de préférence aux autres dans une ville ou par un peuple, Anou dans Ourouk, Bel à Nipour ; Sin à Ourou, Mardouk à Babylone. L'ordre et la préséance des cultes divins s'altéraient au hasard de la politique, et celle des villes qui était la plus forte imposait son dieu aux autres dieux : Sin, le dieu Lune, eut le pas au temps de la suprématie d'Ourou, Shamash, le dieu Soleil, au temps de la suprématie de Larsam. De même qu'en Égypte, l'unification du pouvoir politique paraît avoir amené celle des concepts religieux : les dieux tendirent à ne plus être que les forces et les aspects variés du dieu adoré dans la cité souveraine. Certaines écoles, celles d'Éridou entre autres, proclamèrent l'unité absolue de la divinité et adressèrent leurs prières au dieu unique. Leurs doctrines ne prévalurent pas et disparurent assez tôt². Près de quatre mille ans avant notre ère, sous Shargina 1^{er}, roi d'Agadé, et sous son fils Naramsin, les prêtres avaient déjà un système savant, où les dieux, au lieu d'être tous en ligne sur le même rang, étaient subordonnés les uns aux autres. Aux cultes indépendants avait succédé une sorte de religion officielle, qui régna sans rivale sur la Chaldée, au moins à partir de Hammourabi³.

Au sommet de la hiérarchie trône la triade suprême : Anou, Bîlou (Bel), Èa. Sur les monuments, Anou, le ciel, l'antique, le père des dieux, le seigneur du monde inférieur, le maître des ténèbres et des trésors cachés, a la figure d'un homme à queue d'aigle, coiffé d'une tête de poisson monstrueuse, dont le corps lui retombe sur l'épaule et sur les reins. Bel, le démiurge, le seigneur du monde, le maître de toutes les contrées, le souverain des esprits, est un roi assis sur un trône. Il a deux formes secondaires : Bel-Mardouk, le deuxième démiurge, à Babylone, et Bel-Dagan au corps de poisson surmonté d'un buste humain. Èa, le guide intelligent, le seigneur du monde visible, le maître des sciences, de la gloire, de la vie, l'Esprit porte sur les eaux, est un génie muni de quatre ailes

¹ Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 348 sqq.

² Sayce, *The Ancient Empires*, p. 391.

³ Fr. Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens et les Origines Accadiennes*, p. 113-124 ; *les Dieux de Babylone et de l'Assyrie*, p. 19 sqq. ; Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 265 sqq.

éployées comme les chérubins. Chacun de ces dieux projette hors de lui une divinité femelle, qui est son doublet passif et comme son reflet, Anat (Anaitis), Bélit (Bêltis, Mylitta) et Davkina (Daukê). Anat, Bélit et Davkina, moins vivaces que leurs associés mâles, se perdent aisément les unes dans les autres, et elles se réunissent le plus souvent en une seule déesse, qui prend le nom de Bélit et qui représente le principe féminin de la nature, la matière humide et féconde¹.

Cette première trinité ne renferme que des êtres d'un caractère vague et indéterminé ; la seconde contient des personnages nettement définis, émanations et symboles des précédents. Elle se compose du dieu-lune Sin, du dieu-soleil Shamash, et de l'atmosphère Adad. Les Chaldéens, astronomes avant tout, accordaient le pas au dieu-lune sur le dieu-soleil ; Sin, l'illuminateur (Nannarou), était pour eux le chef, le puissant, l'étincelant, et aussi le seigneur des trente jours du mois. Shamash est le grand moteur, le régent, l'arbitre du ciel et de la terre. Adad (Mermerou)², le ministre du ciel et de la terre, le distributeur de l'abondance, le seigneur des canaux, a des fonctions à la fois bienfaites et terribles : chef de la tempête, du tourbillon, de l'inondation, de l'éclair, il brandit, comme une épée flamboyante, la foudre au quadruple dard. Après cette seconde triade, viennent cinq dieux que l'on accordait comme protecteurs aux planètes : Ninip (Saturne), Mardouk (Jupiter), Nergal (Mars), Ishtar (Vénus) et Nabou (Mercure). Ninip fut considérée plus tard comme une des incarnations du Soleil, le soleil destructeur de midi : c'est lui que les bas-reliefs du Louvre figurent sous les traits d'un géant qui étouffe un lion entre ses bras. Aussi lui prodigue-t-on les titres les plus énergiques il est le terrible, le seigneur des braves, le maître de la force, le destructeur des ennemis, celui qui châtie les désobéissants et extermine les rebelles, le maître du fer. Mardouk fut élevé au rang de dieu principal par les Babyloniens et il s'allia avec Bel. Nergal s'intitule le grand héros, le roi des mêlées, le maître des batailles, le champion des dieux ; il a le corps d'un lion avec la tête ou le buste d'un homme. Ishtar, de même qu'Anat et Bêltis, personnifie la nature. Dans un de ses rôles, elle est guerrière, reine de Victoire et juge des exploits de la guerre ; comme telle, on la voit debout sur un lion ou sur un taureau, coiffée de la tiare étoilée, armée de l'arc et du carquois. Elle est aussi la déesse de la volupté et de la génération, et elle reçoit le surnom de Zirbanit, productrice des êtres, ou Zarpanit : alors elle s'étale de face, nue et les deux mains pressées contre la poitrine. Nabou, enfin, est le capitaine de l'univers, l'ordonnateur des œuvres de la nature, qui fait succéder au lever du soleil son coucher ; on le proposait comme le type de ce qu'il y avait d'excellent sur la terre, et comme le modèle auquel les rois devaient s'efforcer de ressembler³.

Les dieux des cinq planètes, unis à ceux des deux trinités et au dieu souverain, composaient le grand conseil des douze dieux, les chefs redoutables qui présidaient aux douze mois de l'année et aux douze signes du zodiaque⁴. Leur culte était général par tout le pays, et il faisait le fond de la religion officielle ; mais la piété populaire vénérât à côté d'eux nombre de divinités inférieures. Quelques-unes d'entre elles n'étaient en réalité que de simples doublets des noms divins, auxquels la tradition locale prêtait une existence distincte : ainsi Bélit-Balati, la

¹ Sur ce rôle secondaire des déesses, cf. Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 302 sqq.

² Ou Mérou (Pognon, *Inscription de Mérou-Nérar 1er*, dans le *Journal asiatique*, 1883, t. II, p. 372, 404) le dieu dont on a lu longtemps le nom Rammâm ; cf. Sayce, *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 319 sqq.

³ Fr. Lenormant, *Essai de commentaire*, p. 95-124.

⁴ Diodore de Sicile II, 30.

dame de vie, est une épithète animée de Bélit. D'autres étaient de véritables personnes indépendantes, et elles exerçaient des fonctions d'importance, dirigeant des constellations comme Ashmoun et Koummout, ou s'intéressant aux récoltes ; Baou était le Chaos, Martou, fils d'Anou, l'Occident, et Shoutou le Sud. Plusieurs avaient été empruntées à des peuples voisins, aux Cosséens ou aux Susiens par exemple. Les trente-six décans étaient autant de dieux, qu'on nommait les dieux secondaires. De ces dieux secondaires, la moitié habite au-dessus, l'autre moitié au-dessous de la terre pour la surveiller : tous les dix jours, l'un d'eux est envoyé en qualité de messenger de la région supérieure à l'inférieure, et un autre passe de celle-ci dans celle-là par un invariable échange¹. Cette organisation savante et méthodique ne suffisait pas à la foi superstitieuse des populations chaldéennes. Les pratiques du vieux culte des esprits, éliminées peu à peu par celles des cultes nouveaux, subsistèrent dans la magie et formèrent, à côté de la religion officielle, une sorte de religion populaire non moins solidement organisée que l'autre. Le sacerdoce magique comprenait trois classes : les conjurateurs, les médecins, les théosophes. Il essayait de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices ou des enchantements². Les rites et les incantations qu'il employait nous ont été conservés en partie dans plusieurs ouvrages dont les débris sont au Musée Britannique.

L'un d'eux se divisait en trois livres. Dans le livre des *Mauvais Esprits* on lit les prières dirigées contre les démons ; le second livre est rempli d'exorcismes contre les maladies ; le troisième contient des hymnes mystérieux, destinés à évoquer les dieux. La plus efficace des formules préservatrices empruntait sa puissance au grand nom suprême de la divinité, qu'Ëa seul connaît et dont il communique la science à Mardouk. L'incantation avait pour compléments nécessaires les talismans de diverses espèces, bandes d'étoffe attachées aux meubles et aux vêtements, fétiches de bois, de pierre ou de terre cuite, statuettes de monstres et de génies. Le porteur ou le possesseur d'amulettes était inviolable même aux dieux ; car le talisman était une borne qu'on n'enlève pas, une borne que les cieux ne franchissent pas, borne du ciel et de la terre qu'on ne déplace pas, qu'aucun dieu n'a déracinée ; une barrière qu'on n'enlève pas disposée contre le maléfice ; une barrière qui ne s'en va pas et qu'on oppose au maléfice. On peut voir au Louvre une statuette en bronze qui représente un démon au corps de chien, aux pieds d'aigle, aux bras armés de griffes de lion, à la queue de scorpion, à la tête de squelette et aux cornes de chèvre : quatre grandes ailes déployées ombragent son dos. C'est un talisman. Une inscription tracée le long des reins nous apprend que ce joli personnage est le démon des vents du Sud-Ouest, et qu'il suffisait d'en afficher l'image à la porte ou à la fenêtre d'une maison pour éloigner les mauvais génies.

A côté du magicien d'action bienfaisante, il y avait l'enchanteur qui évoque les démons dans une intention criminelle, le charmeur, la charmeuse, le jeteur de sorts, le faiseur de philtres. Le sorcier chaldéen, comme son confrère moderne, vendait des poisons, envoûtait, déchaînait par ses imprécations les esprits de l'abîme. L'imprécation agit sur l'homme comme un démon mauvais ... l'imprécation de malice est l'origine de la maladie. Tout malade était réputé ensorcelé et ne pouvait être guéri que par l'effet d'une conjuration contraire à la conjuration qui l'avait frappé. Aussi n'y avait-il pas à proprement parler de médecins à Baby-

¹ Diodore de Sicile, II, 30.

² *Ibid.*, II, 29.

lone¹ : il y avait des prêtres sorciers qui vendaient des philtres et des brevets contre les maladies. Sans doute l'expérience des siècles leur avait révélé les vertus d'un certain nombre de plantes et de substances médicinales leurs breuvages et leurs poudres magiques étaient souvent de véritables remèdes vraiment efficaces contre les maladies. Mais poudres et breuvages n'allaient jamais sans l'incantation : si le malade guérissait, l'incantation et non le remède avait l'honneur de la cure².

La création, le déluge ; histoire fabuleuse de la Chaldée. Les premiers rois historiques.

En se fondant, les races qui peuplaient la Chaldée perdirent la mémoire de leurs migrations : elles transplantèrent le lieu de leur naissance au pays même qu'elles croyaient avoir occupé de toute éternité. Au temps où ce qui est en haut ne s'appelait pas encore ciel, au temps où ce qui est en bas ne s'appelait pas encore terre, Apsou, l'abîme sans limites, et Moummou Tiâmat, le chaos de la mer, s'unirent³ et procréèrent Lakhmou et Lakhamou, des êtres fantastiques, semblables à ceux dont nous apercevons la silhouette sur les monuments, à des guerriers au corps d'oiseau du désert, des hommes avec des faces de corbeau, des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson⁴. Le ciel et la terre naquirent ensuite, Anshar et Kishar, puis longtemps après, les maîtres du ciel, de la terre et de l'eau, Anou, Bel, Ēa, qui à leur tour engendrèrent les dieux moindres du sol, du firmament et des astres. Cependant Tiâmat, voyant son domaine se restreindre de plus en plus sous l'effort des divinités plus jeunes, suscita contre elles les bataillons de ses monstres : elle leur fabriqua des armes terribles, les plaça sous les ordres de son mari Kingou, et les lança à l'assaut du ciel. Les immortels eurent d'abord le dessous : Anou, puis Ēa, envoyés à la rescousse par Anshar, pâlirent à l'aspect des ennemis et n'osèrent pas les attaquer. Mardouk, choisi enfin par ses pairs pour être leur champion, provoqua Tiâmat en combat singulier ; il l'assaillit avec l'orage et la tempête, il l'emmailla dans un filet, puis il la perça de sa lance et il la démembra. Il la fendit en deux comme un poisson qu'on sèche, et il suspendit l'une des moitiés bien haut, si bien qu'elle forma le ciel, tandis qu'il déploya l'autre moitié sous ses pieds pour en créer la terre. Il assigna alors leurs places définitives aux astres, traça les routes du soleil, de la lune et des planètes, institua l'année, les mois et les jours ; après quoi il ordonna à son père Ēa de lui trancher la tête, pour que l'homme naquît vivant de son sang mêlé au limon.

Les hommes étaient au début assez misérables : ils vivaient sans règle à la manière des animaux. Mais, dans la première année, apparut, sortant de la mer Rouge, à l'endroit où elle confine à la Babylonie, un animal doué de raison, nommé Oannés⁵. Il avait tout le corps d'un poisson, mais, par-dessus sa tête de poisson, une autre tête qui était celle d'un homme, ainsi que des pieds d'homme

¹ Hérodote, I, xccvii.

² Fr. Lenormant, *la Magie*, p. 11-20.

³ Les textes relatifs à la création ont été découverts et traduits par G. Smith, *Chaldæan Account of Genesis*, Londres, 1876, p.62 sqq. ; traduction allemande par Fr. Delitzsch, 1876, p. 295 sqq., et seconde édition anglaise par Sayce, 1880. p. 57 sqq. Ils ont été traduits en dernier lieu par Fr. Delitzsch, *das Babylonische Welterschöpfungs epos* dans les *Mémoires de l'Académie de Saxe*, t. XVII ; cf. Sayce *The Religions of Ancient Egypt and Babylonia*, p. 575 sqq.

⁴ Bérose, *Fragm.*, I, édit. Lenormant.

⁵ Helladius (dans Photius) l'appelle Ὀῆς ; Hygin (Fabula, cclxiv), Euhanes.

qui sortaient de sa queue de poisson : il avait la voix humaine, et son image se conserve encore aujourd'hui. Cet animal passait la journée au milieu des hommes, sans prendre aucune nourriture ; il leur enseignait la pratique des lettres, des sciences et des arts de toute sorte, les règles de la fondation des villes et de la construction des temples, les principes des lois et la géométrie, leur montrait les semailles et les moissons ; en un mot, il donnait aux hommes tout ce qui contribue à l'adoucissement de la vie. Depuis ce temps, rien d'excellent n'a été inventé. Au coucher du soleil, ce monstrueux Oannés se plongeait de nouveau dans la mer et passait la nuit sous les flots : car il était amphibie. Il écrivit sur l'origine des choses et de la civilisation un livre qu'il remit aux hommes¹. Un long intervalle s'écoula entre cette manifestation du dieu mystérieux et la constitution d'une dynastie mythique. Le premier roi fut Alôros, de Babylone, Chaldéen, duquel on ne conte rien, si ce n'est qu'il fut choisi de la divinité même pour être pasteur du peuple. Il régna dix sares, ce qui fait trente-six mille ans, car le sare est de trois mille six cents ans, le nére de six cents ans, le sôsse de soixante ans. Alôros étant mort, son fils Alaparos commanda trois sares durant ; après quoi, Amillaros², de la ville de Pantibiblia³, régna treize sares. C'est sous lui que sortit de la mer Érythrée le second Annédôtos, très rapproché d'Oannés par sa forme semi-divine, moitié homme, moitié poisson. Après lui, Amménon, aussi de Pantibiblia, Chaldéen, commanda l'espace de douze sares : sous lui parut, dit-on, l'Oannés mystique. Ensuite Amélagaros, de Pantibiblia, commanda dix-huit sares. Ensuite Davos, pasteur, de Pantibiblia, régna dix sares : sous lui sortit encore de la mer Érythrée le quatrième Annédôtos, qui avait la même figure que les autres, mélangée d'homme et de poisson. Après lui régna Évèdoranchos, de Pantibiblia, pendant dix-huit sares ; de son temps sortit encore de la mer un autre monstre, nommé Anôdaphos. Ces divers monstres développèrent point par point ce qu'Oannés avait exposé sommairement. Puis régnèrent Amempsinos de Larancha⁴, Chaldéen, pendant dix sares, et Obartès⁵, aussi de Larancha, Chaldéen, pendant huit sares. Enfin, Obartès étant mort, son fils Xisouthros⁶ tint le sceptre pendant dix-huit sares. C'est sous lui qu'arriva le grand déluge, de sorte que l'on compte en tout dix rois, et que la durée de leur pouvoir monte ensemble à cent vingt sares⁷.

Les écrivains classiques se sont moqués du chiffre fabuleux d'années que les Chaldéens assignaient à leurs premiers rois⁸. Il semble en effet que du commencement du monde au déluge on admettait un intervalle de six cent quatre-vingt-onze mille deux cents ans, dont deux cent cinquante-neuf mille deux cents s'étaient terminés à l'avènement d'Alôros, et quatre cent trente-deux mille étaient répartis généreusement entre lui et ses successeurs immédiats⁹. Aussi quelques historiens modernes se sont-ils accordés à revêtir ces dix rois d'un caractère astronomique et à reconnaître en eux la personnification de dix des si-

¹ Bérose, *Fragm.*, I. édit. Lenormant.

² Var. Almelôn.

³ Sippara, ou plutôt, d'après les recherches de Fr. Lenormant (*la Langue primitive de la Chaldée*, p. 341-342), Ourouk.

⁴ Larsam, ou, s'il faut admettre la correction proposée par M. Lenormand (*la Langue primitive*, p. 342) au texte de Bérose, [Σου]ρά[π]χα pour [Δα]ρά[γ]χα, Shourippak.

⁵ Var. Otiartès.

⁶ Var. Sisithés.

⁷ Bérose, *Frag.*, IX, X, XI, éd. Lenormant.

⁸ Cicéron, *De Divinatione*, I, 19 ; African., *ap. Sync.*, p. 17.

⁹ Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 226-240.

gnes du zodiaque¹. La durée de quatre cent trente-deux mille ans attribuée à l'ensemble de leurs règnes, soit quarante-trois mille deux cents ans pour chacun d'eux, a été calculée évidemment de manière à entrer dans une période astronomique de douze fois quarante-trois mille deux cents ans dont l'existence paraît prouvée, bien que l'origine et la raison en soient inconnues. Les temps qui précèdent le déluge étaient comme une période d'essai pendant laquelle l'humanité encore barbare eut besoin des secours d'en haut pour surmonter les difficultés qui l'assaillaient. Ils sont remplis par six manifestations civilisatrices de la divinité, qui sans doute répondaient au nombre de livres sacrés dans lesquels les prêtres voyaient l'expression la plus complète de la loi révélée².

Cependant les hommes étaient devenus méchants, et Bel, dans sa rancune de leur ingratitude, résolut de les détruire. Il en manda avis à Xisouthros : *Homme de Shourippak, fils d'Oubaratoutou, bâtis un vaisseau, abandonne tes biens, sauve ta vie, jette tes biens loin de toi, sauve ta vie, et place dans ce vaisseau la semence de vie de tous les êtres pour les conserver.* Il lui commanda d'enfourer les livres, ceux qui contenaient le commencement, le milieu et la fin, dans la ville de Sippara, et de partir sitôt achevés ses préparatifs. Comme Xisouthros lui demandait : *Où aller ?* il répondit : *Vers les dieux,* et ajouta qu'il fallait prier pour qu'il arrivât du bien aux hommes. Xisouthros obéit et se construisit un navire enduit de bitume. *Tout ce que je possédais j'en emplis ce navire ; tout ce que je possédais d'argent, je l'en emplis ; tout ce que je possédais d'or, je l'en emplis ; tout ce que je possédais de la semence de vie de toute espèce, je l'en emplis. Je fis entrer dans le vaisseau ma famille et mes serviteurs mâles et femelles ; les animaux domestiques des champs, les animaux sauvages des champs je les fis entrer.* » Cependant Shamash lui avait donné un signe : *lorsqu'au soir, le dieu de la pluie fera tomber une pluie abondante, entre dans le vaisseau et ferme ta porte. Le signe se produisit : un soir, le dieu de la pluie fit tomber une pluie abondante. Aussitôt je craignis la venue du jour, je craignis la lumière du jour, j'entrai dans mon navire et je fermai ma porte ; puis, pour guider le vaisseau, je le confiai, avec tous les êtres qu'il renfermait, au pilote Bousour-bel.*

Sitôt que le matin parut, un noir nuage s'éleva des fondements du ciel. Adad tonnait au milieu du nuage, Nébo et Mardouk s'avançaient en tête, comme deux porteurs de trône, sur les montagnes et sur les plaines ; Nergal déchaîna les tourbillons ; Ninip bondit et commença l'attaque ; les Génies levèrent leurs torches et balayèrent la terre de leurs éclairs ; la tempête d'Adad escalada le ciel, changea la clarté du jour en ténèbres et inonda la terre ainsi qu'un lac... Le frère ne vit plus son frère, les hommes ne se reconnurent plus ; les dieux mêmes craignirent le déluge au ciel, et, cherchant un refuge, ils montèrent jusqu'au firmament d'Anou ; comme des chiens, ils hurlèrent sur le rebord, et Ishtar cria ainsi qu'une femme en travail, et les dieux ainsi que les esprits pleurèrent avec elle... Six jours et six nuits, le vent, la tempête et l'ouragan régnèrent en maître. A l'aube du septième jour, la pluie s'interrompit et la tempête, qui avait mené bataille comme une armée puissante, s'apaisa. La mer baissa, le vent et la tempête prirent fin. Je parcourus des yeux la mer en pleurant, car l'humanité entière était retournée au limon, et l'on ne distinguait plus ni champs, ni bois. J'ouvris la fenêtre, et, quand la lumière frappa mon visage, je m'affaissai, je m'accroupis, je pleurai, et les larmes ruisselèrent sur ma face.

¹ Movers, *Die Phoenizier*, t. I, p. 405 sqq., Lenormant, *Essai*, p. 236-240.

² Movers, *Die Phoenizier*, t. I, p. 95 sqq.

L'arche qui abritait ainsi les destinées de la race humaine s'était échouée au pays de Nizir, sur le sommet des monts Gordyæens. Après six jours d'attente, je mis dehors une colombe, et la lâchai. La colombe partit, voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je mis dehors une hirondelle, et la lâchai. L'hirondelle partit, voltigea çà et là, et, ne trouvant point de place où se reposer, elle revint. Je mis dehors un corbeau, et le lâchai. Le corbeau partit, et il vit que les eaux baissaient, il revint au vaisseau, battant des ailes et croassant, puis il s'éloigna et ne revint plus. Alors je lâchai dehors les animaux aux quatre vents. Je versai une libation, je bâtis un autel sur le pic de la montagne. L'odeur du sacrifice monta jusqu'aux dieux ils accoururent : *comme des mouches* et ils se réjouirent, Bel excepté qui, furieux de voir que tous les hommes n'avaient pas péri, voulait massacrer les survivants. Les prières de Xisouthros calmèrent enfin sa colère : il consentit à laisser vivre ce que l'arche avait sauvé de l'humanité et à ne jamais renouveler le déluge. *Quand sa résolution fut prise, Bel entra au milieu du vaisseau, il saisit ma main et me conduisit dehors ; il conduisit ma femme dehors et il la mit à côté de moi.* La légende ajoutait que Bel avait alors rendu cet oracle : *Jusqu'ici Xisouthros a été un homme, désormais sa femme et lui seront honorés à l'égal de nous dieux*, et il nous enleva et il nous mena dans les régions lointaines à l'embouchure des fleuves. *Lorsque Xisouthros fut disparu, ceux qui étaient restés à bord, ne le voyant pas rentrer, débarquèrent et se mirent en quête de lui, l'appelant par son nom. Il ne se montra pas lui-même, mais une voix vint du ciel qui leur ordonna d'être pieux envers les dieux : car lui, en récompense de sa piété, il allait habiter avec les dieux, et sa femme, sa fille et le pilote partageaient le même honneur. Il leur dit de retourner à Babylone ; qu'il leur était réservé à eux, partis de Sippara, de déterrer les livres et de les remettre aux hommes ; enfin, que la terre où ils se trouvaient était la terre d'Arménie. Après avoir entendu ces paroles, ils sacrifièrent aux dieux et s'en allèrent à pied à Babylone. Une partie de cette arche qui s'était arrêtée en Arménie subsiste encore dans les monts Gordyæens d'Arménie quelques pèlerins raclent l'asphalte qui la recouvre et s'en servent comme d'amulette pour détourner les maléficaes¹. Arrivés à Babylone, les compagnons de Xisouthros déterrèrent les livres de Sippara, écrivirent beaucoup de livres, construisirent des temples et fondèrent de nouveau Babylone².*

La race qu'ils engendrèrent fut une race monstrueuse. La légende chaldéenne connaissait le nom des géants rebelles Étana ou Titan, Ner et d'autres également redoutables³. On raconte que les premiers hommes, enflés de leur force et de leur grandeur, méprisèrent les dieux et se crurent supérieurs à eux : ils élevèrent donc une tour très haute, à l'endroit où est maintenant Babylone. Déjà elle approchait du ciel, quand les vents, accourus au secours des dieux, renversèrent la construction sur les ouvriers : les ruines en sont appelées Babel. Jusqu'alors les hommes n'avaient eu qu'une seule langue : mais les dieux les forcèrent à parler

¹ On a trouvé, en effet, des amulettes babyloniens de basse époque, faits d'un morceau de bitume sur lequel sont gravés des mots cabalistiques en lettres grecques.

² Bérose, *Fragm.*, XV-XVI, édit. Lenormant. Le récit du déluge est emprunté partie aux fragments de Bérose, partie aux tablettes assyriennes traduites pour la première fois par G. Smith. *The Chaldæan Account of the Deluge*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. 1, p. 215-234, puis publiées par Haupt, *das Babylonische Nimrodepos*, et traduites en dernier lieu par Jeremias, *Isdubar-Nimrod*, et par Zimmern dans Gunckel, *Schöpfung und Chaos*, p. 425-428.

³ Les fragments du récit de la lutte d'Étana contre Éa se trouvent dans G. Smith, *The Chaldæan Account of Genesis*, p. 142-146 ; l'identification d'Étana avec Titan est due à Sayce, *Babylonische Literatur* (trad. Friederici), p. 23.

désormais des idiomes différents¹. La même histoire s'est introduite, à peu près sous la même forme, dans les livres sacrés des Hébreux². Une des versions mettait la *Tour des Langues* dans le voisinage d'Ourou, l'une des plus anciennes, sinon la plus ancienne parmi les métropoles de la Chaldée méridionale³ : mais la tradition le plus généralement accréditée la place non loin de Babylone ou dans Babylone même. Non que l'étymologie biblique Babel, de *belel*, *confondre*, soit conforme à l'orthographe réelle du mot : Babel, Bab-ilou, signifie simplement la *porte du dieu Ilou*. Quant à la tour elle-même, les Chaldéens l'identifiaient avec la ziggourat de Borsippa, qui, au témoignage du roi Nabuchodonosor, était inachevée de temps immémorial⁴. Elle se composait de sept terrasses superposées, consacrées chacune à un dieu différent et peintes de la couleur propre à son dieu. Chaque terrasse formait un carré parfait et était en retraite sur la terrasse inférieure, si bien que l'édifice affectait l'aspect d'une vaste pyramide à gradins, très large à la base, très étroite au sommet. Le tout reposait sur un soubassement rectangulaire qui portait à huit le nombre des étages superposés. Les faces de l'édifice, et non les angles, étaient orientées d'après les quatre points cardinaux, contrairement à l'usage babylonien⁵.

Aussitôt après le déluge et la confusion des langues, la première dynastie humaine commença à régner. Au dire de Bérose, elle était chaldéenne et comptait quatre-vingt-six rois, qui avaient exercé le pouvoir pendant trente-quatre mille quatre-vingts ans : les deux premiers d'entre eux, Évêkhous et Khomasbêlos, étaient restés sur le trône deux mille quatre cents et deux mille sept cents ans. D'après le Syncelle, elle ne se composait que de six monarques : Évêkhous, Khomasbêlos, Pôros, Nékhoubas, Nabios, Oniballos et Zinziros, et n'avait régné que deux cent vingt-cinq ans⁶. Il ne faut chercher à ces noms aucune valeur historique, ni essayer de ramener à la vraisemblance les chiffres qui les accompagnent. Les Chaldéens avaient rempli les époques primitives de leur histoire de fables épiques, dont la légende et les inscriptions nous ont gardé quelques débris. Au nord, selon les Hébreux, sévit Nimrod, qui commença d'être puissant sur la terre. Il fut un puissant chasseur devant l'Éternel ; c'est pourquoi l'on dit jusqu'à ce jour : Comme Nimrod, le puissant chasseur devant l'Éternel. Et le commencement de son règne fut Babel, Érekh, Accad et Calnèh, au pays de Senaar⁷. Josèphe lui attribuait la construction de la *Tour des Langues*⁸. Les interprètes chrétiens l'identifiaient avec Bêlos⁹. La légende musulmane prétend qu'il jeta Abraham le Juif dans une fournaise ardente, et qu'il tenta de monter au ciel sur un aigle¹⁰. Aujourd'hui encore, au pays de sa gloire, l'imagination populaire attache son nom à toutes les ruines importantes de la haute et de la basse Chaldée¹¹. Cependant les monuments sont jusqu'à présent muets sur son compte ses successeurs sont inconnus ; la Bible ne dit pas combien de temps lui survécut son empire, ni même si son empire lui survécut.

¹ Bérose, *Fragm.*, XVII, XVIII.

² *Genèse*, XI, 1-9.

³ *Isaïe*, IX, 40 (version des LXX).

⁴ *W. A. I.*, I, 51, 1 ; Oppert, *Études assyriennes*, p. 91-132, et Fr. Lenormant, *Essai d'interprétation*, p. 361-352, Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1883, p. 124-127.

⁵ Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 168-482, 200-216.

⁶ Bérose, *Fragm.*, dans Müller. *H. Gr. Fragm.*, t. II.

⁷ *Genèse*, X, 8, 10.

⁸ *Ant. Jud.*, I, 4, § 2.

⁹ Moïse de Khoren, *Trad. ital.*, p. 23. I. I. ch. VII.

¹⁰ Le Coran, sourate 29, v. 23 ; Yakout, *Lexic. geog.*, s. v. *Niffer*.

¹¹ G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 154.

Presque tous les traits que la tradition hébraïque attribue à Nemrod, la chaldéenne les reportait sur Gilgamès, roi d'Ourouk, dont un poème composé au plus tard au xxiii^e siècle avant notre ère nous a conté les exploits. La protection de Shamash lui avait prêté pour confident et pour ami un être monstrueux, une sorte de satyre du nom d'Éabani. Le premier de leurs exploits délivra Ourouk de la tyrannie qu'exerçait sur elle le roi d'Élam, Khoumbaba, mais leur triomphe même suscita contre eux des dangers mortels : la déesse Ishtar, émerveillée de leur bravoure et de la beauté du héros, tomba amoureuse de lui. Elle lui parla donc ainsi : **Viens, Gilgamès, et sois mon mari ; ton amour donne-le moi en guerdon, et tu seras mon mari et je serai ta femme... Alors te seront soumis rois, seigneurs et princes ; ils t'apporteront les tributs des montagnes et des plaines.** L'amour de la déesse était meurtrier pour qui s'y livrait, et ses amants en avaient fait la triste épreuve : Gilgamès refuse avec des paroles insultantes l'honneur périlleux qu'elle lui propose. Offensée dans son orgueil, elle dépêche contre lui un urus gigantesque qui dévasta le territoire d'Ourouk, mais **Éabani vainquit sa force, car Éabani perça son corps : il saisit le taureau céleste par la tête et il lui enfonça son arme dans la nuque.** Ishtar en conçut une rage nouvelle, et pour se venger elle couvrit de lèpre de la tête aux pieds celui qui la dédaignait. Il n'y avait qu'un moyen de guérison, aller au pays où jaillit la fontaine de Jouvence et où pousse l'arbre de vie : Gilgamès et son ami tentèrent l'aventure, mais Éabani périt en route sous la griffe d'un tigre, et Gilgamès résolut d'aller demander à son ancêtre Xisouthros les moyens de le rappeler à la vie. Un songe lui révèle la route périlleuse qu'il doit suivre. Après avoir parcouru le pays de Mâshou, dont l'entrée est gardée par les hommes-scorpions qui président au Lever comme au Coucher du Soleil, il atteint le bord de l'Océan, construit un vaisseau et s'embarque avec le pilote Aradéa. Une traversée d'un mois et demi les conduit près d'une île située au milieu des marais, où demeure le vieux roi divinisé : ils l'aperçoivent à distance, endormi auprès de sa femme, mais ils ne peuvent franchir le bras de mer qui les sépare du paradis. Xisouthros s'éveille à leur voix, leur raconte comment sa piété l'a sauvé du déluge¹, et enseigne à Gilgamès les cérémonies expiatoires qui lui assureront une place perpétuelle parmi les dieux. Tels étaient les récits merveilleux dont les poètes chaldéens avaient embellis les débuts de leur histoire nationale².

Les peuples de la Chaldée se divisaient de toute antiquité en deux groupes principaux de principautés indépendantes Shoumir au sud, Accad au nord. Parmi les cités du sud, Ourou est celle dont l'histoire nous est le moins obscure. Située sur la rive droite de l'Euphrate, non loin de l'ancienne embouchure, elle était l'entrepôt principal du commerce maritime de ces premiers temps : ses vaisseaux naviguaient au loin, sur le golfe Persique et jusque dans la mer des Indes³. Elle s'étalait au milieu d'une plaine basse, coupée çà et là de collines sablonneuses. Au centre se dressait un temple à trois étages, construit en briques revêtues de bitume et consacré au dieu local, Sin ; tout autour des murs règne une ceinture de

¹ Ici se place le récit du déluge analysé plus haut.

² Le nom du héros, lu d'abord Istoubar, est Gilgamès ainsi que l'a découvert Pinches (*Exit Gistubar* dans le *Babylonian and Oriental Record*, t. IV, p. 264). Les débris du poème ont été publiés par P. Haupt, *Das Babylonische Nimrodepos*, in-4°, 1884-1892, et dans les *Beitrage zur Assyriologie*, t. I, p. 48-79, 94-152. Ils ont été analysés par A. Jeremias, *Isdubar Nemrod*, 1891. Les représentations relatives aux divers épisodes ont été recueillies par J. Ménant, *Recherches sur la glyptique orientale*, 1^o partie, *Cylindres de la Chaldée*, p. 43-44, 63 sqq., 77-81, 84-102, etc.

³ G. Rawlinson dans le *Journal of the Geographical Society*, t. XXVII, p. 185.

tombeaux, que les voyageurs ont largement exploités au profit de la science¹. Au sud, et plus rapprochées encore de la mer, florissaient Éridou, la ville du dieu Éa², et Bab-sahmêti, le port méridional de la Chaldée³ ; au nord, on rencontrait Ourouk⁴, Larsam, Gishkhous⁵ et Lagash ou Zirpourla⁶. Ces villes formaient l'une des deux divisions principales du pays, celle qu'on désignait au protocole des rois sous le nom de Shoumir⁷. Un peu plus loin dans la plaine, à l'endroit où le Tigre et l'Euphrate ne sont plus séparés que par un isthme de largeur médiocre, un autre groupe de cités avait constitué dès l'origine le domaine d'Accad. C'était Nippour, sur la droite du Shatt-en-Nil⁸, presque à mi-chemin entre Babylone et Ourouk ; Barsip, la seconde Babylone⁹, et surtout Babylone. Babylone consistait de deux parties, situées chacune sur une rive de l'Euphrate, Kadimirra, la porte de Dieu, et Dintirra, le site de l'arbre de vie¹⁰. Kouti à l'est¹¹, puis la ville double de Sippar et enfin la mystérieuse Agadê¹², complétaient cet ensemble, qui reçut plus tard le nom de Kardouniash¹³. Plus loin encore, Harran entre le Balikh et l'Euphrate, et Assur sur le Tigre, servaient comme d'avant-garde aux populations babyloniennes contre les peuples descendus de l'Ararat et du Taurus. Chacune de ces cités paraît avoir eu ses rois particuliers et ses dynasties locales, qui, tantôt étaient vassales des rois voisins, tantôt les rangeaient sous leur domination.

En face d'elles, sur la rive orientale du Tigre, un État puissant s'élevait contre lequel elles eurent à se défendre de toute antiquité. L'Élam¹⁴ commence aux bords du fleuve par une riche terre d'alluvions, aussi fertile que la Chaldée elle-même. Le froment et l'orge y rendaient cent et parfois deux cents pour un¹⁵ ; le palmier et le dattier y croissaient abondamment, surtout dans le voisinage des villes ; d'autres espèces d'arbres, l'acacia, le peuplier, le saule, étaient répandues à la surface du pays¹⁶. Bientôt cependant le sol s'élève gradin à gradin vers le plateau de Médie ; le climat se refroidit de plus en plus, le sol devient moins productif. Des montagnes coulent nombre de rivières, dont les plus grosses, l'Ouknou (Khoaspès), le Pasitigris, l'Oulaï (Eulæos), sont aussi larges que le Tigre et l'Euphrate dans leur partie inférieure. Ce territoire était habité pour la meilleure part par des peuples de race sémitique, apparentés aux Sémites de la Chaldée, partie aussi par des tribus de race et de langue encore mal définies. Au

¹ G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. I, p. 15-16. La ville porte aujourd'hui le nom de Mughair, la *Bituminée*.

² La Rata de Ptolémée ; cf. Oppert, *Expédition de Mésopotamie*, t. I, 3^e partie, p. 77. Aujourd'hui Abou-Shahréin (cf. Taylor, *Notes on Abou-Shahreïn and Tel-el-Lahm* dans le *Journal Of the R. Asiatic Society*, t. XV, p. 412).

³ Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 228-229.

⁴ Dans la langue primitive, Ounou, Ounoug. C'est l'Erekh de la Bible (*Genèse*, XIV, 1), l'Orchoé des classiques (Strabon, XVI, I ; Ptolémée, V, 20), aujourd'hui Warkah.

⁵ Dans la langue primitive, Babbar-Ounou ; cf. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 223-224.

⁶ Aujourd'hui Tell-Loh.

⁷ Sur la position des deux pays de Shoumir et d'Accad, cf. Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 197 sqq. ; Hommel, *Die Semitischen Völker*, p. 246-266.

⁸ La Nopher du Talmud, aujourd'hui Niffer.

⁹ Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 216-217.

¹⁰ Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 212-216.

¹¹ Aujourd'hui Tell-Ibrahim.

¹² Fr. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 105 ; Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 209-212.

¹³ Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 209-212.

¹⁴ Le nom Ilamtou, Élam, est sémitique et signifie le Haut pays (Schrader, *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1882, p. 111-112).

¹⁵ Strabon, I, XV, 3.

¹⁶ Loftus, *Chaldea and Susiana*, p. 270-346.

confluent de deux des bras du Khoaspès, sur la lisière de la région basse, à huit ou dix lieues des montagnes, les rois d'Élam avaient bâti Suse¹, leur capitale. La forteresse et le palais s'étagaient sur les pentes d'un monticule qui dominait au loin la plaine : à ses pieds, et dans la direction de l'Orient, s'étendait la ville, construite de briques séchées au soleil². Plus haut sur le fleuve, on rencontrait Madaktou, la Badaca des auteurs classiques ; puis, c'étaient de grandes cités murées, Naditou, Khamanou, qui s'arrogent, pour la plupart, le titre de villes royales³. La Susiane était en effet une sorte d'empire féodal, divisé en petits États, les Habardip⁴, les Houssi⁵, les Nimê, indépendants l'un de l'autre, mais souvent réunis sous l'autorité d'un même prince, qui résidait de préférence à Suse. Elle était le siège d'une civilisation florissante, antérieure peut-être à celle de la Chaldée. Le peu que nous savons de sa religion par les documents d'époque postérieure nous transporte dans un monde nouveau, plein de noms et de figures étranges. Au sommet de la hiérarchie divine trônaient, ce semble, un dieu et une déesse suprêmes, nommés à Suse Shoushinak et Nakhounté : la statue de Nakhounté, inaccessible aux profanes, se dissimulait au fond d'un bois sacré, dont Assurbanabal la tira au VII^e siècle avant notre ère. Viennent ensuite six dieux de premier ordre, rangés en deux triades et dont le plus connu, Houm, Oumman, est peut-être le Memnon des Grecs⁶. Pour le reste, la civilisation susienne paraît avoir présenté des analogies frappantes avec la civilisation chaldéenne ; Élamites et Chaldéens avaient à peu près les mêmes mœurs, les mêmes usages militaires, les mêmes aptitudes industrielles et commerciales. Leurs rapports se perdent dans la nuit des temps. Nous avons vu plus haut qu'un des premiers exploits de Gilgamès fut de délivrer Ourouk de la domination élamite. La vie entière des deux peuples ne fut qu'une série d'entreprises pour s'asservir et pour secouer le joug l'un de l'autre : tantôt la Chaldée l'emportait sur l'Élam et tantôt l'Élam sur la Chaldée, sans que nul d'entre eux réussit à maintenir son autorité de façon durable.

L'histoire positive des pays du Bas Euphrate commence par nous montrer les petits royaumes sumériens en lutte l'un contre l'autre, chacun d'eux essayant, à un moment donné, d'établir sa suprématie sur la contrée entière, mais sans y réussir. Trois surtout semblent avoir joué un rôle important dans ces luttes, ceux de Kish, de Lagash et de Ghishkhou. Vers 2900, ces deux derniers, las de se battre sans cesse pour des questions de frontières, soumirent leur querelle au roi de Kish, Mésilim, et lui, après avoir consulté les dieux, il marqua par des stèles⁷ et par un canal profond la limite de leurs domaines. Quelques générations plus tard, entre 2750 et 2700, Oush, vicaire de Ghishkhou, reprit soudain l'offensive et se rendit maître d'un canton de Gouêdin, qui était situé probablement sur la rive orientale du Shatt-el-Ha : il fut défait bientôt, et son successeur Enakalli contraint de restituer à Énannadou de Lagash le territoire contesté. Énannadou paraît ne pas s'en être tenu là. Il exerça son hégémonie sur tout le pays de Shoumir et sur une portion de l'Élam ; lui mort, Ourloumma, fils d'Enakalli, atta-

¹ Shoushin ou Shoushoun, dans les textes susiens, Shoushân dans les textes assyriens : Oppert, les *Inscriptions en langue susienne*, dans les *Mémoires du Congrès des orientalistes de Paris*, t. II p. 179 ; *Études Sumériennes*, p. 83).

² Oppert, les *Inscriptions*, p. 347.

³ Finzi, *Ricerche per lo studio dell' antichità assira*, p. 293-304.

⁴ Les Amardi de Strabon (Oppert, les *Inscriptions*, p. 179, 183).

⁵ Les Ouxii des géographes grecs, le Khouzistan des modernes (Oppert, *op. laud.*, p. 183).

⁶ Lenormant, *la Magie*, p. 137-323.

⁷ *Obélisque de Manishtoushou* dans Morgan-Seheil, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, pl. I-X et p. 1-52

qua son frère Énannadou 1^{er} qui l'avait remplacé. La lutte se termina, après des vicissitudes diverses, par la victoire complète des gens de Lagash. Pendant trois générations au moins, sous Énannadou II, Enlitarzi et Lougalbanda, Ghishkhou demeura la vassale de sa rivale, tant qu'enfin la fortune changea de camp une fois encore : Lougalzaggizi, vicaire de Ghishkhou et roi d'Ourouk, vainquit Ouroukagina et affaiblit Lagash pour longtemps¹. Après avoir imposé son autorité aux régions du Sud et fixé sa résidence à Ourouk, il porta ses armées du Golfe Persique au lac de Van. Shoumir triomphait avec lui, mais sa puissance ne dura pas, et bientôt les Sémites groupés autour d'Agadé la renversèrent vers 2680.

Leur chef, celui qui réalisa vraiment l'unité politique de la Chaldée, était un certain Sharroukîn, dont l'histoire nous est peu connue encore. Ses deux premiers successeurs, Manishtoushou et Ouroumoush, maintinrent la suprématie d'Agadé sur la Chaldée et sur l'Élam ; mais Ouroumoush ayant péri dans une révolution de palais, fut remplacé sur le trône par un homme nouveau, Shargânisharrî, dont les prouesses firent oublier celles de ses prédécesseurs. Il était fils d'un certain Dâtienlil, qui n'appartenait pas à la famille royale, et son origine obscure servit plus tard de thème à tout un cycle de légendes populaires. Une statue, qu'on lui éleva à l'époque assyrienne, portait l'inscription suivante : *Ma mère était de basse extraction, et je ne connus pas mon père ; le frère de mon père vivait dans les montagnes. Ma ville fut Azoupirânou, qui est située sur les bords de l'Euphrate. Ma mère, la vassale, m'y conçut ; elle me mit secrètement au monde ; elle me déposa dans une corbeille de joncs, dont elle ferma le tissu avec du bitume, et elle me lança ainsi au fleuve, dont l'eau ne pénétra pas jusqu'à moi. La rivière m'emmena jusque vers Akki, le tireur d'eau. Akki, l'ouvrier tireur d'eau, dans la bonté de son coeur, me recueillit ; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'éleva comme son propre fils ; Akki, l'ouvrier tireur d'eau, m'établit comme jardinier ; dans ma profession de jardinier, Ishtar me regarda avec amour, et, durant [quarante] quatre années, je détins le pouvoir royal. C'est l'histoire populaire des fondateurs de religion ou d'empire : l'histoire de Moïse confié aux eaux et recueilli par la fille de Pharaon, l'histoire de Cyrus et de Romulus exposés et nourris par un berger jusqu'à l'adolescence. Shargânisharrî réunit sous ses lois la Babylonie entière, Ourouk, Ghishkhou, Lagash, Nippour, puis il se jeta sur l'Élam et il le conquit. Il parcourut ensuite en vainqueur le pays des Goutim et celui des Khatti, l'Adiabène et la Syrie septentrionale. La tradition voulait que ses expéditions n'eussent exigé que trois années, au bout desquelles il serait rentré dans ses États et il aurait employé pacifiquement ses butins à y restaurer les vieux temples ou bien à en bâtir de nouveaux. Sur la fin de ses jours, il se serait remis en campagne et il aurait pénétré au Magan, dans l'Arabie orientale plutôt qu'au Sinai, où il se serait heurté aux établissements égyptiens ; mais, rappelé par la révolte des Chaldéens et bloqué longuement dans Agadé, il aurait réussi à se dégager et à regagner l'ascendant². Son fils Naramsin, qui lui succéda vers 2400, hérita de sa puissance et sut la maintenir intacte. Il eut, lui aussi, à châtier l'Élam, enleva la ville d'Apirak aux bords de l'Euphrate, tua le roi Rishadad, et emmena le peuple en captivité. L'un des rares monuments qui nous soient parvenus de lui nous le montre en lutte contre les montagnards du Zagros : tandis*

¹ La plupart de ces événements nous sont connus par les inscriptions d'Entéména et d'Ouroukagina, qui furent trouvées à Telloh par M. de Sarzec et par le capitaine Gros, et qui sont conservées au Musée du Louvre.

² L'ordre des événements et des dynasties a été rétabli par King, *a History of Sumer and Akkad*, p. 4-251, par Scheil, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1911, p. 606 sqq. et par Thureau-Dangin, *Revue d'Assyriologie*, 1912, p. 53-37.

qu'il abat leur chef, ses soldats escaladent les pentes derrière lui, balayant tout sous leur effort¹. Une autre de ses campagnes fut dirigée contre le Magan : il y défit le roi Manoudannou et il en apporta des blocs de diorite dans lesquels il se tailla des statues². Il fut un constructeur assidu, et il travailla aux principaux temples de la Chaldée, à ceux de Nipour, de Sippar, d'Agadé. Les fragments que nous possédons de ses constructions originales montrent une rare perfection. Les reliefs sont fins, délicats, et ils semblent trahir une influence de l'art égyptien, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on songe que la guerre le mit en contact avec l'Égypte memphite. Il semble toutefois que son empire ne lui survécut pas longtemps : Agadé disparut une soixantaine d'années après lui, et la suprématie repassa du Nord au Sud, des Sémites aux Sumériens.

Après une période d'indécision, qui fut assez courte, Ourou où passa au premier rang un peu avant l'an 2300. Elle avait eu jadis ses vicaires, qui relevaient du souverain du moment : elle est maintenant souveraine à son tour, et elle a ses rois, dont le plus illustre est pour nous le fondateur même de la dynastie, Ourengour. Son domaine comprenait Shoumir, Akkad, la meilleure partie de l'Élam : Suse, en effet, était demeurée sous l'autorité des Mésopotamiens depuis Naramsin, et ses chefs Kariboushashoushinak, Khoutrantepti, Khalroukhouratir, les deux Idadou, n'avaient que le titre de vicaires³. Les débris des édifices construits par Ourengour à Larsam, à Ourouk, à Nippour, à Sippar, aussi bien que dans la capitale même, sont des *ziggourat* de proportions gigantesques, dont les quatre angles étaient orientés sur les quatre points cardinaux du ciel. Les débris du plus grand d'entre eux, celui d'Ourouk, forment un monticule d'environ soixante-dix mètres de côté et trente-cinq mètres de hauteur ; plus de trente millions de briques ont dû entrer dans la maçonnerie⁴. Les autres, bien que de moindres prétentions, présentent encore des dimensions considérables : leur nombre et leur grandeur suffisent, en l'absence de tout autre document, à nous donner une idée magnifique de ce qu'était le prince qui les devisa. Doungi, qui succéda à Ourengour, fut peut-être plus puissant encore que n'était son père : nous savons qu'il pilla Babylone pour enrichir les dieux d'Ourouk et d'Eridou⁵, et qu'il commandait à Lagash comme à l'Élam.

Lagash s'était relevée assez lentement de son désastre, et elle était devenue comme la métropole des antiques populations sumériennes, mais ses vicaires ne jouaient dans la politique du temps qu'un rôle secondaire. Le plus prospère d'entre eux se recommande à notre attention, surtout comme constructeur : il rebâtit à grand luxe les temples et, pour se procurer les matériaux, il envoya chercher les bois, les métaux, le diorite et le granit aux régions les plus lointaines, dans l'Amanos, dans le Liban, au Magân. Ses dépouilles ornent aujourd'hui nos galeries du Louvre, inscriptions sur pierre, cylindres, barils de terre cuite, bas-reliefs, statues. De ces statues, les unes sont debout, tandis que les autres le représentent assis, tenant sur ses genoux le plan des édifices qu'il avait dessinés. Les têtes qu'on a retrouvées à leurs côtés, et qui, malheureusement, ne leur appartiennent pas, sont bien étudiées et d'une expression très fière. Les corps n'ont pas l'élégance et la finesse qu'on admire chez les statues égyptiennes antérieu-

¹ J. de Morgan, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. I, p. 144, 158, et t. II, p. 5, 53-55.

² Opert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 273, t. II, p. 527; Morgan-Scheil, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, p. 5.

³ Morgan-Scheil, *Mémoires de la Délégation en Perse*, t. II, ou les monuments de ces personnages sont publiés.

⁴ Loftus, *Chaldæa and Susiana*, p. 467 sqq.

⁵ Hall-King, *Égypt and Western Asia*, p. 191.

res ou contemporaines, mais ils sont modelés avec une franchise et avec une vigueur merveilleuses. Somme toute, ces monuments témoignent d'un art un peu provincial d'accent, si on les compare aux monuments de Naramsin, mais puissant et fort la Chaldée, en ce qui concerne la sculpture, pouvait presque rivaliser avec l'Égypte¹. Ses successeurs ne la maintinrent pas à ce degré de perfection, et leur ville, épuisée par l'effort qu'elle avait déployé, tomba dans une décadence irrémédiable sous la domination des rois d'Ourou.

Ceux-ci ne surent pas perpétuer l'unité du royaume, et quarante ans après la mort de Dungi, Ourou tomba au second rang. Elle garda pourtant assez de prestige pour qu'on la considérât longtemps encore pour la métropole de la contrée. Nul ne pouvait passer pour le maître légitime de Shoumir et d'Accad s'il ne l'avait rangée sous sa loi ; pendant plusieurs siècles, il n'y eut roitelet ambitieux qui ne combattit pour l'acquérir et s'y introniser. Vers 2187, ce furent les princes d'Ishîn, Ishbioura, Gimililishou, Idindagân, Ismidagân ; mais ils furent dépossédés vers 2100 par Goungounoum de Larsam, dont le descendant le plus puissant fut Siniddinam. La série de ces princes est mal déduite sur bien des points, et il est vraisemblable que le progrès de la découverte nous obligera à la bouleverser plus d'une fois encore, avant que nous arrivions à la déterminer avec certitude. Cependant l'Élam supportait avec impatience le joug des Chaldéens, et ses vicaire aspiraient au moment où, libérés enfin du joug étranger, ils domineraient à leur tour sur leurs anciens maîtres. Vers 2000, Koutournakhoûnté, roi de Suse, envahit la Mésopotamie et la parcourut triomphalement d'un bout à l'autre ; Babylone elle-même dut plier le genou devant lui. Il emmena comme trophées les statues des divinités ennemies, entre autres celles de la déesse Nanâ, la patronne d'Ourouk, qu'il déposa dans un des temples de Suse. Poussa-t-il jusqu'à la Méditerranée, ainsi que Sharginasharrî et Naramsin ? On l'ignore ; mais la Chaldée entière ne fut plus, après sa retraite, qu'une dépendance de l'Élam.

L'invasion Cananéenne et les Pasteurs en Égypte.

Il semble que l'invasion élamite coïncide avec des mouvements de peuples considérables, dont l'un au moins atteignit la Syrie. Les historiens qui recueillirent plus tard le vague écho des traditions asiatiques inscrivaient, vers ce temps, dans leurs Annales, une irruption des Scythes : un roi scythe, nommé d'une manière invraisemblable Indathysès, aurait couru en vainqueur l'Asie entière et pénétré même en Égypte². La conquête de l'Égypte fut en effet comme le dernier terme d'une migration comparable à celles qui consommèrent, au quatrième et au cinquième siècle de notre ère, la chute de l'empire romain.

Une grande partie des tribus sémitiques dont nous avons parlé déjà s'était concentrée, dès la plus haute antiquité, sur la rive occidentale et méridionale du golfe Persique. Favorisées par la nature des lieux, elles avaient appris l'art de la navigation, et s'étaient enrichies par le commerce. Leurs caravanes cheminaient, à travers le désert d'Arabie, jusque vers les côtes de la mer Rouge et de là en Afrique ; c'est pour cela sans doute que le nom national d'une des tribus, Pouanî-

¹ L'histoire de Zirpourla-Lagash nous est connue par les documents que M. de Sarzec et le capitaine Gros ont rapportés des fouilles qu'ils ont faites à Telloh de 1881 à 1908, et qui ont été publiés et mis en lumière, surtout dans Heuzey-Sarzec, *Découvertes en Chaldée*.

² Strabon, 1. XV, c. 1, *Indica*, 5-6.

ti, Pœni, Puni, fut appliqué par les Égyptiens à l'Arabie et au pays des Somâl¹. Une première aventure avait jeté Koush dans le bassin du Nil : une seconde conduisit les gens du Pouanit au nord de l'Égypte. La tradition classique attribuait leur départ à de violents tremblements de terre : il me semble que la descente des Élamites en Chaldée ne dut pas y être étrangère. Ils quittèrent leur patrie et se dirigèrent vers l'Occident, entraînant à leur suite les peuples qu'ils rencontrèrent sur la route. Selon une version, ils auraient longé le cours de l'Euphrate, se seraient reposés aux environs de Babylone, au bord du grand lac d'Assyrie, puis se seraient introduits en Syrie par la voie du Nord². D'après les historiens arabes, ils traversèrent la gorge de la péninsule Arabique, de l'embouchure de l'Euphrate à la vallée du Jourdain³. A leur arrivée, ils culbutèrent sans peine les nations à demi barbares, Réphaim, Néfilim, Zomzommim, que la tradition leur oppose, et ils s'emparèrent du pays tout entier, depuis la rivière d'Euphrate jusqu'à l'isthme de Suez. Leur marche en avant ne s'arrêta pas là plusieurs de leurs tribus, attirées sans doute par le renom de richesse de l'Égypte, franchirent le désert qui divise l'Afrique de l'Asie et se ruèrent sur la vallée du Nil⁴.

Les circonstances étaient particulièrement favorables à une invasion. Comme à toutes les époques troublées de son histoire, l'Égypte était partagée alors en petites principautés toujours en lutte l'une contre l'autre, toujours en révolte contre le souverain légitime. La quatorzième dynastie, reléguée à Xoïs, au centre du Delta, achevait de s'éteindre au milieu du désordre et des guerres civiles; elle ne soutint pas le choc et fut rapidement renversée par les conquérants. Il nous vint un roi nommé Timæos. Sous ce roi donc, je ne sais pourquoi, Dieu souffla contre nous un vent défavorable ; et, contre toute vraisemblance, des parties de l'Orient, des gens de race ignoble, venant à l'improviste, envahirent le pays et le subjuguèrent aisément et sans combat⁵. Ce fut comme une nuée de sauterelles qui s'abattit sur l'Égypte. Villes et temples, tout fut ruiné, pillé, brûlé. Une partie de la population fut massacrée, le reste, avec femmes et enfants, réduit en esclavage. Memphis soumise et le Delta conquis en son entier, les barbares élurent roi un de leurs chefs nommé Shalati (Salatis, Saitès)⁶. Shalati établit parmi eux un commencement de gouvernement régulier : il choisit Memphis pour capitale et il frappa d'un impôt ses sujets égyptiens.

¹ Mariette, *Sur une découverte récemment faite à Karnak*, dans les *Comptes rendus*, 1874, p. 247-249, et les *Listes géographiques des pylônes de Karnak*, p. 60-66. Dès la quatrième dynastie, il est fait mention d'Hathor, dame de Pouanit.

² Justin, 1. XVIII, c. III, § 2. Le lac d'Assyrie peut être soit le Bahr-i-Nedjif, soit le lac de Bambyce (Gutschmid, *Beiträge zur Geschichte des alten Orients*, I, 1858, p. 26). L'identification avec le lac de Mérom (Hitzig, *Urgeschichte und Mythologie der Philistæer*, p. 181-183) est impossible à soutenir.

³ Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 58 sqq. Sur le manque d'authenticité des traditions recueillies par les historiens arabes, cf. Th. Nöldeke, *Ueber die Amalekiter*, p. 54 sqq.

⁴ L'origine phénicienne des rois Pasteurs et de leur peuple est attestée par Manéthon, édit. Unger, p. 140 sqq., et par d'autres chronographes. Cf. le passage de Conon, dans les *Mythographes grecs de Westermann*, p. 141 : οἱ δὲ Φοίνιχες τότε μέγα τε, ὡς λόγος, ἰσχυρον, καὶ πολλὴν τῆς Ἀσίας χυταστρεφόμενοι, τὸ Βασιλεῖον ἐν Θήβαις ταῖς Αἰγυπτίαις ἔχον. Cette théorie de l'origine des Hyksos a été adoptée par Lepsius, *Nubische Grammatik*, Einleitung, cviii, sqq., et par Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p.425 sqq. ; pour Mariette (*Aperçu de l'histoire d'Égypte*, 1864, p. 50) et pour le P. di Gara (*Gli Hyksôs di Egitto*, p. 175-177 et *Gli Hethet-Pelasgi*, t. I, p. 5, 6) ce sont des Hittites.

⁵ Manéthon, édit. Unger, p. 140.

⁶ On a cru retrouver le nom de Shalati dans le cartouche brisé du Sphinx de Tell-Mokhdam (Ebers, *Ägypten und die Bücher Moses*, p. 202 ; Ed. Mayer, *Set-Typhon*, p. 56 ; Lauth, *Manetho*, p. 249) ; mais Naville y a reconnu le nom Nahsiri d'un Pharaon de la xiv^e Dynastie (*le roi Nahasi* dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 97-101).

Deux périls le menaçaient. Au sud, les princes thébains, saisissant la direction des affaires après la chute des Xoïtes, avaient refusé de lui prêter le serment de fidélité et organisaient la résistance. Au nord, il devait contenir la convoitise des tribus cananéennes qui étaient demeurées en Syrie et l'ambition des conquérants élamites de la Chaldée¹. Shalati prit ses mesures en conséquence. Les Égyptiens, divisés et abattus par leurs revers, n'étaient plus à craindre pour le moment il se contenta de semer aux points stratégiques de la vallée, des postes fortifiés, dont la possession lui assurait l'obéissance des nomes environnants, il concentra le gros de ses forces sur la frontière de l'isthme. Les immigrations pacifiques, si fréquentes au temps de la douzième dynastie, avaient déjà introduit dans le Delta oriental des populations asiatiques. Il fonda au milieu d'elles, et sur les ruines d'une ancienne ville, Hâouârou (Avaris), dont la légende se rattachait au mythe d'Osiris et de Typhon, un vaste camp retranché, capable de recevoir deux cent quarante mille soldats. Il s'y rendait chaque année en été pour assister aux exercices militaires, payer la solde et régler les distributions de vivres. Cette garnison permanente mit le nouveau royaume à l'abri des invasions et devint pour les successeurs de Shalati une pépinière inépuisable d'excellents soldats, avec lesquels ils achevèrent la conquête de l'Égypte. Il fallut plus de deux cents ans pour abattre les princes de Thèbes : cinq rois, Bnôn, Apachnas, Apôpi 1^{er}, Iannas, peut-être le Khayâni des monuments, Assès, usèrent leur vie à mener une guerre perpétuelle, désirant arracher jusqu'à la racine de l'Égypte². Enfin Assès renversa la quinzième dynastie et demeura seul maître de la vallée entière.

Les Égyptiens prêtaient aux tribus nomades de la Svrie le nom de Shous, Shasou, *pillards, voleurs*, qui convenait, alors comme aujourd'hui, aux Bédouins du désert. Ils l'appliquèrent à leurs vainqueurs asiatiques : le roi des pays étrangers Hiq-satiou, se changea dans leur bouche en roi des Shasou, Hiq-shasou, dont les Grecs ont fait Hykoussôs, Hyksôs³ ; quant au peuple, on l'appela d'une manière générale Menatiou, les pasteurs, ou Satiou, les archers. Le souvenir de leurs cruautés resta longtemps vivant dans la mémoire des Égyptiens et il exaltait encore, à vingt siècles de distance, le ressentiment de l'historien Manéthon. La haine populaire les chargea d'épithètes ignominieuses et les qualifia de maudits, de pestiférés, de lépreux⁴. Pourtant ils se laissèrent apprivoiser assez rapidement. S'ils gardaient la supériorité dans l'ordre militaire et politique, ils se savaient inférieurs à leurs sujets en culture morale et intellectuelle. Leurs rois comprirent bientôt qu'il y avait plus de profit à exploiter le pays qu'à le piller, et, comme aucun des envahisseurs n'aurait pu se débrouiller au milieu des complications du fisc, ils enrôlèrent des scribes indigènes au service du Trésor et de l'administration. Une fois admis à l'école de l'Égypte, les barbares entrèrent rapidement dans la vie civilisée. La cour des Pharaons reparut autour des rois Pasteurs, avec toute sa pompe et tout son cortège de fonctionnaires petits et grands ; le protocole royal des Kheops et des Amenemhaït fut adapté aux noms étrangers d'Iannas et d'Apôpi. La religion égyptienne, sans être adoptée officiellement, fut tolérée, et la religion des Cananéens subit quelques modifications,

¹ Manéthon les appelait improprement Assyriens.

² Manéthon, édition Unger, p. 141. Devéria a cru retrouver leurs noms dans un fragment du papyrus royal de Turin (*Lettre à M. Auguste Mariette sur quelques monuments relatifs aux Hyq-Sôs*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. III. p. 253-256; cf. Lauth, *Ægyptische Chronologie*, p. 436 sqq.).

³ Manéthon, *ibid.*, p. 142. Hyksôs répond au singulier Hiqshôsou, le roi des Shasou, Hykoussôs au pluriel Hiqou-shosou, les rois des Shasou.

⁴ Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 4^e série, p. 28-41.

pour ne pas blesser outre mesure la susceptibilité des adorateurs d'Osiris. Soutkhou, le guerrier, le dieu national des conquérants, fut identifié avec le Set égyptien. Tanis, élevée au rang de capitale, rouvrit ses temples et augmenta le nombre de ses palais. Un moment, Mariette crut y avoir retrouvé dans les ruines des sphinx et des statues, qui nous enseignaient ce que fut la sculpture au temps des Pasteurs. Les yeux sont petits, le nez est vigoureux et arqué en même temps que plat, les joues sont grosses en même temps qu'osseuses, le menton est saillant et la bouche se fait remarquer par la manière dont elle s'abaisse aux extrémités. L'ensemble du visage se ressent de la rudesse des traits qui le composent et la crinière touffue qui encadre la tête, dans laquelle celle-ci semble s'enfoncer, donne au monument un aspect plus remarquable encore¹. Des recherches postérieures ont démontré que ces monuments sont l'oeuvre d'une école locale purement pharaonique, et que certains d'entre eux représentent Amenemhaït III de la douzième dynastie. Si l'on y lit parfois les cartouches d'un Apôpi, c'est qu'ils furent usurpés par ce souverain². Les rares monuments qui leur appartiennent, le sphinx de Bagdad, la statue de Khayâni, sont du style ordinaire³. Cette civilisation nouvelle, moitié égyptienne, moitié sémitique, se développa sous une seconde dynastie des rois Pasteurs, que les historiographes nationaux se résignèrent à adopter et à considérer comme la seizième de leurs dynasties nationales⁴.

Si, du temps des Pharaons indigènes, les Syriens étaient accourus en foule sur cette terre d'Égypte, qui les traitait en sujets, peut-être en esclaves, l'attrait qu'ils éprouvaient pour elle dut être plus considérable du temps des rois Pasteurs. Les nouveaux venus trouvaient établis sur les bords du Nil des hommes de même race qu'eux, tournés en Égyptiens, il est vrai, mais non pas au point d'avoir perdu tout souvenir de leur langue et de leur origine. Ils furent accueillis avec d'autant plus d'empressement que les conquérants sentaient le besoin de se fortifier au milieu d'une population hostile. Le palais des rois s'ouvrit plus d'une fois à des conseillers et à des favorites asiatiques; le camp retranché d'Hâouârrou hébergea souvent des recrues syriennes ou arabes. Invasions, famines, guerres civiles, tout semblait conspirer à jeter en Égypte, non pas seulement des individus isolés, mais des familles et des nations entières. La Bible raconte qu'une famille d'origine sémite avait quitté Our en Chaldée, sous la conduite de Tharé, et s'était cantonnée sur la rive gauche du fleuve, près de Harrân en Mésopotamie. Bientôt après, elle avait franchi l'Euphrate avec Abram ou Abraham, et parcouru la Syrie dans toute sa longueur du nord au sud. Les gens venus avec Abraham auraient peuplé la partie méridionale du pays. Les uns aux ordres d'Abraham lui-même se seraient fixés, après mainte aventure, aux alentours de Kiriath-Arba et ils auraient rayonné de là sur la terre de Canaan. Les autres auraient filé par delà le Jourdain avec Lot, le neveu d'Abraham, et engen-

¹ A. Mariette, *Lettre à M. le vicomte de Rougé, sur les fouilles de Tanis*, p. 9. Fr. Lenormant a découvert à Rome les fragments d'une statue égyptienne, qui lui a paru se rattacher au même type (*Frammento di statua di uno dei re pastori di Egitto*, extrait du *Bolletino della Commissione Comunale di Roma*, 1877).

² Maspero, *Guide du Visiteur au Musée de Boulaq*, p. 64-65, n° 407, et *Archéologie Égyptienne*, p. 246-247, Golénischeff, *Amenemha III et les Sphinx de San*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XV, p. 131-136.

³ Naville, *Bubastis*, pl. XII, XXV a et p. 23-26 qui lit le nom Rayan.

⁴ A cette époque appartient probablement l'Apôpi Aousirri dont le nom se lit sur deux tablettes en bois du Musée de Berlin (Eisenlohr, *An Historical Monument*, dans les *Proceedings of the Society of Biblical Archæology*, 1881, p. 97-98). Ce prince serait le même que l'Aousirri, dans la trentetroisième année duquel fut copié le traité de Mathématiques du papyrus Rhind (Eisenlohr, *Ein Mathematisches Handbuch*, p. 7, 28).

dré les tribus de Moab et d'Ammon. D'autres encore se seraient enfoncés dans le désert méridional, où ils se mêlèrent aux Édomites. Le plus gros des bandes aurait adopté le nom d'Enfants d'Israël¹, et, après avoir promené ses tentes à travers les plaines et les montagnes de Canaan, serait descendu en Égypte avec les biens de la tribu.

D'après la légende, le patriarche Jacob avait douze fils. Le plus jeune, Joseph, excita la haine de ses frères pour la préférence que son père lui témoignait. Ils le vendirent à une caravane de marchands qui se rendait en Égypte, et ils persuadèrent à leur père qu'une bête fauve avait dévoré son enfant bien-aimé. Mais l'éternel était avec Joseph et le faisait prospérer. Vendu à l'un des grands officiers de la couronne, nommé Pètéphrê, il devint bien tôt l'intendant du maître et le premier ministre de Pharaon. Une année que ses frères, rongés par la famine, étaient venus acheter du blé en Égypte, il se découvrit à eux et il les amena devant le roi. Alors celui-ci dit à Joseph : **Dis à tes frères : Faites ceci : chargez vos bêtes et partez pour vous en retourner au pays de Canaan ; prenez votre père et vos familles et revenez vers moi ; je vous donnerai du meilleur du pays d'Égypte, et vous mangerez la graisse de la terre**². Israël s'exila donc avec tout ce qui lui appartenait, et les enfants d'Israël mirent Jacob, leur père, et leurs petits enfants et leurs femmes, sur les chariots que Pharaon avait envoyés pour les porter. Ils amenèrent aussi leur bétail et leur bien qu'ils avaient acquis au pays de Canaan, et Jacob et toute sa famille avec lui vinrent en Égypte³. Ils s'installèrent entre la branche sébennytique du Nil et le désert, au pays de Goshen, où ils multiplièrent outre mesure⁴. La tradition assure que leur voyage eut lieu sous un des rois Pasteurs qu'elle appelle Aphôbis⁵, évidemment l'un des Apôpi, peut-être celui-là même qui embellit Tanis et qui grava son nom sur les sphinx d'Amenemhaït III.

Sous la domination de ses rois étrangers, comme sous celle de ses rois indigènes, l'Égypte avait continué d'être administrée féodalement. Les Pasteurs possédaient le Delta avec Memphis, Hâouârrou et Tanis, mais, au sud de Memphis, leur autorité directe ne paraît pas s'être propagée plus loin que le Fayoum. La Haute Égypte et la portion de la Nubie qui s'y rattachait étaient, comme au temps de la onzième dynastie, entre les mains de tyrans locaux astreints au tribut annuel. Thèbes, toujours prépondérante depuis Amenemhaït 1^{er}, exerçait sur eux une sorte d'hégémonie, qui faisait de ses maîtres les rivaux naturels des souverains du Delta. Plus d'une fois pendant la durée de la seizième dynastie, les Thébains durèrent essayer de secouer le joug, mais sans aucun succès : ce fut seulement après deux siècles de vasselage qu'une révolte décisive éclata. Apôpi régnait alors à Tanis, et le maître de Thèbes, Saknourî⁶ Tiouâa 1^{er}, qui plus tard fut roi (*soutonou*), n'était encore que prince (*hiqou*) des cantons du Midi. Les débuts de la rébellion ne nous sont pas connus, et les Égyptiens eux-mêmes paraissent n'avoir pas été beaucoup mieux renseignés que nous à cet égard. L'imagination populaire s'empara plus tard de l'événement et l'accommoda à sa guise, en y mêlant des éléments purement mythiques. On conta couramment, dès la dix-

¹ Israël, celui qui lutte contre Dieu. C'est le surnom que Jacob prit, selon la légende, après sa lutte avec Dieu (*Genèse*, XXXII, 24-32).

² *Genèse*, XLV, 17-18.

³ *Ibid.*, XLVI, 5-6.

⁴ Sur l'étendue du pays de Goshen, consulter, avec quelques restrictions, l'ouvrage de G. Ehers, *Durch Gosen zum Sinäi*.

⁵ Jean d'Antioche, fr. 59, dans Müller, *Fragm. H. Gr.*, t. IV.

⁶ Sur la lecture de ce nom, voir Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 199, note 2.

neuvième dynastie¹, que la guerre avait eu pour motif une querelle religieuse. Voici que le roi Apôpi se prit Soutkhou pour maître, et il ne servit plus aucun dieu qui était dans la Terre entière, si ce n'est Soutkhou, et il construisit un temple en travail excellent et éternel, à la porte de son palais, et il se leva chaque jour pour sacrifier des victimes quotidiennes à Soutkhou, et les chefs vassaux du souverain étaient là, avec des guirlandes de fleurs, exactement comme on faisait pour le sanctuaire de Phrâ-Harmakhis. Le temple terminé, il songea à imposer le culte de son dieu au prince de Thèbes, mais, au lieu d'employer la force, il recourut à la ruse. Il convoqua ses scribes et ils lui donnèrent le conseil que voici. Qu'un messager aille vers le chef de la ville du Midi pour lui dire : *Le roi Râ-Apôpi t'envoie dire : Qu'on chasse sur l'étang les hippopotames qui sont dans les canaux du pays, afin qu'ils ne troublent plus mon sommeil la nuit et le jour.* Il ne saura que répondre ni en bien ni en mal : alors tu lui enverras un autre messager : *Le roi Râ-Apôpi te fait dire : Si le chef du Midi ne peut pas répondre à mon message, qu'il ne serve d'autre dieu que Soutkhou ! Mais s'il y répond et qu'il fasse ce que je lui dis de faire, alors je ne lui prendrai rien, et je n'adorerai plus d'autre dieu du pays d'Égypte qu'Amon-Râ, roi des dieux* et divinité nationale des Thébains. Le message nous paraît bizarre, mais la tradition orientale en met de pareils dans la bouche d'autres rois. C'est ainsi que le Pharaon Nectanebo mandait par ambassadeur à Lycérus, roi de Babylone : *J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone.* Le Babylonien, pour ne pas demeurer en reste, avait un chat qui allait étrangler les coqs à Memphis et qui revenait au matin². Les hippopotames du lac de Thèbes, qu'il faut chasser pour que le roi de Tanis puisse dormir, sont proches parents des chevaux dont le hennissement s'entend jusque vers Babylone, et du chat qui accomplit en une nuit le voyage d'Égypte aller et retour. Le conte est malheureusement mutilé : Saknourî se tirait sain et sauf de l'épreuve, et Apôpi, pris à son propre piège, était contraint de renoncer à Soutkhou pour adopter le culte d'Amon-Râ. Très probablement, il refusait de se soumettre à la loi que lui-même avait proposée, et il déclarait la guerre à son rival heureux³.

La guerre, une fois commencée, dura sans interruption pendant plus d'un siècle. Tiouâa 1^{er} se proclama roi et fonda la dix-septième dynastie (diospolitaine). Les chefs égyptiens se prononcèrent pour lui, et unirent leurs troupes aux siennes. Les Pasteurs furent débusqués successivement des positions qu'ils occupaient dans la Moyenne Égypte et refoulés sous Memphis. Après une lutte acharnée, un roi, que Manéthon appelle Alisphragmouthis, délivra cette ville ; les barbares, expulsés de la partie occidentale du Delta, furent enfin acculés à leur camp retranché d'Hâouârrou. Ils y résistèrent longtemps encore malgré les efforts des Thébains : Saknourî III Tiouâken, Kamôsis et leurs vassaux vinrent échouer contre la forteresse des Pasteurs. Ahmôsis 1^{er}, successeur de Kamôsis, fut plus habile : dans la cinquième année de son règne, il réussit à s'emparer d'Hâouârrou. Les débris de l'armée vaincue se retirèrent en Syrie, où les Égyptiens les

¹ Le *Papyrus Sallier n° I*, qui nous a conservé le début de ce conte, a été écrit vers le milieu ou vers la fin de la dix-neuvième dynastie.

² La vie d'Ésope le Phrygien, traduite par La Fontaine (*Fables de La Fontaine*, édit. Lemerre, t. I, p. 41-45).

³ G. Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 195-216 ; *les Contes populaires de l'Ancienne Égypte*, p. 185-196. Je n'ai pas tenu compte du roi Noubîti, l'Ombite, dont parle une inscription de Tanis (Mariette, *la Stèle de l'an 400*), et dont tous les égyptologues font un roi Pasteur : j'ai indiqué ailleurs que je reconnaissais, dans le passage où il est nommé, une allusion au dieu Typhon, considéré comme souverain de l'Égypte au temps des dynasties divines (cf. *Revue critique*, 1880, t. I, p. 467).

poursuivirent et les forcèrent dans leurs derniers retranchements, près de Sha-rouhana¹, après une lutte de six années. Après six siècles et plus de domination étrangère, l'Égypte était libre, des cataractes aux abords de la Méditerranée².

La guerre de l'indépendance avait duré plus de cent cinquante ans, elle avait désorganisé entièrement le pays et couvert le sol de ruines : Ahmôsis dut s'occuper avant tout de mettre l'ordre dans l'administration des affaires. Les petits princes qui l'avaient aidé furent réduits à la condition de gouverneurs héréditaires des nomes ; pour les consoler, on leur laissa les honneurs et le titre de roi, que beaucoup d'entre eux s'étaient arrogés et qu'ils continuèrent de porter jusqu'à leur mort³. La Nubie n'avait jamais cessé de faire partie de l'empire, au moins nominale ; mais ses chefs ne se résignèrent pas à reconnaître du premier coup l'autorité directe de Pharaon. Tandis qu'Ahmôsis s'attardait encore en Asie, les tribus du Khonthonofri envahirent l'Égypte et pénétrèrent jusqu'à une localité du nom de Tentaô ; elles furent battues à grand'perte et elles rentrèrent dans le devoir, mais leur invasion eut son contrecoup à l'intérieur. Les seigneurs féodaux ne devaient pas considérer sans inquiétude cette exaltation soudaine du roi de Thèbes : ils n'avaient pas chassé les Pasteurs pour accepter sans regret le joug d'un de leurs pairs. La rébellion éclata au Sud, et un chef nommé Titi-ânou fit échec pendant quelque temps aux flottes royales⁴. Vaincu et prisonnier, la résistance tomba avec lui : Ahmôsis put se livrer désormais aux travaux de la paix. Les rois des dynasties précédentes, trop affaiblis ou trop embarrassés, n'avaient pas continué à Thèbes les constructions commencées par leurs ancêtres de la douzième et de la treizième dynasties : il répara le sanctuaire d'Amon et il jeta les fondations de plusieurs autres édifices religieux moins importants⁵. Memphis, disputée longtemps entre les Égyptiens et les Pasteurs, avait souffert et ses temples tombaient en ruines : l'an XXII, il rouvrit en grande pompe les carrières antiques de Tourah et il entreprit la restauration du temple de Phtah⁶. Naturellement les prisonniers de guerre pasteurs et nubiens furent condamnés aux travaux de manoeuvres qu'ils étaient sous Apôpi, les Égyptiens passèrent contremaitres, tandis que les Asiatiques se remettaient à tirer la pierre et à mouler la brique comme avant l'invasion. Manéthon rapportait que le roi, pour se débarrasser des restes de l'armée vaincue, lui avait accordé une capitulation aux termes de laquelle elle s'était retirée en Syrie⁷. Le gros de la nation, installé entre le désert et les branches orientales du Nil, préféra l'esclavage sur la riche

¹ Probablement la ville de Sharoukhen, dans la tribu de Siméon, *Josué*, xix, 6. C'est à Piehl (*Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, t. XV, p. 258) que nous devons l'explication de cette dernière partie de la guerre.

² Pour l'étude de cette époque, voir Lepsius, *Chronologie* ; Brugsch, *A History of Egypt under the Pharaohs*, t. I, p. 498 sqq. ; Maspero, *Revue critique*, 1870, p. 116, et *Une Enquête judiciaire à Thèbes*, p. 71-81 ; Erman, *Zur Chronologie der Hyksos*, dans la *Zeitschrift*, 1880 ; L. Stern, *Die Hyksos*, dans la *Deutsche Revue*, t. VII. Chabas avait réuni dans un ouvrage spécial à peu près tout ce qu'on sait des Pasteurs, *les Pasteurs en Égypte*, Amsterdam, 1868, in-4° ; le P. di Cara a repris le sujet vingt ans plus tard dans *Gli Hyksôs o Re Pastori di Egitto*.

³ Birch, le *Papyrus Abbott*, p. 175b. Les plus illustres de ces princes, ceux qui régnaient à Nekhat, n'ont pas pris le cartouche ; leurs tombeaux sont comparables pour la finesse du dessin aux meilleurs tombeaux de Béni-Hassan. Les autres sont connus par de petits monuments ou par les listes conservées dans les tombeaux des domestiques de la nécropole thébaine (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 2).

⁴ Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 57, l. 17-22 de l'inscription d'Ahmôsis Si Abina.

⁵ E. de Rougé, *Étude sur les monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. I.

⁶ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 71 ; cf. Brugsch, *Zeitschrift*, 1867, p. 89-93.

⁷ Manéthon, édit. Unger, p. 150-151.

terre d'Égypte aux chances de liberté que lui offrait une émigration. Les Pasteurs, et avec eux les tribus juives et syriennes auxquelles ils avaient accordé l'hospitalité, restèrent sur le sol, mais non plus en maîtres. Leur camp retranché d'Hâouârou fut détruit. La place de Zarou fut fortifiée, autant pour les contenir que pour servir d'avant-poste à l'Égypte contre un retour offensif des populations asiatiques. Tanis, la capitale d'Apôpi, fut traitée en ennemie et laissée dans l'état de désolation où la guerre l'avait mise : pendant plusieurs siècles, elle disparut entièrement de l'histoire¹.

Ahmôsis 1^{er}, le libérateur, demeura toujours en grand honneur auprès des Égyptiens : ils le proclamèrent dieu et fondateur d'une dynastie nouvelle, la dix-huitième². Il avait eu ses droits à la couronne du chef de sa femme Nofritari, fille du roi Kamôsis et de la reine Ahhôtou 1^{re}³ : elle partagea les honneurs divins qu'on lui rendit, et elle le supplanta même dans la vénération des fidèles⁴. Leur fils Aménôthès 1^{er} (Amanhatpou)⁵ ne s'écarta point de la politique paternelle. On ne sait guère ce qu'il osa du côté de la Syrie, mais, au Sud, il élargit les frontières de son empire. Une série d'expéditions heureuses conduisit les armées égyptiennes au cœur de l'Éthiopie et en acheva la conquête⁶. Désormais les Pharaons n'eurent plus de guerres sérieuses à diriger contre les régions du Midi : il leur suffit de quelques razzias rapides pour maintenir les tribus du désert dans une demi-obéissance et pour approvisionner Thèbes d'esclaves noirs en nombre convenable. La civilisation égyptienne recouvra et dépassa même de ce côté le terrain que l'invasion lui avait fait perdre depuis la quatorzième dynastie ; elle remonta le Nil jusqu'à Napata et plus haut peut-être. Des colons s'installèrent à demeure sur les deux rives du fleuve, des villes et des temples s'élevèrent partout où la nature du terrain le permettait ; la langue, les mœurs, le culte des Thébains, s'enracinèrent solidement entre la première et la quatrième cataracte⁷. L'Égypte couvrit réellement la vallée du Nil depuis les plaines de Sennaar jusqu'à la côte du Delta.

Mais la guerre de l'indépendance et les expéditions qui l'avaient suivie avaient éveillé dans la nation l'esprit militaire, dans les princes l'amour de la conquête. Par une sorte de réaction contre l'oppression brutale qu'elle avait subie pendant tant de siècles, l'Égypte fut saisie d'une force d'expansion qu'elle n'avait jamais eue, et elle sentit le besoin d'opprimer à son tour. Du côté du Sud, l'oeuvre de

¹ Mariette, *Notice des monuments*, p. 272-275.

² Le cercueil et le corps du roi, de sa femme Nofritari, d'un de leurs fils et d'une de leurs filles morts en bas âge, ainsi que de plusieurs princes et princesses de leur famille, ont été découverts en 1881, dans la cachette de Dêir-el-Bahari, et sont aujourd'hui au Musée du Caire (Maspero, *Guide du Visiteur au Musée du Caire*, p. 317 sqq.).

³ Nofritari est quelquefois représentée avec la face noire (Champollion, *Notices*, t. I, p. 520-525, 846 et p. 554), et l'on en a conclu qu'elle était la fille d'un prince nègre, qu'Ahmôsis aurait épousée pour s'assurer un allié contre les Pasteurs. Mais cette coloration noire, d'ailleurs assez rare, et qui échange quelquefois avec la couleur bleue (dans le tombeau de Kasa à Dêir-el-Mêdinéh, Wiedemann, *Ægyptische Geschichte*, t. I, p. 315), est donnée à la reine dans son rôle de déesse, et n'a qu'une valeur mythologique.

⁴ Maspero, *Rapport sur une mission en Italie* dans le *Recueil*, t. III, p. 109-110, etc.

⁵ La forme Aménophis, adoptée généralement, est la transcription grecque du nom Amenemopit : la transcription grecque d'Amanhatpou, Amenhotpou, est Aménôthès (Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 128-129).

⁶ Lepsius, *Auswahl*, t. XIV, et *Denkm.*, III, 87, l. 23-25 de l'inscription d'Ahmôsis Si Abina. Une stèle en bois du Musée de Turin proviendrait, dit-on, de Méroé (Gazzera, *Descrizione dei Monumenti Egizii*, pl. I, 8), et semblerait montrer qu'Aménôthès 1^{er} avait porté ses armes jusque-là.

⁷ Lepsius, *Ueber die widerköpfigen Götter Ammon und Chnumis*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 8 sqq.

colonisation était terminée, mais vers l'Orient, dans ces contrées asiatiques dont les soldats du premier empire thébain avaient à peine entamé la lisière, il y avait matière à des exploits profitables en même temps que glorieux. Les légions égyptiennes s'ébranlèrent lourdement sur les chemins de l'Asie, que les débris des Pasteurs leur avaient ouverts : elles ne les oublièrent plus. Dès lors ce ne fut plus, des sources du Nil Bleu aux sources de l'Euphrate, sur toute l'Éthiopie et sur toute la Syrie, que bataille et pillage perpétuels. Un jour, on apprenait à Thèbes la défaite des nègres du Soudan, l'arrivée solennelle du prince de Koush, de son butin, de ses soldats : des processions fantastiques de girafes menées au licol, de cynocéphales enchaînés, de panthères et d'onces apprivoisés, s'allongeaient indéfiniment dans les rues. Le lendemain, victoire remportée à l'occident du Delta sur les Libyens et leurs alliés les barbares du Nord, coiffés de casques étranges ou la tête encadrée dans le mufle d'une bête fauve dont la peau flottait sur leurs épaules, étalaient aux yeux des Égyptiens brunis leurs grands corps blancs ornés de peintures et de tatouages. Puis c'était un succès sur les Routonou, et la prise d'une place forte, entrepôt du commerce syrien. Le défilé recommençait aux fanfares du clairon et aux roulements du tambour ; les acclamations de la multitude et les chants des prêtres saluaient partout le cortège triomphal de Pharaon. C'était le temps des fortunes rapides : le fils d'un fellah s'en allait simple soldat et revenait général. Il fallut cinq siècles de guerres pour calmer l'humeur belliqueuse des Égyptiens. Jeter les Pasteurs sur l'Égypte, et par contrecoup l'Égypte sur l'Asie, tel fut donc le résultat de l'invasion qui renversa le premier empire chaldéen. Avec l'entrée des Égyptiens en Syrie, une nouvelle époque s'ouvre dans les destinées des nations antiques : l'histoire des peuples isolés finit, l'histoire du monde commence.

XV ^e DYNASTIE.	
Dans le Delta.	Dans la Haute Égypte.
1 ^{re} dynastie des Pasteurs.	Dynastie thébaine.
I. SHALATI. . . . Σάλατις Σαίτης.
II. Βνών.
III. ΑΡ. Ἀπαχνάν.
IV. ΑΡΩΠΙ-1 ^{er} . . . Ἀφωπις, Ἀφωπις.
V. Σταάν ου Ἰάννας.
VI. Ἀσσήθ, Ἀσσης.
XVI ^e DYNASTIE.	
2 ^e dynastie des Pasteurs sur toute l'Égypte.	
I. SUSIRNIRI KHAYANI.	
II. ΑΡΩΠΙ II, ΑΟΥΣΙΡΡΙ.	
.....	
XVII ^e DYNASTIE.	
3 ^e dynastie des Pasteurs 43 rois (?).	43 rois thébains.
I. ΑΡΩΠΙ III ΑΚΝΟΥΝΡΙ.	I. ΤΙΟΥΑΑ 1 ^{er} ΣΑΚΝΟΥΝΡΙ I.
.....	II. ΤΙΟΥΑΑ II ΣΑΚΝΟΥΝΡΙ II.
.....
.....	? (Ἀλισφραγμοῦθωσις).
.....	? (Γέθμωσις).
.....
.....	? ΣΑΝΑΚΗΤΟΥΡΙ.
.....	? ΗΟΤΠΟΥΡΙ.
.....	? ΜΑΝΗΟΤΠΟΥΡΙ.
.....	? ΝΟΥΒΗΟΤΠΟΥΡΙ.
.....
.....	? ΤΙΟΥΑΚΕΝ ΣΑΚΝΟΥΝΡΙ III.
.....	? ΚΑΜΟΣ ΟΥΑΖΚΗΟΙΡΡΙ.

CHAPITRE V – LA CONQUETE EGYPTIENNE

La Syrie et l'empire chaldéen depuis l'invasion Cananéenne jusqu'aux guerres égyptiennes.

Ce furent Aménôthès et son fils Thoutmosis, qui, les premiers, entraînent les Égyptiens à la conquête de l'Asie.

Le pays qu'ils rencontrèrent au delà de l'isthme portait le nom de Kharou¹. Le Kharou, notre Syrie, se terminait vers le nord aux derniers escarpements du mont Tauros. Il était borné à l'est par l'Euphrate et par le désert, au sud par la mer Rouge, à l'ouest par la Méditerranée. Il est coupé du sud au nord par deux chaînes de montagnes parallèles, le Liban et l'Antiliban ; entre les deux une large vallée se creuse, sillonnée dans toute sa longueur par le Nazana (Litany) et par l'Oronte. L'Oronte prend sa source dans l'Antiliban. Il est produit par la réunion d'un nombre considérable de ruisseaux et de torrents. Il coule d'abord au nord nord-ouest, mais, descendu dans la plaine, il tourne à l'est, traverse un lac d'environ trois lieues de long sur une lieue de large, puis incline au nord et file presque parallèlement à la côte jusque vers 36° de latitude. En cet endroit il se replie brusquement à l'ouest, puis au sud, et il se précipite dans la mer, après un trajet d'environ soixante lieues, d'une violence extraordinaire². Le Nazana³ naît dans l'Antiliban, à quelques kilomètres de l'Oronte, et il s'enfuit vers le sud sud-ouest. A mesure qu'il s'éloigne de sa source, la vallée s'étrécit peu à peu et le force à resserrer son cours : elle n'est plus bientôt qu'une gorge sauvage, de plus de trois cents mètres de profondeur, et si étroite qu'en un endroit des masses de rochers ; détachées du flanc de la montagne, sont venues s'arc-bouter sur la face opposée et demeurent comme un pont naturel au-dessus des eaux. Le Nazana ne sort de ce ravin que pour s'engloutir dans la mer, à trente lieues environ de sa source. Le bassin des deux rivières forme une trouée d'environ quatre-vingts lieues de long, à peine dénivelée, à la naissance du Nazana et de l'Oronte, par une mince chaîne de collines. Peu de provinces du monde antique étaient aussi fertiles que cette région creuse de la Syrie. Vers le sud, ce sont des champs de blé et des vignobles, qui tapissent les bas-fonds et qui s'étagent sur le penchant de la montagne, partout où le pied de l'homme a pu atteindre. Au nord, les alluvions de l'Oronte ont produit un sol noir et fécond, riche en céréales et en fruits de toute sorte. Aussi la Syrie Creuse (Cœlé-Syrie), après avoir ravitaillé tour à tour les conquérants égyptiens, assyriens, persans, macédoniens, qui ont dominé sur elle, a-t-elle fini par devenir entre les mains de Rome un des greniers de l'univers.

Autour de cet heureux pays, qui est comme le noyau de la Syrie entière, rayonnent dans toutes les directions, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, des contrées de nature et d'aspect différents. Vers le nord, entre l'Oronte et l'Euphrate, un plateau aride et pauvre s'étale, bordé au Septentrion et à l'Occident par le Tau-

¹ Le nom égyptien est Kharou, ou, par dégénérescence de l'aspirée *kh* en chuintante, Sharon ; il dérive de celui des Horim et il s'appliquait d'abord aux portions de pays occupées par ces derniers au sud-ouest et à l'ouest de la mer Morte. C'est par abus que les Égyptiens l'appliquèrent au pays de Canaan puis à la Syrie entière.

² De là l'étymologie populaire de son nom moderne Nahr-el-Assy, le fleuve rebelle. En réalité, Assy vient d'Axios, nom que les Macédoniens donnèrent à l'Oronte en souvenir de leur patrie.

³ Sur le nom de Nazana, cf. Maspero, dans les *Mélanges*, t. I, p. 140-141.

ros et par le Khamanou (Amanos). De ces deux montagnes partent des contreforts, qui s'abaissent graduellement et se déploient en croupes crayeuses ou rocheuses, parsemées de mamelons à l'échine arrondie et pelée, ravinées de vallées étroites et tortueuses qui aboutissent à l'Euphrate, à l'Oronte, au désert. Au plateau succèdent de vastes plaines sillonnées par des rangées de collines basses et nues : le sol est sec et pierreux, la végétation est rare, les cours d'eau sont peu nombreux et d'un faible débit. Le plus important, la rivière d'Alep, le Khalus de Xénophon, traîne paresseusement sa masse trouble du nord au sud et se perd à la lisière du désert, dans un petit lac salé, encombré d'îlots et de bas-fonds ; à peu près à égale distance entre le Khalus et l'Euphrate on rencontre un second lac salé d'assez vastes dimensions, mais sans écoulement. Les céréales, la vigne, l'olive, la pistache, végètent à grand'peine dans ces parages brûlés : la montagne est seule assez riche pour nourrir ses habitants.

A l'est de l'Antiliban fleurit la Syrie Damascène, véritable jardin surplombé par les cimes neigeuses de l'Hermon, et où deux rivières, l'Ahana et le Pharphar, entretiennent une végétation luxuriante en face du désert. Au contraire, on ne voit à l'ouest du Liban qu'une bande de terrain dont la largeur moyenne n'excède pas huit ou dix lieues. De l'embouchure du Nazana à celle de l'Oronte se déroule, comme un long ruban, une côte abrupte, hérissée de pointes rocheuses et de caps sourcilleux, qui se projettent assez loin dans la mer et abritent tant bien que mal des mouillages médiocres. Sur les premiers versants des collines et dans les ravins, l'olivier, la vigne, le blé, croissent à merveille. Les parties hautes de la montagne étaient revêtues jadis d'immenses forêts de chênes, de pins, de mélèzes, de cyprès, de sapins et de cèdres¹. Nulle grande rivière, mais des torrents impétueux, le Léon, le Lykos (Nahr-el-Kelb), qui s'élancent presque d'un seul bond du Liban à la Méditerranée.

Sur le flanc ouest de l'Hermon, à l'extrémité méridionale de l'Antiliban, une vallée s'amorce qui ne ressemble à aucune autre au monde. C'est une déchirure produite à la surface de la terre par les actions volcaniques, une large fissure qui s'est entrebâillée au commencement des siècles et ne s'est jamais plus refermée. Le Jourdain qui l'arrose emplit, à quelques lieues à peine de sa source, un lac, celui de Mérom, dont le niveau concorde avec le niveau de la Méditerranée. Mais, à partir de ce point, la pente s'accentue et s'enfonce pour ainsi dire en terre ; le fleuve dévale du lac de Mérom au lac de Génésareth, du lac de Génésareth à la mer Morte, où la dépression atteint son maximum d'intensité, quatre cent dix-neuf mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. Au sud de la mer Morte, la crevasse se resserre, et le fond se relève jusqu'à une hauteur de cinq cents mètres avant qu'elle vienne expirer contre les falaises de la mer Rouge.

Rien de plus dissemblable que les deux rives de la vallée. A l'est, le terrain monte brusquement à l'altitude d'environ mille mètres, comme une muraille à pic, que couronne un immense plateau, légèrement ondulé, entrecoupé de bois et de pâturages, et sur lequel errent les affluents du Jourdain et de la mer Morte, l'Yarmouk, le Jabbok, l'Arnon. A l'ouest, ce sont des masses confuses de collines, dont les pentants, à peine revêtus d'un sol maigre, nourrissent néanmoins le blé, l'olive et le figuier. Un rameau, séparé de la chaîne principale un peu au sud du lac de Génésareth, le Carmel, s'élève vers le nord-ouest et s'en va droit à la mer. Au nord du Carmel, la Galilée abondait en eaux fraîches et en vertes cam-

¹ Le pin, le cyprès, le mélèze et le sapin étaient les quatre espèces de bois de construction réservées au fisc sous l'empire romain (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 258-280), et peut-être déjà sous les Chaldéens.

pagnes ; les grosses fermes étaient ombragées de vignes et de figuiers ; les jardins étaient des massifs de pommiers, de noyers, de grenadiers. Le vin était excellent, s'il faut en juger par celui que les Juifs recueillent encore à Safed. Au sud, la contrée se partage naturellement en trois zones parallèles. C'est d'abord une plage alternée de dunes et de marais, puis une succession de plaines, boisées par places et parcourues par des rivières encombrées de roseaux, enfin la montagne. La région des sables est susceptible de culture, et les villes qu'elle renferme, Gaza, Joppé, Ashdod, sont entourées de bosquets d'arbres fruitiers. La plaine rend chaque année des moissons considérables, sans engrais et presque sans travail. Les montagnes, vertes encore en certains endroits, se dépouillent de plus en plus à mesure qu'on gagne vers le sud. Les vallées y sont sans eau ; le sol, recuit et brûlé, perd peu à peu de sa fertilité et se confond insensiblement avec le désert. Dès lors, ce ne sont plus, jusqu'à la mer Rouge, que solitudes sablonneuses, rayées par le lit de torrents à sec et dominées par des massifs volcaniques, à l'est le Séir, au sud le Sinai. Les pluies du printemps y suscitent pendant quelques semaines une végétation hâtive qui suffit aux besoins des nomades et de leurs troupeaux.

Les peuples qui possédaient cette vaste étendue de territoire au temps de l'ancien Empire avaient disparu presque entièrement de la scène du monde, au moment où les lourds bataillons égyptiens franchirent pour la première fois l'isthme et le désert. Surpris par la grande invasion cananéenne, ils avaient été en partie détruits, en partie absorbés par les conquérants. C'est à peine si quelques-unes des tribus primitives gardèrent leur indépendance. Un peuple grand et de forte stature, les Anakim, et de qui on disait : Qui peut tenir devant les enfants d'Anak ?¹ vivait dispersé dans les massifs montagneux qui bordent la mer Morte ; un de leurs chefs mythiques y avait fondé la ville de Kiriath-Arba, qui fut plus tard Hébron². Sur les confins du désert, les Horim habitaient les parages du mont Séir³ et les Avvim la plaine au sud-est de Gaza⁴. D'autres tribus durent échapper et se maintenir, au moins quelque temps, sur plusieurs points isolés : mais celles-là même succombèrent à la longue. Leur nom s'éteignit, leur souvenir s'effaça ou se dénatura parmi les fables. On se les figura comme des nations de géants (Rephaïm), à la voix bourdonnante et indistincte (Zomzommim), comme des monstres formidables (Emim)⁵ devant qui les autres peuples paraissaient comme des sauterelles⁶. La Syrie entière, renouvelée par des invasions successives, fut comme répartie entre trois races maîtresses les Khati au nord⁷, les Cananéens le long des côtes, au cœur et au midi de la contrée, les Amorrhéens dans les vallées de l'Oronte supérieur et du Jourdain, les Térachites au midi et à l'orient de la mer Morte, sur la lisière du désert d'Arabie.

Les Khati étaient cantonnés d'abord sur le plateau de Cappadoce, autour de leur cité de Khati⁸ ; ils en étaient descendus dès le XX^e siècle, à la recherche de régions moins pauvres, et ils avaient pénétré sous les murs de Babylone ; repous-

¹ Deutéronome, IX, 2.

² Juges, I, 10 ; Josué, XIV, 15.

³ Genèse, XIV, 6 ; Deutéronome, II, 12-22.

⁴ Deutéronome, II, 28.

⁵ Deutéronome, II, 10-11, 20-21.

⁶ Nombres, XIII, 34.

⁷ Sur la vocalisation de ce nom, voir E. de Rougé, *Leçons professées au Collège de France*, publiées par Robiou dans les *Mélanges d'archéologie*, t. II, p. 271.

⁸ Khati est aujourd'hui Boghar-Keuï, ainsi qu'il résulte des fouilles récentes de Winckler. L'invasion des Khati sous Samsouditona nous est connue par la *Chronique Babylonienne* de King.

sés après des succès qui amenèrent la chute de la première dynastie babylonienne, ils s'étaient rejetés sur les plus riches plaines de la Syrie, et même une de leurs tribus s'était aventurée loin dans le Sud autour d'Hébron¹. Le gros de la nation ne dépassa pas le pays des deux fleuves, Nabaranna², et conquit peu à peu la riche plaine qui se déploie entre le Balikh et l'Oronte, les versants de l'Amanos et une partie de la plaine cilicienne. Grâce à sa position intermédiaire entre les deux principaux États du monde antique, la Chaldée et l'Égypte, ce domaine des Khati ne tarda pas à devenir un des marchés les plus fréquentés de l'Orient. Les caravanes, au lieu d'affronter le désert et de passer directement des bords de la mer Morte et du Jourdain à ceux de l'Euphrate et du golfe Persique, remontaient la vallée du Nazana et de l'Oronte, afin de rejoindre le cours moyen de l'Euphrate et, de là, redescendre sur Babylone. Les Khati avaient construit des forteresses sur chacun des gués qui mènent de la rive syrienne à la rive mésopotamienne, Tourméda ou Thapsaque³ au gué le plus méridional, Gargamish⁴ au gué central : Gargamish, placée au coeur d'une contrée civilisée, était la station préférée et l'entrepôt des caravanes, l'une des villes souveraines, sinon la capitale même d'un empire, qui atteignait aux sources de l'Oronte vers le sud, au centre de l'Asie Mineure vers le nord et vers le nord-ouest⁵. Presque tout ce que nous savons jusqu'à présent des Khati nous vient soit de l'Égypte, soit de l'Assyrie. Les monuments qu'ils nous ont légués sont peu nombreux et mal classés⁶ : leurs inscriptions sont rédigées dans un système d'écriture hiéroglyphique fort différent du système égyptien et résistent encore au déchiffrement. Ils avaient cependant une civilisation fort complète, une industrie prospère, une littérature⁷. Leur religion était assez analogue à celle des peuples cananéens : chaque ville avait son dieu qui s'appelait Soutkhou, comme le dieu national des Pasteurs, et sa déesse qui recevait le nom générique d'Astarté⁸. Cette féodalité divine répondait à une véritable féodalité terrestre. Les villes étaient gouvernées par des princes qui relevaient du Grand Chef de Khati et qui lui devaient le service militaire. C'étaient Tounipou⁹, Khissapa, Sarsou, Ourima¹⁰, et cent autres dont la position n'est pas fixée¹¹. A quelques lieues au sud-ouest de Gargamish s'élevaient Patina et Khaloupou¹². Khaloupou, moins favorablement située que Gargamish, n'eut jamais l'importance de sa voisine : elle était pourtant considérable et renommée jusqu'en Égypte pour les produits de ses champs altérés¹³.

¹ Genèse, XIV, 15 ; XXIII, 3 sqq. ; Sayce, *Fresh Light from the Monuments*, p. 94.

² Ou Naharaina.

³ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 164.

⁴ Les textes assyriens prouvent que telle était l'orthographe du nom, et non pas Karkamish. G. Smith la met à Jérakis, sur l'emplacement d'Oropos (Fr. Delitzsch, *Wo lag das Paradies ?* p. 265 sqq.).

⁵ Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VIII, p. 253 sqq.

⁶ Ils ont été réunis et publiés par H. Rylands, *The inscribed stones from Jerabis, Hamath, Aleppo, etc.*, dans les *Transactions*, t. VII, p. 429-442.

⁷ Sous Ramsès II, le roi Khatisarou emmenait avec lui à la guerre un historiographe, chargé d'enregistrer ses exploits (E. de Rougé, *Leçons*, dans les *Mélanges*, t. II, p. 277).

⁸ C'est ce qui résulte de la liste des dieux hittites qui accompagne le traité de Ramsès II avec Khatisarou.

⁹ Aujourd'hui Tinnab, près Alep (Nöldeke, *Tunip und Charbu*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 55, n° V).

¹⁰ La liste s'en trouve dans Mariette, *Karnak*, pl. 20-21, 25, 26.

¹¹ La Batnæ des textes classiques.

¹² Alep ; Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, 101-110.

¹³ *Papyrus de Leyde*, I, 343, pl. VII, I.8.

Bientôt après l'invasion, les Cananéens s'étaient dispersés. Les uns s'étaient répandus dans les vallées de l'intérieur, de l'Amanos au Séir, et dans les plaines qui se déroulent, au sud du Carmel, jusqu'au désert et à la frontière d'Égypte. Les autres s'étaient logés le long de la côte, entre le Liban, les massifs de la Palestine et la mer. La différence de sites amena, entre ces deux branches de la même famille, une différence de mœurs et de caractère. Les Cananéens de l'intérieur, agriculteurs ou pasteurs selon les localités, se subdivisèrent en un grand nombre de tribus, sans cesse en guerre les unes contre les autres. Les Cananéens de la côte, étouffés entre le Liban et la Méditerranée, se firent marins et commerçants. L'antiquité classique leur donnait le nom de Phéniciens. Selon certaines traditions grecques, ils avaient été appelés ainsi de Phénix, fils d'Agénor et ancêtre de la race¹. Selon d'autres, Phœnikes signifiait simplement le peuple rouge, soit en souvenir de la mer Rouge (Érythrée), aux bords de laquelle ils avaient séjourné si longtemps, soit à cause des fabriques de pourpre qu'ils ouvrirent dans leurs colonies, soit enfin par allusion à la teinte de leur visage. L'opinion la plus reçue jusqu'à ces derniers temps voit dans Phœnix le nom du palmier, et dans Phœnikia le Pays des Palmes². En fait, Phœnix est une forme élargie de Pouanit, Phouanit (Pœni, Puni), vieux nom national que les Cananéens avaient déjà dans leur patrie primitive, et qui les suivit à travers leurs migrations. Les monuments égyptiens les plus anciens identifient les régions de la mer Rouge au pays de Pouanit : les Cananéens du golfe Persique transférèrent le nom de Phénicie en Syrie, les Phéniciens de Syrie le menèrent en Afrique, et les Phéniciens d'Afrique (Pœni) l'exportèrent jusque dans leurs colonies les plus lointaines.

La Phénicie ne fut pas un pays ; ce fut une série de ports avec une banlieue assez étroite³. Le Liban, qui la défendait, a été de tout temps infesté par des brigands⁴ : les villes phéniciennes, séparées l'une de l'autre par un intervalle de dix ou douze lieues à peine, ne pouvaient communiquer en sûreté que par la voie d'eau. Elles se combinèrent assez promptement en trois groupes indépendants l'un de l'autre, et dont chacun avait son caractère propre. Vers le nord, dans la partie que les Égyptiens appelaient le Zahi⁵, les deux grandes villes d'Arad et de Zimyra étaient aux mains d'une aristocratie turbulente et belliqueuse, toujours prête à batailler contre les voisins et à se révolter contre le maître étranger, Égyptien, Assyrien ou Perse. Arad était posée sur une petite île éloignée de terre d'un peu moins de trois kilomètres : **C'est un rocher de tous côtés battu par la mer, et d'environ sept stades de tour. Il est recouvert d'habitations et si peuplé encore à présent, que les maisons y ont un grand nombre d'étages. Les habitants boivent de l'eau de pluie conservée dans des citernes, ou de l'eau qu'on transporte de la côte opposée.** Il y avait dans le détroit même, entre l'île et la côte, une source d'eau douce qui jaillissait au fond de la mer et qui servait à l'approvisionnement en temps de guerre. Des plongeurs descendaient une cloche en plomb, munie à son extrémité supérieure d'un long tube de cuir, et ils l'appliquaient sur l'orifice de la source. L'eau, emprisonnée de la sorte, montait dans le

¹ Et. de Byzance, s. v. Φοινίκη.

² Movers, *Die Phönizier*, t. II, 1^{er} Theil, p. 1-4.

³ E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 836.

⁴ Dès le temps de Ramsès II, le voyageur du *Papyrus Anastasi I* (pl. XIX, t. 1-2) se plaint des Shasou, qui rôdaient dans les bois de la montagne (cf. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 112 sqq.)

⁵ Zahi, comme nom général, était appliqué, chez les Égyptiens, à toute la côte syrienne, de l'embouchure du Nil à celle de l'Oronte. Les textes de Thoutmosis III prouvent cependant qu'il appartenait plus particulièrement à la Phénicie du Nord.

tube selon les lois de l'hydrostatique et arrivait pure à la surface, où on la recueillait¹. En face d'Arad, sur une ligne continue de trois ou quatre lieues, s'allongeait comme une bordure de villes ou de villages, Marath, Karne, Antarados, où s'épanouissait tout ce qui eût été trop à l'étroit dans l'île². Les Arvadites avaient établi leur domination assez loin sur la côte et dans l'intérieur. Au nord, ils possédaient Cabala et Paltos ; au sud, ils avaient soumis la tribu et la ville de Simyra ; à l'est, Hamath sur l'Oronte leur obéit pendant quelque temps.

A passer de ce premier groupe au second, il semblait qu'on entrât dans un autre monde. Gebel ou Gebôn³, que les Grecs appelaient Byblos, se vantait d'être la ville la plus vieille qui existât. Le dieu El l'avait bâtie au commencement des âges, sur un emplacement différent de celui qu'elle eut par la suite ; on la trouvait alors à quelques lieues dans l'intérieur, près de la rive septentrionale du Nahr-el-Kelb. Plus tard, ce site fut abandonné, et la population, émigrant au bord de la mer, construisit, à côté du fleuve Adonis, une seconde ville qui reçut le nom de la première. Sur la colline qui domine aujourd'hui les ruines et regarde la mer, se dressait un grand temple où les pèlerins affluaient de la Syrie entière⁴. Aussi bien Gebel et la vallée où coulait son fleuve étaient-elles une sorte de terre sainte d'Adonis, remplie de temples et de monuments consacrés à son culte⁵. A Mashnaka, le dieu avait un de ses tombeaux. A Ghinèh, il avait été tué par un sanglier et pleuré par sa divine amante. Son sanctuaire le plus vénéré était près d'Aphaka, à la source même. L'espèce d'entonnoir d'où sort le fleuve est comme le point central d'un vaste cirque, formé par des tours de rochers d'une grande hauteur. La fraîcheur des eaux, la douceur de l'air, la beauté de la végétation ont quelque chose de délicieux. L'enivrante et bizarre nature qui se déploie à ces hauteurs explique que l'homme, dans ce monde fantastique, ait donné court à tous ses rêves⁶. Bérouth partageait avec Gebel la gloire d'avoir le dieu El pour protecteur : c'était un port bien encaissé, à l'extrémité d'une des plaines les plus fertiles de la Phénicie. Il semble que ces deux villes aient joué un grand rôle politique pendant les temps qui suivirent l'arrivée des Phéniciens : elles ne surent pas longtemps le soutenir, mais leur importance ne fut pas amoindrie par là. Elles demeurèrent jusqu'aux derniers jours du paganisme le siège de l'une des plus vivaces parmi les religions syriennes.

A quelques lieues au sud de Bérouth trônait Sidon, le premier-né de Canaan. Malgré ce titre ambitieux, elle n'était d'abord qu'un simple village de pêcheurs, construit, disait la légende, par Bel, l'Agénor des Grecs, sur le penchant septentrional d'un petit promontoire qui se projette obliquement vers le sud-ouest. Le port, si célèbre dans l'antiquité, est fermé par une chaîne basse de rochers, qui part de l'extrémité nord de la péninsule et se déploie parallèlement au rivage sur une longueur de quelques centaines de mètres. La plaine environnante est arrosée par le gracieux Bostrên (Nahr el-Aoualy) et égayée de jardins dont la beauté avait valu à la ville le nom de Sidon la fleurie⁷. Son territoire, borné au nord par

¹ Strabon, I, XVI, 5, p. 753 ; Plin, II, 103, V, 31. « M. Gaillardot a vu, dans une de ses traversées de l'île au continent, la source d'eau douce, bouillonnant au fond de la mer » (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 41-42).

² E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 21.

³ La forme Gapouna, Gebôn, pour le nom de cette ville, est donnée par le *Papyrus Anastasi I*, 1. XX, 1.17. Cf. Chabas, le *Voyage d'un Égyptien*, p. 156-160.

⁴ E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 174-178.

⁵ *Ibid.*, p. 295.

⁶ *Ibid.*, p. 296.

⁷ Σιδώνα ἀνθεμόεσσα (Denys le Périégète).

le Tamour, allait au sud jusqu'à l'embouchure du Nazana : au delà commençait le domaine des Tyriens. Dans les âges reculés du monde, quand les dieux frayaient familièrement avec les hommes, Samemroum traça sur le continent le plan d'une ville de roseaux, en face de laquelle son frère Hysôos, le premier marin, saisit quelques petits îlots où il érigea des colonnes sacrées ce fut le commencement de Tyr. Vint ensuite Melkarth, l'Hercule tyrien. Les prêtres de ce dieu racontaient à l'historien Hérodote que **le temple avait été fondé en même temps que la ville elle-même : or ils habitaient la ville depuis deux mille trois cents ans**. Le calcul des prêtres tyriens nous reporte vers l'an 2750, c'est-à-dire un peu avant l'époque des Pasteurs et l'invasion cananéenne. La Tyr insulaire n'avait pas, comme Arad, la ressource d'une fontaine sous-marine : ses habitants n'avaient pour s'abreuver que l'eau de citerne ou celle qu'ils faisaient venir du continent dans des barques¹. Elle possédait, sous la suzeraineté des Sidoniens, toute la côte de l'embouchure du Nazana au sud du Carmel.

Les Cananéens de l'intérieur et les Amorrhéens, disséminés de l'Amanos à la pointe méridionale de la mer Morte, ne formaient pas une masse aussi compacte que les Cananéens de la côte. La plupart de leurs tribus s'étaient scindées en fractions plus ou moins considérables et cantonnées sur différents points du territoire de l'Oronte. Après avoir mis en danger l'indépendance de la Chaldée, ils s'étaient élevés peu à peu le long des rives de l'Euphrate et se répandant dans la vallée de l'Oronte, ils l'avaient occupée presque entière dans ses parties hautes. Passant ensuite sur le plateau à l'est du Jourdain, ils y avaient fondé deux royaumes principaux : celui du Nord, capitale Edréi, entre l'Hermon et le Jabbok, celui du Sud entre le Jabbok et l'Arnon, avec Kheshbon pour capitale. Un de leurs clans, demeuré dans la vallée de l'Oronte, s'y appuyait sur la célèbre Qodshou (Kadesh)² ; un autre campait au bord de la mer entre Ekron et Joppé³ ; un troisième, installé à Jébus auprès du mont Moriah, se faisait appeler Jébusite⁴ ; d'autres enfin s'étaient fixés près de Sichem et au Sud d'Hébron, en assez grand nombre pour imposer aux montagnes qui longent la mer Morte le nom de mont des Amorrhéens⁵. Les Hivites⁶ vivaient à l'orient de Sidon, dans les vallées du liant Jourdain et du Nazana leurs colonies allaient au nord jusqu'à Hamath, au sud jusque dans le pays d'Édom. Quant aux Girgaséens, la dernière et la plus obscure des grandes races cananéennes, une partie d'entre eux paraît avoir habité à l'orient du Jourdain⁷, le reste dans la Syrie du Nord, non loin des Hittites septentrionaux.

Les tribus Térachites n'avaient alors qu'une importance secondaire. Ceux des enfants d'Israël qui habitaient l'Égypte y devaient séjourner des siècles encore avant de revenir au berceau de leurs pères. Les Ammonites disputaient aux Amorrhéens la possession des districts situés au nord de l'Arnon. Les Moabites dominaient au sud de l'Arnon et se maintenaient à grand'peine sur les bords de la mer Rouge. Les Édomites, ralliés autour du mont Séir, touchaient vers le nord aux Moabites et s'étendaient au sud dans la direction de la mer Rouge. Ils avaient sans cesse à batailler contre les tribus arabes du désert, Amalécites et

¹ *Papyrus Anastasi, I*, pl. XXI, I, 1-2; cf. Chabas, le *Voyage d'un Égyptien*, 165-171 ; Lieblein, *Sur la ville de Tyr*, dans les *Atti del IV Congresso Internazionale*, Florence, 1880, p. 15 sqq.

² Brugsch, *G. Inschr.*, t. II, p. 21-22.

³ *Juges*, I, 34.

⁴ Mover, *Die Phœnizier*, t. II, 1^{er} Theil, p. 30.

⁵ *Deutéronome*, I, 7, 19-20 sqq.

⁶ Knobel, *Völkertafel*, p. 332.

⁷ *Ibid.*, p. 333.

autres, que les Égyptiens désignaient sous le nom générique de Shasou (*pillards*). Ces Shasou, errant de l'isthme de Suez aux bornes de l'Euphrate, à la lisière des terres cultivées, ne se lassaient pas de harceler tous les sédentaires de la Syrie. On les craignait dans les plaines du Sud comme dans celles du Nord ; la Coélesyrie et la Phénicie étaient sujettes à leurs irruptions, et le voyageur les rencontrait dans les gorges du Liban¹, sur le chemin de Damas.

Placée aux confins du désert, fortifiée à l'Ouest par l'Antiliban contre les assauts des Cananéens, Damas occupe un des sites que la nature semble avoir destinés de tout temps à l'emplacement d'une grande ville. Une légende recueillie par les Hébreux en attribuait la fondation à Ouz, fils d'Aram. Elle s'allonge au milieu des jardins qui la serrent de toutes parts et pénètrent dans ses murs, coupée en deux parties inégales par l'Abana, et sans cesse rafraîchie par les canaux que ce fleuve lance dans toutes les directions. Encore aujourd'hui sa vue arrache un cri d'admiration au voyageur qui débouche des gorges de l'Antiliban. Il a devant lui la ville, dont quelques édifices se dessinent déjà à travers les arbres ; derrière lui, le dôme majestueux de l'Hermon, avec ses sillons de neige qui le font ressembler à la tête chenue d'un vieillard ; sur sa droite, le Hauran, les deux petites chaînes parallèles qui resserrent le cours inférieur du Pharphar² et les tumulus de la région des lacs ; sur sa gauche, les derniers contreforts de l'Antiliban, allant rejoindre l'Hermon. L'impression de ces campagnes richement cultivées ; de ces vergers délicieux, séparés les uns des autres par des rigoles et chargés des plus beaux fruits, est celle du calme et du bonheur... vous vous croyez à peine en Orient dans ces environs de Damas³, et surtout, au sortir des âpres et brûlantes régions de la Gaulonitide et de l'Iturée, ce qui remplit l'âme, c'est la joie de retrouver les travaux de l'homme et les bénédictions du ciel. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, toute cette zone, qui entoure Damas de fraîcheur et de bien-être, n'a eu qu'un nom, n'a inspiré qu'un rêve, celui du *paradis de Dieu*⁴. Damas dominait sur les villes éparses par la plaine et sur les villages nichés à perte de vue dans les gorges de l'Hermon, sur Abila, sur Khelbon, la cité des vins, et sur quelques petits États voisins, Rohob, Maakha, Gessour, échelonnés dans la vallée du haut Jourdain. Elle prospérait à l'écart des armées et sous la protection de ses montagnes, comme endormie à l'ombre de ses vignes et de ses figuiers.

Au delà de l'Euphrate commençait, sinon l'empire chaldéen, au moins le territoire placé plus ou moins directement sous l'influence des maîtres de la Chaldée. Après quelques années d'hégémonie incontestée vers 2100⁵, l'Élam avait vu surgir à Babylone vers 2060 une dynastie peut-être amorrhéenne d'origine, dont les premiers membres, Shoumouabîm et ses successeurs, lui reprirent peu à peu les cités du nord. Les péripéties de la lutte nous échappent encore, mais c'était sans doute un de ceux qui y furent mêlés, ce Koutour-Lagamer qui envahit la Syrie avec ses vassaux Amraphel, roi de Sinéar, Ariokh, roi d'Elassar, et Thargal, roi des Goutim. Il battit les princes confédérés contre lui, et il leur imposa le tribut pendant douze années consécutives. La treizième fut marquée par un soulève-

¹ *Papyrus Anastasi I*, pl. 19, I, 1-2; cf. Chabas, *Voyage*, p. 112-116. M. R. Pietschmann a fait observer très justement que cette dénomination des tribus pillardes du désert répond assez bien à celle de Nabatéens, que les Romains leur appliquaient (cf. de Luynes, *Revue numismatique*, 1858, p. 382 sqq. ; Blau, *Zeits. d. D. Morgenl. Gesells.*, 1871, p. 560).

² Aujourd'hui Nahr-el-Aouadj.

³ La plaine a une hauteur moyenne de dix-sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

⁴ Renan, *les Apôtres*, II, p. 177-178.

⁵ Thureau-Dangin, dans la *Zeitschrift, für Assyriologie*, t. XXI, p. 182 sqq.

ment général : il accourut, vainquit les révoltés dans la vallée de Siddim et pilla leurs villes. La tradition hébraïque s'empara de ce fait et y mêla assez maladroitement l'un des chefs mythiques de la race juive : Abraham aurait assailli le vainqueur à l'improviste, pendant sa retraite, et il lui aurait infligé une légère défaite¹. Un autre prince appartenant à la même dynastie, Koutour-Mabouk, conduisit encore une expédition en Syrie ; mais il fut battu près d'Ourou par Sinmouballit de Babylone, et il ne se maintint qu'avec peine dans les cantons du Midi. Hammourabi, successeur de Sinmouballit vers 1800, réussit enfin à l'expulser des régions de l'Euphrate : il lui enleva Ourou en l'an xxx de son règne, l'Emoutbal en l'an xxxi, et il le contraignit à se réfugier dans les provinces orientales de l'Élam. Ce fut pour les cités sumériennes la fin de l'autonomie : les Sémites prirent l'ascendant sur les anciennes populations de la Mésopotamie, et ils le conservèrent jus qu'aux derniers instants de la monarchie chaldéenne. Hammourabi se montra aussi actif dans la paix qu'il l'avait été dans la guerre. Nous savons déjà qu'il rassembla les lois édictées par ses prédécesseurs et qu'il les promulgua de nouveau en forme de Code. Il rectifia et compléta le système d'irrigation entre les deux fleuves, il régla le cours de l'Euphrate et celui du Nil, il fit de Babylone une ville digne d'être la capitale d'un empire puissant. Lui mort, Rimsin s'imagina que l'occasion était favorable à regagner le terrain perdu et il reparut en Chaldée, mais, vaincu par Samsouilouna, il périt les armes à la main et sa défaite mit pour longtemps l'Élam hors d'état de nuire à ses voisins. Toutefois, l'ébranlement causé en Mésopotamie par son invasion avait été tel que le prince des pays de la mer, Houmailoum, put se déclarer indépendant vers 1800 : deux dynasties rivales subsistèrent à côté l'une de l'autre, pendant plus d'un siècle, celle des descendants de Hammourabi au Nord, celle des fils d'Houmailoum au Sud, puis vers 1761, la première fut renversée par les Kashshou, l'une de ces tribus pillardes qui habitaient les régions montagneuses situées à l'Est du Tigre². Leur chef Gandish s'établit solidement dans la Chaldée du Nord, et sous son troisième successeur Kashtiliash, le dernier roi de la deuxième dynastie, Eâgamil, ayant été tué vers 1720 pendant une campagne en Élam, Oulambouriash, frère de Kashtiliash, s'empara des pays où elle avait régné : son pouvoir fut éphémère, et Agoum, fils de Kashtiliash, réunit la région de la mer à son domaine³. La famille cassite végéta sans grand éclat pendant plusieurs siècles. Le nom qu'elle imposa au pays Kardouniash, la forteresse du dieu Douniash, lui survécut pourtant, et assura pour la suite des siècles le souvenir de sa domination. Si nous possédions d'une manière complète les annales de cette époque, nous n'y trouverions guère que la mention de révoltes contre l'autorité centrale, interrompues çà et là par des conflits sanglants avec les Élamites et avec les Araméens, l'indication de temples fondés ou restaurés, de canaux nettoyés ou tracés à nouveau. La Chaldée, repliée sur elle-même, avait perdu les conquêtes lointaines de Shargina, de Naramsin et de Hammourabi.

Cependant, au nord et dans les pays jusqu'alors occupés par les Goutim, venaient de surgir en plein jour une ville et un État, obscurs naguère encore, Elassar et le royaume d'Assour. Elassar⁴ était construite sur la rive gauche du Tigre, à soixante kilomètres au-dessus de la jonction du fleuve avec le Zab inférieur.

¹ *Genèse*, XIV.

² Ce sont les Cosséens des auteurs classiques ; cf. Fr. Delitzsch, *die Sprache der Kossäer*, in-8°, Leipzig, 1884.

³ Toute cette histoire nous est indiquée sommairement dans la *Chronique Babylonienne* de King ; fr. Thureau-Dangin, dans la *Zeits. für Assyriologie*, t. XXI, p. 176-186.

⁴ Auj. Kalah-Shergât.

Sur l'autre rive, mais plus haut vers la source, au delà du Zab supérieur, on rencontra la forteresse de Ninive¹. Le pays d'Assour, gouverné par des souverains pontifes, relevait de la Chaldée. Ses premiers princes connus, Oushpia, Erihoum, Ekounoum, Belkapkapou et son fils Shamshiadad 1^{er}, Ismidagân et son fils Shamshiadad II, ne sont pour nous que des noms : ils vivaient entre 2000 et 1600 de notre ère, et les derniers d'entre eux furent contemporains des premiers Pharaons de la dix-huitième dynastie. Leurs successeurs, sinon eux-mêmes, étaient destinés à sentir bientôt le poids de la puissance thébaine.

La dix-huitième dynastie.

Il serait curieux de connaître l'impression que ce monde produisit sur les premiers Égyptiens qui s'y aventurèrent. Par malheur, le récit des campagnes d'Aménôthés et de Thoutmosis 1^{er} n'est pas arrivé jusqu'à nous. Nous savons seulement que, dès l'an I de son règne, Thoutmosis poussa jusqu'au nord de la Syrie², et qu'il érigea des stèles triomphales sur les bords de l'Euphrate³, probablement dans les environs de Gargamish. Cette campagne, ou plutôt ce voyage de découverte, régla l'itinéraire que les armées de Pharaon devaient suivre désormais dans toutes leurs guerres, sans presque jamais s'en écarter. Au sortir d'Égypte elles marchaient sur Raphia, la plus méridionale des forteresses syriennes, de là sur Gaza, Ascalon, Ierza⁴ et Iouhmou⁵. C'était le chemin ordinaire des caravanes : il menait droit au but, laissant un peu sur la gauche le port de Joppé et ses jardins délicieux⁶, sur la droite la masse confuse des monts Amorrhéens. Près d'Arouna⁷, il s'enfonçait dans les gorges du Carmel, puis il reparaisait dans la plaine, presque au nord de Taanakou, une des cités royales des Cananéens, et, quelques milles plus loin, il atteignait Mageddo⁸. Mais cette voie, la plus directe et la plus commode pour des marchands, n'était pas sans danger pour une armée. Les défilés du Carmel étaient si étroits qu'en certains endroits les soldats étaient obligés de s'y glisser un à un⁹ : quelques hommes résolus pouvaient y défier un adversaire nombreux. Une autre route plus longue, mais moins périlleuse, tournait cette barrière formidable. Elle se détachait de la première à la hauteur du bourg actuel de Kakôn, courait vers la droite, à travers les monts Amorrhéens, débouchait dans la plaine d'Israël et aboutissait en arrière de Mageddo, dans la direction de Zafiti¹⁰. Mageddo, bâtie au bord du torrent de Qina, barrait les approches du Liban et ouvrait ou fermait à volonté l'accès de la Coélé-

¹ La Nii des listes égyptiennes, qui avait été identifiée avec Ninive, est une ville de la Coélé-Syrie ou du Hauran.

² Lepsius, *Denkm.*, III, 5.

³ E. de Rougé, *Annales de Thoutmès III*, p. 17.

⁴ Aujourd'hui Khirbét-Ierza (E. de Rougé, *Divers monuments de Thoutmès*, III, p. 54, n° 59).

⁵ Selon F. de Saulcy, dont j'adopte l'opinion, el-Kheiméh (*Lettre à M. Chabas sur quelques points de la géographie antique de la Syrie, selon la science égyptienne*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 120).

⁶ Une localité voisine, mentionnée dans la liste des conquêtes de Thoutmosis III, sous le n° 70, porte le nom de Ganoutou, *les Jardins*. Cf. *Papyrus Anastasi I*, pl. XXV, 1.2-5.

⁷ J'avais songé à Arranéh, et cette position a également frappé M. Conder (*Megiddo*, dans le *Quarterly Statement du Palestine Exploration Fund*, janvier 1877, p. 49) ; mais elle ne convient pas au récit de la bataille de Mageddo.

⁸ M. Conder a essayé de montrer que Mageddo était située à Mejedda, près de Beth-Shean (cf. *Megiddo*, dans le *Quarterly Statement*, janvier 1877, p. 15 sqq.).

⁹ Cf. Maspero, le *Récit de la campagne contre Mageddo, sous Thoutmos III*, dans le *Recueil de travaux*, t. II, p. 51 sqq.

¹⁰ C'est probablement le village moderne de Zebed à l'ouest de Magidi.

Syrie aux bandes qui montaient vers l'Euphrate. Aussi la vit-on en première ligne dans toutes les guerres des Égyptiens en Asie : elle fût le point de ralliement des forces cananéennes et le poste avancé des peuples septentrionaux contre les attaques venues du Midi. Une victoire remportée sous ses murs livrait la Palestine entière au vainqueur et lui permettait de continuer vers l'Oronte.

Mageddo entre leurs mains, les Égyptiens débordaient le Thabor, traversaient les régions montueuses qui séparent le haut Jourdain de la côte phénicienne et descendaient dans la Bekaa, non loin du bourg actuel de Ghazzé. Ils cheminaient d'abord le long du Nazana, non loin de Tibekhat (Baalbek), puis ils côtoyaient l'Oronte jusqu'à Hamath. Qodshou (Kadesh) la Grande était la plus importante des places qu'ils rencontraient au passage. Bâtie dans un des replis de l'Oronte naissant¹, elle était tombée au pouvoir des Amorrhéens, et elle était devenue l'une de leurs capitales, un des remparts de leur puissance contre Pharaon. Les chefs syriens, battus à Mageddo, rétrogradaient d'ordinaire jusqu'à elle et ils livraient leur seconde bataille sous ses murs. Vaincus encore, ils n'avaient plus d'autre ressource que de se disperser et de s'enfermer chacun dans sa forteresse. Les Égyptiens, lancés sur leur piste, longeaient l'Oronte, obliquaient à droite et gagnaient Khaloupou et Patina (Batanæ)². De là à Gargamish, il y avait quelques heures de marche, sans plus.

Les peuples situés de chaque côté de cette route militaire reconnurent l'autorité des Pharaons et furent incorporés à leur domaine. Les uns, à l'exemple des Phéniciens, acceptèrent le joug presque sans combat ; il fallut, pour dompter les autres, de longues guerres et des batailles acharnées. Aussi bien ne peut-on guère se représenter la puissance égyptienne comme quelque chose d'analogue à ce que fut plus tard la romaine. La Syrie, la Phénicie, l'Arabie, l'Éthiopie ne constituèrent jamais des provinces assimilées aux nomes de l'Égypte et administrées par des officiers de race égyptienne. Elles gardèrent leurs anciennes lois, leurs anciennes religions, leurs anciennes coutumes, leurs dynasties ; elles restèrent, en un mot, ce qu'elles étaient avant la conquête. C'était une sorte d'empire féodal, dont le Pharaon était le suzerain et les chefs syriens ou nègres les grands vassaux. Les vassaux devaient hommage au suzerain, lui payaient tribut, accordaient à ses troupes et refusaient à ses ennemis l'accès de leur territoire. Ils étaient surveillés par des garnisons égyptiennes postées dans les forteresses principales, et des envoyés de Pharaon les inspectaient à des intervalles assez rapprochés, mais somme toute, ils demeuraient maîtres chez eux et ils pouvaient batailler les uns contre les autres, signer la paix, contracter des alliances, régler à leur guise leurs affaires intérieures, sans que le suzerain songeât à s'y opposer. Une domination organisée de la sorte n'était pas des plus solides. Tant que le pouvoir suprême était aux mains d'un prince énergique, ou plutôt, tant que le souvenir de la défaite subsistait assez vivant dans l'esprit des vaincus pour étouffer leurs vellétés d'indépendance, les chefs se montraient fidèles à leurs promesses, et ils payaient l'impôt. Mais la mort du souverain régnant et l'avènement d'un souverain plus jeune, un échec ou simplement le bruit d'un échec subi par les généraux égyptiens, le moindre événement suffisait à provoquer des défections ; une coalition se nouait sur quelques points du territoire. Une ou deux batailles en avaient raison : les alliés se débandaient et couraient se retrancher

¹ Thomson (*The Land and the Book*, p. 410) et, après lui, Conder ont retrouvé les restes de Qodshou à Tell-Naby-Mendoh, sur l'emplacement de l'ancienne Laodiceia ad Libanum (*Quarterly Statement*, juillet, 1881, p. 163-173) : leur hypothèse a été confirmée par les fouilles de Gautier.

² G. Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, p. 5.

d'ordinaire chacun dans son château. Les Égyptiens ne rencontraient plus devant eux de grandes armées ; ils devaient attaquer les chefs rebelles l'un après l'autre, et les assiéger longuement avant de les forcer. C'est en vain qu'ils procédaient alors par moyens de rigueur, saccageaient les campagnes, volaient les troupeaux, rasaient les bastilles, mettaient les villes à feu et à sang, déposaient et condamnaient les princes au supplice, emmenaient des tribus entières en esclavage : rien n'y faisait. La révolte renaissait plus obstinée, sitôt que les peuples ou les cités croyaient voir quelque faiblesse se manifester chez leurs seigneurs égyptiens¹.

De tous les enfants que Thoutmosis 1^{er} avait eus de sa femme légitime Ahmôsis², un seul avait vécu, une fille, Hashopsoutou. Quelque temps avant sa mort, il la couronna roi, et il la maria au fils, Thoutmosis II, que lui avait donné une des femmes de son harem³. Le règne de Thoutmosis II dura quelques années à peine et ne fut illustré par aucun événement considérable. Quelques expéditions contre les Syriens et contre les Nègres confirmèrent sa suprématie sur l'Asie et sur l'Éthiopie⁴. Les tribus de la Nubie, sans cesse agitées depuis l'époque d'Ahmôsis 1^{er}, semblèrent enfin se résigner à la perte de leur liberté. Leur pays, partagé en nomes sur le modèle de l'Égypte, fut érigé en une vice-royauté, qui s'agrandit au détriment des peuplades éthiopiennes et qui s'étendit de la première cataracte aux montagnes d'Abyssinie. D'abord confié à de grands fonctionnaires, ce gouvernement devint une des charges les plus importantes de l'État, et l'usage prévalut à la cour d'y nommer l'héritier de la couronne avec le titre de prince de Koush⁵. Quelquefois le titre était purement honorifique : le jeune prince demeurait auprès de son père, tandis qu'un lieutenant administrait pour lui. Souvent il gouvernait lui-même et il faisait l'apprentissage de son métier de roi dans les régions du Haut Nil. Aussi bien Horus, fils d'Osiris, avait commencé par régner là, avant de déclarer la guerre à Sit et de venger son père : débiter comme Horus, et diriger une expédition contre les premiers ennemis qu'il avait combattus, était pour le futur maître de l'Égypte marquer une fois de plus la réalité de sa descendance divine.

La reine Hatshopsoutou tenait, du chef de sa mère Ahmôsis et de sa grand-mère Ahhotpou, des droits supérieurs même à ceux de son père et de son mari. Elle était, aux yeux de la nation, l'héritière légitime du trône et le représentant directe des dynasties anciennes. Aussi, quand Thoutmosis 1^{er} l'appela à la régence⁶, sur la fin de ses jours, la raison d'État eut au moins autant de part à sa résolution que l'affection paternelle. L'autorité de la reine, consacrée par le chef de la famille, ne fit que s'accroître pendant la vie de Thoutmosis II. Celui-ci n'avait eu d'elle que des filles dont l'une était officiellement l'héritière, mais un enfant mâle lui était né d'une concubine du nom d'Isis⁷, un Thoutmosis, qu'il élevait pour le sacerdoce, dans le temple d'Amon thébain. Avant de mourir, il asso-

¹ Maspero, la *Mélée des peuples*, p. 120-147.

² Elle était fille, comme lui, d'Aménôthés 1^{er} et de sa soeur, Ahhotpou II. Elle apparaît avec sa mère dans Lepsius, *Denkmäler*, III, 26, 1 b.

³ Cf. Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132-133.

⁴ *Stèle d'Assouan*, dans Lepsius, *Denkm.*, III, 16 a.

⁵ Le titre égyptien est fils royal de Koush. Dans le *Papyrus d'Orbiney* (pl. XIX, 1.4), par exemple, le héros du roman, fils de Pharaon, est nommé prince de Koush dès le moment de sa naissance.

⁶ E. de Rougé, *Études des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 50.

⁷ Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132-133.

cia solennellement au trône ce fils à demi illégitime, et il le plaça sous la tutelle d'Hatshopsoutou. Celle-ci le maria à sa fille Hatshopsoutou-Marirî, le seul enfant qui survécût de son union avec Thoutmosis II¹, mais elle ne lui laissa pendant longtemps que l'apparence du pouvoir dont elle se réservait la réalité. Elle construisit et dédia des temples, offrit le sacrifice royal, décida de la paix et de la guerre : elle alla jusqu'à se faire représenter en homme, avec la barbe postiche des souverains. Elle sut d'ailleurs conserver intacte la domination sur les pays du Sud et du Nord, reçut, comme son père, les tributs de la Syrie, recommença l'exploitation des mines du Sinaï², et explora le Tonoutir, où nul Égyptien n'avait posé le pied. Le Tonoutir confinait au Pouanit et comprenait toutes les régions inconnues situées au sud-est de l'Égypte, sur les côtes de l'Afrique et de l'Arabie. Hatshopsoutou, sur l'ordre d'Amon, résolut de [connaître la terre de Pouanit, jusqu'aux extrémités du Tonoutir](#), et d'en tirer directement par mer les bois de luxe, l'ivoire, les gommes, les aromates, l'or, l'argent, le lapis-lazuli, les pierreries, toutes les denrées précieuses dont l'Égypte avait besoin pour son culte et pour son industrie. Elle lança sur la mer Rouge une escadre de cinq vaisseaux³, qu'un voyage heureux mena aux Échelles de l'Encens, sur la côte du pays des Aromates, à peu de distance du cap Guardafui. Les Égyptiens, descendus à terre, dressèrent une tente, dans laquelle ils entassèrent leurs pacotilles pour les échanger contre les produits du crû. Les indigènes appartenaient à la même race que les Koushites de l'Arabie méridionale et de la Nubie. Ils étaient grands, élancés, d'une couleur qui varie entre le rouge brique et le brun presque noir. Leur chef, nommé Parihou⁴, avait le boummerang à la main, le poignard à la ceinture, un collier de verroterie au cou ; sa jambe droite était emboîtée dans de larges anneaux en métal jaune, probablement de l'or. Sa femme Ati et sa fille présentaient un aspect bizarre : la mère n'était qu'un amas de chairs pendantes, et la fille menaçait de ressembler à la mère. Rien n'est plus disgracieux à notre sens, mais les gens du Tonoutir étaient de ces peuples aux yeux desquels ce boursoufflement paraît l'idéal de la beauté féminine⁵. Les principales conditions du marché se réglèrent probablement dans un banquet, où l'on servit aux barbares toutes les délicatesses de la cuisine égyptienne. Les envoyés reçurent d'eux, entre autres objets rares, trente-deux arbrisseaux à parfum, disposés dans des paniers avec des mottes de terre. Hatshopsoutou les planta par la suite dans ses jardins de Thèbes : c'est je crois, le premier essai connu d'acclimatation⁶. Cette expédition avait eu lieu en l'an IX du règne officiel de Thoutmosis III⁷ : la régente mourut vers l'an XX, et son neveu, depuis longtemps parvenu à l'âge d'homme, demeura seul sur le trône.

¹ E. de Rougé, *Étude sur les monuments*, dans les *Mélanges*, t. I, p. 50.

² Stèle de XVI à Ouady Magharah (Lepsius, *Denkm.*, III, 28 b).

³ Voir dans Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens* (*Revue historique*, t. IX, p. 42, note 4), les raisons pour lesquelles on ne saurait admettre la présence de plus de cinq vaisseaux.

⁴ Probablement identique au nom arabe Farihou, de la racine *fariha* « lætus, hilaris fuit ».

⁵ Cf. Speke, les *Sources du Nil*, trad. fr., p. 183 ; Schweinfurth, *Au coeur de l'Afrique*, trad. fr., t. I, p. 282 ; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 154 ; Mariette, *Deir-el-Baharî*, p. 50.

⁶ Les textes relatifs à cette exploration ont été publiés par Dümichen dans ses grands ouvrages : *Die Flotte einer Ägyptischen Koenigin*, et *Hist. Inschriften*, t. II, ainsi que par Mariette, *Deir-el-Baharî*. Ils ont été étudiés par E. de Rougé, *Étude des monuments du massif de Karnak*, dans les *Mélanges d'archéologie*, t. I, p. 49 sqq., et par G. Maspero, *De quelques navigations des Égyptiens sur les côtes de la mer Érythrée*, dans la *Revue historique*, t. IX, p. 4 sqq. Cf. Hommel, *Die Semitischen Völker*, t. I, p. 136 sqq.

⁷ Cette date est donnée dans Dümichen, *Die Flotte*, pl. XVIII, a, 3 ; mais on ne voit pas bien si elle marque le commencement de l'expédition, le retour des navires, ou le jour de l'inauguration du temple que Hatshopsoutou construisit en commémoration de l'événement.

Il n'avait eu jusqu'alors que les titres et l'appareil de la royauté : à peine en possession du pouvoir réel, il se lança dans les guerres de conquêtes et dans les expéditions lointaines. L'effort de ses premières armes se concentra sur Syrie. Pendant des années, le pays des Routonou avait été en discorde : chacun se battait contre son voisin grand ou petit, et l'autorité de l'Égypte s'était affaiblie au milieu de ces révoltes. Thoutmosis III rassembla son armée, et quitta Zarou, sur la frontière du Delta, le 25 Pharmouti. Arrivé à Gaza le 3 Pakhons, il y séjourna le temps de célébrer l'anniversaire de son couronnement et d'inaugurer, au milieu des fêtes, la vingt-troisième année de son règne. Les jours suivants, il marcha lentement : le 16, il n'était encore qu'à Iouhmou, à une vingtaine de lieues au nord de Gaza, et il y attendait les rapports de ses éclaireurs pour régler définitivement son plan de campagne. Il apprit enfin que le prince de Qodshou était entré à Mageddo, avec les contingents des confédérés, et qu'il s'y fortifiait. Il réunit aussitôt ses généraux et il leur communiqua les dépêches qu'il venait de recevoir. Quelques-uns d'entre eux, redoutant les dangers que présentait le passage des défilés auprès d'Arouna, déclarèrent qu'il fallait tourner la position, par les sentiers qui menaient vers Zafiti. Thoutmosis rejeta avec indignation leur avis qu'il trouvait entaché de lâcheté. Par ma vie, par l'amour que Râ a pour moi, par la faveur dont je jouis auprès de mon père Amon, je passerai par ce chemin d'Arouna, soit qu'il y en ait parmi vous à qui il plaise d'aller par les autres chemins dont vous m'avez parlé, soit qu'il y en ait parmi vous à qui il plaise de me suivre. Car que dirait-on chez ces vils ennemis que Râ déteste : *Est-ce que Pharaon ne passe pas un autre chemin ? Il s'écarte par peur de nous ?* Voilà ce qu'ils diraient. On répondit au roi : Ton père Amon te protège. Nous te suivrons en tout lieu où tu passeras, comme il convient que des serviteurs suivent leur maître. Trois jours de marches forcées l'amènèrent au bourg d'Arouna. Le 20, de grand matin, il franchit le col, sans avoir heureusement à surmonter d'autre obstacle que la difficulté du terrain, s'arrêta un instant sur le versant septentrional de la montagne, afin de rallier son arrière-garde attardée, et déboucha en plaine, vers la septième heure. Comme il était trop tard pour rien entreprendre le jour même, il établit son camp au bord du Qina, en face du camp ennemi.

Le 21, dès l'aube, l'armée égyptienne se rangea en bataille. La droite s'appuyait au torrent, la gauche se déployait en plaine jusqu'au nord-ouest de Mageddo, sans doute afin de déborder l'ennemi et de le refouler sous les murs de la ville : le roi était au centre. Les Syriens, enfoncés après une courte mêlée, furent saisis de panique. Ils abandonnèrent leurs chars et leurs chevaux et s'enfuirent dans la direction de Mageddo ; comme ils se précipitaient pour se réfugier dans l'enceinte, la garnison, craignant de voir les Égyptiens entrer après eux, leur ferma les portes. C'est au plus si l'on consentit à hisser les généraux sur le rempart au moyen de cordes. Et certes, plutôt à Dieu que les soldats de sa Majesté ne se fussent pas laissés aller à prendre les dépouilles des ennemis. Ils eussent pénétré dans Mageddo à l'instant. La cupidité des Égyptiens sauva les vaincus ; il n'y eut que quatre-vingt-trois morts et cent quarante prisonniers, mais on recueillit sur le champ de bataille deux mille cent trente-deux chevaux, neuf cent quatre-vingt-quatorze chars et tout le butin que les Asiatiques avaient abandonné dans la déroute. Le soir même, l'armée victorieuse défila devant Thoutmosis III et déposa les dépouilles à ses pieds. Il répondit à cet hommage par un discours de reproches : Si ensuite vous aviez pris Mageddo, c'eût été une bien grande faveur que mon père Râ m'eût accordée en ce jour ; car tous les chefs du pays sont enfermés en elle, si bien que c'est prendre mille villes que prendre Mageddo. La place, investie sans délai, capitula bientôt, et sa chute décida du succès de la

campagne. Les chefs de la Syrie se hâtèrent de payer le tribut et de prêter le serment de fidélité¹.

Trois expéditions successives, de l'an xxiv à l'an xxviii, complétèrent la soumission de la Syrie et de la Phénicie méridionales. En l'an xxix, Thoutmosis III était au coeur du Naharanna, entre l'Euphrate et l'Oronte. Tounipou, Gargamish² et les districts à l'ouest de Khaloupou furent pillés consciencieusement pour la gloire d'Amon Thébain : or, argent, bronze, lapis-lazuli, tout ce que renfermait le trésor des princes hittites passa dans les coffres du dieu. Le roi revenait vers l'Égypte, le coeur joyeux, lorsqu'il s'avisait que le Zahi³, placé à l'écart des voies militaires, était une proie facile à saisir et de riche butin : les caves regorgeaient de vin, les greniers étaient pleins de blé, même la moisson n'était pas entamée, et les arbres étaient encore chargés de leurs fruits. Il obliqua donc vers l'est et fondit à l'improviste sur le territoire d'Arad. Ce fut une razzia plutôt qu'une guerre en règle : la ville échappa grâce à son fossé de mer, mais ses récoltes furent détruites, ses vergers saccagés, ses bestiaux emmenés, et tout le Zahi brûlé à plaisir. L'abondance fut telle au camp du vainqueur, que les soldats purent se servir d'huile d'olive chaque jour, luxe qu'ils ne s'accordaient en Égypte qu'aux jours de fête⁴. Ils reparurent l'année suivante avec le même succès. Qodshou, Simyra, les deux Arad, les villages du Nisrona, tombèrent l'une après l'autre, et les chefs durent livrer leurs fils en otages. La campagne se prolongea jusqu'en xxxi, et, le 3 Pachons, le roi célébra l'anniversaire de son avènement par le recensement des prises faites sur l'ennemi : outre le tribut annuel, les chefs des Routonou s'engagèrent à fournir de provisions toutes les stations où arrivaient Pharaon et son armée⁵. Deux années après, le Naharanna eut son tour. Le prince des Hittites affronta le choc de pied ferme, mais le sort des armes ne lui fut pas favorable : Thoutmosis III enfonça les Asiatiques et les poursuivit longuement, sans qu'aucun d'eux osât regarder derrière soi, mais ils ne songeaient qu'à fuir, en bondissant comme un troupeau de bouquetins. Pour éterniser le souvenir de cette victoire, il éleva deux stèles, probablement auprès de Gargamish, l'une à l'orient du fleuve, l'autre auprès du cippe que son père, Thoutmosis 1^{er}, avait consacré presque un demi-siècle auparavant. Au retour, il s'empara de Nii⁶, et un épisode curieux signala son séjour dans cette ville. C'était l'usage et le devoir des rois égyptiens de détruire les bêtes féroces, et nous connaissons tel d'entre eux, Aménôthés III, par exemple, qui se vante d'avoir tué cent deux lions de sa propre main, pendant les dix premières années de son règne : Thoutmosis III pour-

¹ Les textes relatifs à cette campagne sont analysés dans les *Notices* de Champollion, t. II, p. 154-158, et publiés en entier par Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 51 b-32. Ils ont été étudiés par E. de Rougé, *Annales de Thoutmès III*, p. 8-9, 26-28, *Sur quelques monuments inédits du règne de Thoutmès III*, p. 35-40 ; traduits par H. Brugsch, *Geschichte Ägyptens*, p. 294-305, et par Maspero, le *Récit de la campagne contre Mageddo*, dans le *Recueil*, t. II, p. 48-56, 139-150.

² *Inscription d'Amonemhabi*, publiée par Ebers, *Thaten und Zeit Tothmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 1 sqq., et dans la *Zeitschrift der D. Morg Gesellschaft*, t. XXX, p. 391 sqq., t. XXXI, p. 459 sqq. J'identifie l'expédition mentionnée 1.3-71 de ce texte avec la cinquième campagne de Thoutmosis III.

³ La Phénicie septentrionale.

⁴ *Annales de Thoutmosis III*, I.1-7.

⁵ *Annales de Thoutmosis III*, I.7-15. Il semble que le nom de Nisrona ait été appliqué au Kouweik et au lac marécageux dans lequel se jette ce fleuve. Nisrona ne se retrouverait-il pas dans le bourg de Kinnerîn ? Cependant Neubauer (*Géographie du Talmud*, p. 307) donne le nom sous la forme Kan-Nischraya.

⁶ Cette ville a été confondue avec Ninive (Cf. *Zeitschrift*, 1879, p. 58 ; Pognon, *l'Inscription de Bavian*, p. 115.116). Elle paraît avoir été située dans la Cœlé-Syrie ou dans la Syrie du Nord.

chassa les éléphants et il en massacra cent vingt¹. Tous les peuples de la Syrie durent s'incliner l'un après l'autre devant la puissance irrésistible du Pharaon, les Lamnanou², les Khati, les gens de Singara, ceux d'Asi³ : leurs révoltes réitérées n'aboutirent qu'à alourdir le joug qui pesait sur eux. Une coalition, à la tête de laquelle le prince de Naharanna figura en l'an XXXVII, fut dissoute non loin d'Alouna, après une bataille sanglante⁴. L'année d'après, la ville d'Ono-Gasou succomba à son tour. En l'an XLI, la Coélé-Syrie endura tout le poids de la guerre. Enfin, Qodshou fut assiégée en l'an XLII⁵, et son chef eut vainement recours pour se défendre aux ruses qu'autorisait la stratégie du temps : il fit sortir une cavale de la ville et la lança à travers les rangs de l'armée égyptienne, espérant y jeter le désordre. Un des écuyers du roi, Amenemhabi, courut au-devant de la bête furieuse, l'abattit d'un coup d'épée et en offrit la queue à son maître, comme trophée. Qodshou fut emportée d'assaut et abandonnée à la fureur des soldats⁶.

En Éthiopie, il ne se passait guère d'année où le vice-roi n'eût affaire aux Ouaoouaitou. Les tribus du Haut-Nil, habituées de longue date à trembler devant Pharaon, lâchaient pied à la moindre alerte et se réfugiaient dans la brousse, sur la montagne ou dans les marais ; on occupait les villages déserts, on incendiait les cabanes, on saisissait quelques prisonniers, on ramassait les troupeaux et les objets précieux, bois d'ornement, peaux, poudre et lingots d'or, vases de métal émaillés ou ciselés, plumes d'autruche, que les pauvres gens n'avaient pas eu le temps de cacher ou d'enlever avec eux, puis on rentrait triomphalement en Égypte après quelques semaines de brigandages faciles. Au Sud comme au Nord, le long règne de Thoutmosis III ne fut qu'une série de guerres toujours heureuses : aussi n'est-ce pas sans raison qu'on a prêté à ce prince le nom de Grand. Sans cesse en course d'une extrémité de son empire à l'autre, une année sous les murs de Gargamish et l'année d'après au fond de l'Éthiopie, il légua à ses successeurs le monde égyptien plus large qu'il ne l'avait reçu et tel qu'il ne fut jamais après lui ; quoi d'étonnant si ses hauts faits ont inspiré dignement les poètes assemblés à sa cour !

Je suis venu, lui dit le dieu Amon sur une stèle découverte à Karnak, je suis venu, je t'accorde d'écraser les princes de Zahi ; je les jette sous tes pieds à travers leurs contrées ; - je leur fais voir ta majesté telle qu'un seigneur de lumière, lorsque tu brilles sur leurs têtes comme mon image.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares d'Asie, d'emmener en captivité les chefs des peuples Routonou ; - je leur fais voir ta majesté, couverte de ta parure de guerre, quand tu saisis tes armes, sur le char.

¹ Un éléphant figure au tombeau de Rekhmiri, à Thèbes, avec un ours isabelle du Liban. La chasse aux éléphants est racontée dans l'*inscription d'Amenemhabi*, l. 22-25.

² Longtemps identifiés avec, les Arméniens, les Lamnanou paraissent tirer leur nom de Labnana, le Liban, et désigner les habitants de la montagne.

³ Le nom de l'île de Chypre, d'après le texte du décret de Canope, où le scribe égyptien a écrit Asinaj par analogie avec Asiné, qui était le nom d'une ville de l'île (Meursius, *Cyprus*, p. 28), peut-être Salamine.

⁴ *Annales de Thoutmosis III*, l. 37 sqq.

⁵ La date n'est pas assurée : peut-être faudrait-il placer ce fait en l'an XLI. Cf. Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 5^e série, t. II, p. 297.

⁶ *Inscriptions d'Amenemhabi*, l. 25-32 ; cf. Ebers, *Zeit und Thaten Thotmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1873, p 6-7.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser la terre d'Orient ; Kafti et Asi sont sous ta terreur ; - je leur fais voir ta majesté comme un taureau jeune, ferme de coeur, muni de ses cornes, auquel on n'a pu résister.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs ports, et les régions de Mitanou tremblent sous ta terreur ; - je leur fais voir ta majesté comme l'hippopotame, seigneur de l'épouvante, sur les eaux, et qu'on n'a pu approcher.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs îles ; ceux qui vivent au sein de la mer sont sous ton rugissement ; - je leur fais voir ta majesté comme un vengeur qui se dresse sur le dos de sa victime.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser les Tahonou ; les îles des Danaens sont au pouvoir de ton esprit ; - je leur fais voir ta majesté telle qu'un lion furieux qui se couche sur leurs cadavres à travers leurs vallées.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser les contrées maritimes, tout le pourtour de la grande zone des eaux est lié à ton poing ; - je leur fais voir ta majesté telle que le maître de l'aile (l'épervier), qui embrasse en un clin d'oeil ce qui lui plaît.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser les peuples qui résident dans leurs lagunes, de lier les maîtres des sables (Hiroushaïtou) en captivité ; - je leur fais voir ta majesté semblable au chacal du midi, seigneur de vitesse, coureur qui rôde à travers les deux régions.

Je suis venu, je t'accorde d'écraser les barbares de Nubie ; jusqu'au peuple de Pout, tout est dans ta main ; - je leur fais voir ta majesté semblable à tes deux frères, Horus et Sit, dont j'ai réuni les bras pour assurer ta puissance¹.

Tant de succès frappèrent vivement l'imagination du peuple : Thoutmosis III tourna bientôt au héros de roman, comme le vieux Kheops et comme Ousirtasen 1^{er}. Une seule nous est parvenue des mille et une légendes qui circulaient sur son compte quelques siècles après lui. Le prince de Joppé s'était révolté et battait la campagne. Pharaon, que sa grandeur attachait sans doute aux rivages du Nil, ne daigna pas marcher de sa personne contre lui : il envoya à la rescousse l'illustre Thoutii, un de ses généraux les plus braves. Thoutii attire le prince dans son camp, sous prétexte de lui montrer la canne magique du roi d'Égypte, et le tue. Mais ce n'est pas assez de s'être débarrassé de lui, il faut avoir raison de sa ville. Thoutii enferme cinq cents soldats dans des jarres, les transporte jusque sous les murs, et là contraint l'écuyer du prince à déclarer que les Égyptiens ont été défaits et qu'on ramène leur général prisonnier. On le croit, on ouvre les portes, les soldats sortent de leurs pots, et s'emparent de la place. C'est l'histoire d'Ali-Baba et des quarante voleurs habillée à l'égyptienne. Aussi bien, dès la xx^e dynastie, Thoutmosis III était devenu le roi à qui l'on attribuait toutes les guerres, tous les exploits, toutes les victoires, qui avaient fait la grandeur de l'Égypte. Plus tard sa renommée s'effaça devant celle de Ramsès II, et son nom disparut si bien de la

¹ Mariette, *Revue générale de l'architecture*, 1860, t. XVIII, col. 57, 60, et *Notice des principaux monuments du musée de Boulaq*, 5^e édit., p. 78-80 ; Birch, *Archæologia*, t. XXVIII ; E. de Rougé, *Revue archéologique*, 1864 ; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 85-89. Ce bel hymne devint classique en Égypte. Quelques siècles après Thoutmosis, Sési 1^{er} en copia une partie (Champollion, *Notices*, t. II, p. 96), et Ramsès III en prit plusieurs phrases pour célébrer ses exploits (Dümichen, *Hist. Inschriften*, t. I, pl. XI-XII).

mémoire des hommes, qu'on ne le connaîtrait plus, si nos contemporains n'étaient allés le déchiffrer parmi les ruines¹.

Il mourut le dernier jour de Phamenoth, dans la cinquante-cinquième année de son règne², et il fut enseveli à Thèbes par son fils Aménôthés II. Les chefs Syriens crurent le moment propice à rompre leur chaîne et saluèrent par une révolte l'avènement de celui-ci. Le châtement fut prompt et complet. Aménôthés dévasta les districts du haut Jourdain, **comme un lion terrible qui met en fuite les pays**³. Le 26 Tybi, il franchit l'Oronte⁴, et s'avança afin de reconnaître les approches d'Anato ; **quelques Asiatiques vinrent à cheval pour l'empêcher de passer outre, mais il se para de ses armes de guerre, et sa prouesse égala la puissance mystérieuse de Sit en son heure : les barbares fléchirent dès que Sa Majesté regarda l'un d'eux, et s'enfuirent.** Le 10 Epiphi, il était devant Nii, qui se rendit sans combat : **les habitants, hommes et femmes, étaient sur les murs pour honorer Sa Majesté**⁵. D'autres places, comme celle d'Akiti, soutinrent un long siège, avant de céder. La révolte étouffée, Pharaon rentra dans la vallée triomphalement. Il avait, au cours de ses exploits, abattu et pris de sa main sept des chefs du pays de Takhisa pendant le voyage qui le ramena jusqu'à Thèbes, ils étaient attachés à l'avant de sa barque. Six d'entre eux furent sacrifiés solennellement devant Amon, leurs têtes et leurs mains exposées sur les murs du temple de Karnak ; le septième fut traîné à Napata et traité de la même manière, pour servir d'exemple aux princes éthiopiens et pour leur apprendre à respecter l'autorité du maître⁶. Une insurrection des tribus qui habitaient le désert et les Oasis, à l'orient de l'Égypte, fut réprimée de même par Amenemhabi, qui remplissait auprès d'Aménôthés II la même fonction d'écuyer qu'auprès de Thoutmosis III⁷. L'empire était en bonnes mains : Thoutmosis IV, fils d'Aménôthés, commanda le respect aux étrangers par des expéditions heureuses en Syrie et en Ethiopie⁸. Sous Aménôthés III, qui succéda à Thoutmosis IV, les limites de la domination égyptienne étaient fixées vers l'Euphrate au nord, au sud vers le pays des Gallas⁹. Les roitelets syriens, jadis si turbulents, étaient résignés à leur sort et offraient leurs filles à Pharaon pour qu'il en ornât son harem¹⁰. La conquête paraissait terminée, au moins en Asie, et la correspondance des princes vassaux avec les gouverneurs égyptiens ne contient que des protestations de dévouement ou des mentions de brigandages sans importance. Les guerres

¹ Goodwin, *Translation of a Fragment of an Historical Narrative relating to the reign of Thotmes the Third*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1874, t. III, p. 548; Birch, *Égypt from the earlier times*, p. 203-204; Maspero, *les Contes populaires*, p. 85-96.

² Ebers, *Thaten und Zeit Thotmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p.7. La durée exacte du règne est de cinquante-quatre ans et onze mois.

³ Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1882, p. 132.

⁴ Brugsch donne pour ce nom l'orthographe Arinath (*Geschichte*, p. 589), qui fait songer à l'Oronte. L'orthographe Arosati est dans les *Notices* de Champollion. Il y a dans le texte hiéroglyphique une faute : le nom est certainement celui de l'Oronte mal compris par le graveur qui restaura l'inscription.

⁵ Champollion, *Notices*, t. II, p. 185-186 ; Maspero, *Notes sur quelques points*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 55-58.

⁶ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 65, l. 16-20.

⁷ *Inscription d'Amenemhabi*, 1.39-42, dans Ebers, *Thaten und Zeit Thotmes III*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 4 sqq.

⁸ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 69 e f ; Sharpe, *Eg. Inscript.*, pl. 93, l.5-6 ; Louvre, C 202.

⁹ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 77 c ; Louvre, *Salle historique*, vitrine N, 582.

¹⁰ Brugsch, *Ueber ein merkwürdiges historisches Denkmal aus den Zeiten Königs Amenophis III*, dans la *Zeitschrift*, 1880, p. 81-87.

n'étaient plus que des razzias, des chasses à l'esclave, entreprises pour recruter la population ouvrière et pour subvenir aux constructions du maître¹.

Les premiers rois de la dix-huitième dynastie, Ahmôsis et Aménôthés 1^{er}, avaient eu assez à faire de chasser les Pasteurs et de réorganiser le gouvernement. Ils se bornèrent à rouvrir les carrières voisines de Memphis² et à réparer les temples qui avaient souffert le plus pendant l'invasion et la guerre de l'indépendance. Thoutmosis 1^{er}, au retour de son expédition d'Asie, employa comme maçons les nombreux prisonniers qu'il ramenait à sa suite et commença des travaux, que ses successeurs continuèrent sans interruption. Toute la vallée du Nil, depuis la quatrième cataracte jusqu'à la mer, se couvrit de monuments. La Nubie fut aussi bien partagée à cet égard que l'Égypte elle-même. A Napata, aux pieds de la Colline Sainte, Aménôthés III fonda un temple superbe dont les avenues sont bordées de béliers accroupis, en guise de sphinx ; il embellit aussi l'édifice élevé par Thoutmosis III à Soleb, entre la deuxième et la troisième cataracte. Thoutmosis III restaura, en son propre nom, le sanctuaire que le grand conquérant de la douzième dynastie, Sanouasrit III, avait consacré à Semnéh, et bâtit, près d'Amada, un temple de Râ, qui nous a conservé quelques-uns des textes historiques les plus curieux de l'époque³. A Éléphantine⁴, à Ombos⁵, à Esnéh⁶, à Eilithyia⁷, à Coptos⁸, à Dendérah⁹, à Abydos¹⁰, à Memphis¹¹, à Héliopolis¹², dans la plupart des cités de l'Égypte propre, on reconnaît encore aujourd'hui les traces de l'activité des Pharaons de la dix-huitième dynastie. Seule Tanis, la capitale des rois Pasteurs et le centre du culte de Soutkhou, fut négligée par eux ; Ahmôsis l'avait démantelée, et ses descendants l'oublièrent systématiquement¹³.

Au temps des rois memphites, Thèbes n'était qu'une ville de province, sans autre monument d'importance qu'une chapelle dédiée à la triade d'Amon, Mout et Khonsou. Sur l'autre rive, à Drah abou'l-Neggah, se dressaient les pyramides funéraires des princes locaux et les tombeaux de leurs sujets. Les rois de la douzième dynastie s'employèrent de leur mieux à l'embellissement de leur capitale. Amenemhait 1^{er} avait travaillé à l'Assassif¹⁴ : Sanouasrit 1^{er} commença, à Karnak, la construction d'un temple de granit et de grés, auquel Amenemhait II et

¹ Une partie de la correspondance avec les Pharaons Aménôthés III et IV a été découverte en 1888 à El-Amarna, dans les ruines du palais d'Aménôthés IV. Elle est rédigée en caractères cunéiformes, pour la plupart dans l'idiome sémitique de la Syrie, et elle est tracée sur des tablettes de terre, comme la correspondance des scribes babyloniens.

² Stèle de l'an XXII d'Ahmôsis dans Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. III, p. 94 ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 5 a, b.

³ Cf. sur ce temple Chabas, *Une inscription historique de Sési 1^{er}*.

⁴ Le temple qui existait encore au commencement du siècle et qui a été détruit par Mohammed-Ali.

⁵ Porte d'Aménôthés 1^{er} (Maspero, *Notes dans la Zeitschrift*, 1885, p. 75) ; porte de Thoutmosis III, au mur extérieur de la ville (Lepsius, *Denkm.*, III, 28).

⁶ Reconstruction du temple sous Thoutmosis III (Champollion, *Notices*, t. I, p. 728).

⁷ Constructions de Thoutmosis III (Champollion, *Notices*, t. I, p. 626).

⁸ Piliers en granit au nom de Thoutmosis III (Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes*, p. 411). Un des piliers qui étaient encore debout a été renversé en 1885 par les chercheurs de trésors.

⁹ Reconstruction du temple d'Hathor par Thoutmosis III (Dümichen, *Bauurkunde*, pl. XIV, XVI ; Mariette, *Dendérah*, t. III, p. 78).

¹⁰ Travaux de Thoutmosis 1^{er} au temple d'Osiris (E. de Rougé, *Inscriptions*, t. III, pl. XIX-XX). Colosse de Thoutmosis III à l'entrée du petit temple d'Osiris (Mariette, *Abydos*, t. III, p. 6).

¹¹ Stèle de l'an XLVII de Thoutmosis III, racontant la construction d'un mur à Héliopolis (Lepsius, *Denkm.*, III, 29 b).

¹² Construction d'Ahmôsis dans le temple de Phtah (Lepsius, *Denkm.*, 2 a - b).

¹³ Mariette, *Lettre à M. de Rougé sur les fouilles de Tunis*, dans la *Revue archéologique*, 1861, t. I.

¹⁴ [Wilkinson] *Handbook of a Traveller*, p. 528.

Amenemhait III s'intéressèrent¹. Quelques piliers et quelques pans de murs remaniés plus tard permettent, jusqu'à un certain point, d'en reconstituer le plan : c'était un édifice de petites dimensions, à colonnes polygonales comme les piliers de Béni-Hassan. Il était encore intact au commencement de la dix-huitième dynastie, quand Thoutmosis 1^{er}, enrichi par la conquête de l'Éthiopie, songea à l'agrandir. Les architectes le conservèrent comme noyau de leurs plans nouveaux, mais ils ajoutèrent par devant deux chambres en granit, précédées de vastes cours ; puis trois pylônes échelonnés l'un derrière l'autre et réunis par deux salles hypostyles : le tout présentait l'aspect d'un vaste rectangle posé debout sur un autre rectangle allongé en travers. Thoutmosis II et Hatshopsoutou ne modifièrent pas cette conception ; seulement la régente, pour introduire ses obélisques entre les pylônes, pratiqua une brèche dans un mur déjà achevé et démolit seize des vingt-deux colonnes levées en cet endroit. Thoutmosis III termina les portions que ses prédécesseurs avaient laissées imparfaites, puis il répara à l'est d'anciennes chambres, dont la plus importante était employée comme reposoir lors des processions, enveloppa l'ensemble d'une muraille de pierre, creusa au sud le lac sur lequel on lançait les barques sacrées les jours de fête. Il rompit de la sorte la juste proportion qui avait existé jusqu'alors entre le sanctuaire et la façade : l'enceinte extérieure devint trop large pour le pylône. Aménôthés III corrigea ce défaut un siècle plus tard : il planta en avant du pylône extérieur un nouveau pylône plus épais, plus massif, partant plus propre à servir de façade au temple agrandi.

Un seul sanctuaire ne suffisant plus, il en fonda un second, au sud de Karnak, et le consacra au culte d'Amon. Les ruines en subsistent encore au bord du fleuve, à Louqsor, et elles sont réputées à bon droit l'un des chefs-d'oeuvre de l'architecture égyptienne. Sur la rive gauche du Nil, l'activité des souverains de la dix-huitième dynastie s'exerça librement, à l'Assassif, à Shéikh Abd-el-Gournah, à Médinet-Habou, à Deir-el-Baharî, où la reine Hatshopsoutou fit peindre et sculpter en détail sa campagne contre l'Arabie². Devant le temple aujourd'hui ruiné d'Aménôthés III siégeaient deux statues colossales taillées chacune dans un seul bloc, et qui longtemps remplirent d'étonnement le monde ancien. L'une d'elles se brisa pendant le tremblement de terre de l'an 27 av. J.-C. La partie supérieure se détacha et elle s'écrasa en tombant sur le sol ; l'inférieure resta seule en place. Bientôt après, le bruit se répandit que des sons semblables à celui qu'une corde de harpe ou de lyre produit en se cassant³, sortaient du socle, chaque matin, au lever du soleil. Les touristes accoururent, une légende merveilleuse circula de bouche en bouche. Malgré le témoignage des habitants de Thèbes⁴, les Grecs se refusèrent à voir dans la statue vocale un colosse du Pharaon Aménôthés III. Elle était, à leurs yeux, un portrait de Memnon l'Éthiopien, fils de Tithon et de l'Aurore, qui, après la mort d'Hector, avait marché au secours de Priam contre les Grecs et avait été tué par Achille ; tous les matins, Memnon, en fils bien élevé, saluait sa mère d'une voix harmonieuse et pure. Vers le milieu du second siècle de notre ère, l'empereur Hadrien et l'impératrice Sabine entreprirent le voyage de la Haute Égypte pour entendre sa chanson miraculeuse. La popularité toujours croissante inspira enfin aux maîtres du monde le désir de rendre son inté-

¹ *Ibid.*, p. 328, 376, 378 ; Champollion, *Not. man.*, t. II, p. 45; cf. Mariette, *Karnak*, in-folio, 1875, avec un vol. in-4° de Texte ; Maspero dans la *Revue critique*, 1877. t. I, p. 265 sqq.

² Publiée in extenso par Dümichen, *Die Flotte einer Ägyptischen Königin*, et *Historische Inschriften*, t. I et II ; Mariette, *Deir-el-Baharî*, enfin par Naville, *Deir-el-Baharî*, t. III.

³ Strabon, I, XVII, c. I.

⁴ Pausanias, I, 42, 2.

grité à l'image ; sous Septime Sévère, elle fut restaurée à peu près telle qu'elle était avant sa chute, mais contre toute attente, elle se tut. Je ne nie pas la réalité des harmonieux accords que tant de témoins affirment unanimement avoir entendu moduler par le merveilleux colosse aussitôt qu'il était frappé des premiers rayons du soleil. Je dirai seulement que, plusieurs fois, assis au lever de l'aurore sur les immenses genoux de Memnon, aucun accord musical sorti de sa bouche n'est venu distraire mon attention du mélancolique tableau que je contemplais, la plaine de Thèbes, où gisent les membres épars de cette aînée des villes royales¹.

L'avènement et les hauts faits de la dix-huitième dynastie n'avaient pas seulement valu à Thèbes la suprématie sur le territoire entier de l'Égypte ; elles avaient assuré au dieu thébain Amon la prééminence sur les dieux des autres cités. Amon avait profité, plus peut-être que les rois eux-mêmes, du butin recueilli au Nord et au Sud : chaque succès des armées lui valait une part considérable des dépouilles ramassées sur le champ de bataille, des tributs arrachés à l'ennemi, des prisonniers emmenés en esclavage. Ces richesses, accrues régulièrement de génération en génération, avaient fait du grand prêtre un personnage presque aussi important que le Pharaon : on aurait pu dire avec apparence de raison que, pour lui, et pour lui seul, les Égyptiens avaient entrepris la conquête de l'Asie. En même temps que la puissance matérielle, la puissance spirituelle s'accroissait sans relâche à voir le roi de Thèbes recevoir l'hommage de la terre, les prêtres s'étaient persuadés à eux-mêmes qu'Amon avait droit à l'hommage du ciel, et qu'il était le dieu réel, auprès duquel les autres dieux ne comptaient plus. Ils tirèrent des textes anciens, qui le renfermaient en germe, le dogme de l'unité divine et prétendirent l'imposer au reste du pays Amon, le seul dieu toujours et partout victorieux, devint pour eux le seul dieu². Les rois ne virent pas sans déplaisir ce développement de l'ambition sacerdotale et songèrent à se prémunir contre les tentatives d'usurpation qui pouvaient en résulter. Déjà Thoutmosis IV avait, à la suite d'un rêve surnaturel, désensablé le Sphinx de Gizeh et remis en vigueur le vieux culte d'Harmakhouïti, le soleil dans les deux horizons³. Aménôthés III, rallié à l'antique tradition héliopolitaine, transporta à Thèbes la religion d'Atonou, le disque solaire, et, l'an X de son règne, il institua à Karnak une fête en l'honneur de l'intrus⁴. Son fils Amenôthès IV poussa plus loin l'audace : pour venir à bout plus sûrement du dieu Thébain, il imagina d'enlever à Thèbes le rang de capitale qu'elle détenait depuis vingt siècles, et d'imposer à son royaume une capitale nouvelle, dont le patron remplacerait Amon dans les prérogatives de dieu suprême. Peu de souverains ont été maltraités aussi piteusement par la postérité que ne l'a été Aménôthès IV : il semble que les historiens modernes aient eu à cœur d'aggraver les malédictions dont les prêtres thébains avaient chargé sa mémoire. Le grand nombre ne veut voir en lui qu'un fanatique exalté, les autres l'inculpent de folie, d'autres encore déclarent qu'il fut un simple eunuque. Sa mère Tii partage avec lui le privilège de fournir matière aux hypo-

¹ Champollion, *Lettres écrites d'Égypte*, p. 312. Cf. Letronne, *la Statue vocale de Memnon*, in-4°, 1832. Selon Brugsch (*Der Tempel von Deir-el-Medineh*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 123-128 ; *Noch einmal Amenhotep der Sohn des Hapu*, dans la *Zeitschrift*, 1876), l'architecte qui a dressé les colosses est un certain Amenôthès, dont les statues retrouvées à Karnak sont aujourd'hui au Musée du Caire.

² Maspero, *Bulletin de la religion de l'Égypte*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, 1882, t. V, p. 99-100.

³ Vyse, *Pyramids of Gizeh*, t. III, p. 114 ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 65 ; Brugsch, *Der Traum Königs Thutmes IV bei der Sphinx*, dans la *Zeitschrift*, 1876, p. 89-95.

⁴ Birch, *History of Egypt*, p. 107.

thèses les plus diverses : on s'accorde généralement à la croire étrangère, mais les uns affirment qu'elle était Sémite, les autres qu'elle était Libyenne. L'éducation étroite qu'elle aurait donnée à son fils aurait contribué à faire de celui-ci le personnage que l'on sait ; le dieu Atonou aurait été le dieu national de sa tribu, qu'elle aurait conspiré d'imposer à son pays d'adoption. Tii était pourtant une Égyptienne de vieille souche, comme l'indiquent son nom et celui de ses parents. Elle n'appartenait pas à la race royale, mais elle sortait d'une famille de simples particuliers : peut-être, si nous connaissions le fond de son histoire, n'y verrions-nous qu'un épisode de roman, un roi épousant par amour la bergère traditionnelle¹. Aménôthés IV, en montant sur le trône, paraît avoir d'abord essayé d'avancer par la douceur la réforme politique et religieuse qu'il méditait. Tout en accentuant sa préférence pour le dieu Atonou, il continua à rendre publiquement hommage à son père Aménôthés et à l'Amon de Karnak². Mais bientôt Thèbes lui déplut : il la quitta, se retira dans la moyenne Égypte, et construisit, un peu au nord de Siout, sur la rive droite du fleuve, une ville où rien ne lui rappelait plus le souvenir du sacerdoce thébain. L'usage s'était introduit dès longtemps de confier au dieu de la métropole la protection des colonies nouvelles : l'Éthiopie, les Oasis, colonisées par Thèbes, avaient pour religion le culte thébain d'Amon³. Aménôthés IV proclama Atonou dieu de sa capitale, appela la ville Khoutniationou, l'horizon du disque, et changea son propre nom, qui était une profession de foi en l'honneur d'Amon, en celui de Khouniationou, splendeur du disque solaire. Un nome nouveau, dont les bornes-frontières sont encore en place⁴, fut créé au détriment des nomes anciens de Kousît et de Khmounou. La ville, bâtie rapidement sur l'ordre du maître, devint, en peu de mois, grande et somptueuse : pendant quelques années, Thèbes et Memphis n'eurent plus que le second rang en Égypte.

La religion d'Atonou était une variante des religions de Râ, la plus ancienne probablement. Le disque devant lequel on se prosterne n'y était pas seulement, comme dans certains mythes solaires, le corps éclatant et visible de la divinité, il était le dieu lui-même. Ainsi est-ce à lui que les beaux hymnes gravés dans les tombeaux de Tell El-Amarna s'adressent exclusivement. C'est lui qui n'a point de pareil et qui réjouit le monde de ses rayons. A peine levé à l'horizon oriental du ciel, il prodigue la vie à ses créatures, à l'homme, aux animaux qui ont quatre pattes, aux oiseaux, aux serpents, à tout ce qui se traîne sur terre et qui y vit⁵. Les grands prêtres de Khoutniationou adoptèrent le titre de grands prêtres de Râ, et leur culte fut réglé sur le culte de Râ, à Héliopolis⁶. Les peintures et les bas-reliefs nous montrent Atonou sous la figure d'un disque dont les rayons descendent vers la terre ; chacun d'eux est terminé par une main qui tient la croix ansée, symbole de vie. Partout où va le roi, le disque l'accompagne et répand sur lui sa bénédiction. Atonou n'est pas d'ailleurs une divinité exclusive. Il proscrit la religion d'Amon, et demande qu'on martèle le nom de son rival sur tous les monuments, là où on peut l'atteindre ; mais il respecte les autres dieux, Râ, Har-

¹ Maspero, *Rapport sur une mission en Italie*, dans le *Recueil de Travaux*, t. III, p. 127-128, et dans Rayet, *Monuments de l'art antique*, t. I.

² Mariette, *Monuments divers*, pl. 27 e.

³ Cf. Lepsius, *Ueber die widderköpfigen Götter Ammon und Chnumis, in Beziehung auf die Ammons-Oase*, dans la *Zeitschrift*, 1877, p. 8-23.

⁴ Lepsius, *Denkm.*, III, 94, g ; Prisse d'Avennes, *Monuments*, pl. XII-XIV.

⁵ La version la plus complète de cet hymne est celle qu'a publiée U. Bouriant, *Deux jours de fouilles à Tell El-Amarna*, dans les *Mémoires publiés par la Mission archéologique française au Caire*, t. I, 1884.

⁶ Maspero, *Rapport sur une mission en Italie*, dans le *Recueil*, t. III, p. 128.

makhis, Horus, Osiris, Malt, qu'ils soient solaires ou non. Les préoccupations religieuses n'empêchèrent pas Khouniatonou d'être, à l'exemple de ses ancêtres, constructeur et conquérant. Il édifia un temple de son dieu à Memphis¹, un autre à Thèbes, en face du sanctuaire de Karnak², d'autres en Éthiopie. Son règne dura au moins douze ans³, et sa mort n'arrêta point d'abord le développement de l'oeuvre qu'il avait entreprise : ses gendres lui succédèrent l'un après l'autre, et pratiquèrent de leur mieux la religion du disque solaire. Bientôt cependant, Aï, le plus connu d'entre eux, suspendit les persécutions dont Amon avait été l'objet : il abandonna Khoutniationou, où il s'était creusé un tombeau⁴, et revint se faire enterrer à Thèbes, auprès d'Aménôthés III⁵. Son successeur Toutankhamonou était maître de l'Égypte entière et reçut publiquement l'hommage des peuples étrangers⁶. Mais, après lui, la guerre civile éclata : des princes éphémères⁷, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, se disputèrent le trône pendant quelques années, et la dix-huitième dynastie s'éteignit au milieu du désordre, sans qu'on sache quel fut son dernier roi.

La dix-neuvième dynastie : Sétoui 1^{er} et Ramsès II.

La tentative d'Aménôthés IV avait été dirigée contre Thèbes et contre son dieu : la réaction se produisit à leur avantage. Harmhabi (Armais), dont nous ne connaissons pas l'origine⁸, rétablit le culte d'Amou dans sa splendeur, rasa le temple d'Atonou et en employa les matériaux à ériger l'une des portes triomphales qui mènent au sanctuaire de Karnak ; le nom des adorateurs du disque fut martelé, et leurs monuments furent renversés de fond en comble. Le nouveau roi avait beaucoup à faire pour réparer les désastres des années précédentes : au dedans, toute la machine gouvernementale était démontée et refusait service ; au dehors, les peuples vassaux avaient cessé de payer le tribut. La correspon-

¹ Sir Ch. Nicholson, *On some remains of the Disk-Worshippers*. Le Musée du Caire possède les restes de plusieurs tombes, découvertes à Saqqarah en 1882-1884, qui appartiennent au règne de Khouniatonou. Une des tours du Bab-en-Nasr, et les murs de la mosquée du sultan Hakem, au Caire, renferment de nombreux fragments provenant du temple construit par lui à Memphis.

² Les fouilles de 1882-1883 m'ont porté à croire que le petit édifice, bâti avec les débris d'un temple d'Aménôthés II, entre le premier et le second pylône d'Harmhabi, pourrait bien être un reste du temple d'Atonou ; celles de 1902 ont révélé le fait que le second pylône d'Harmhabi est construit entièrement avec les débris de ce temple.

³ C'est la dernière date que portent ses monuments (Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 91 g).

⁴ Le tombeau d'Aï fait partie de ce qu'on appelle le groupe du sud, à Tell el-Amarna. Il a été publié par Lepsius, *Denkm.*, III, 100, 103, 104, 405.

⁵ Dans la vallée de l'ouest, tombeau n° 4. Il a été publié par Lepsius, *Denkm.*, III, 113.

⁶ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 115-117.

⁷ Le roi Teti, que nomment deux stèles du Louvre et de Marseille, est, comme l'a indiqué Naville, le fondateur de la VI^e dynastie, dont le culte était encore en vigueur à Memphis, sous la XVIII^e (Ed. Naville, *le Roi Teta Merenphtah*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 69-72).

⁸ Sur l'identité de ce roi qu'on appelle par erreur Horus, avec Armais, voir Devéria, *le Papyrus judiciaire de Turin*, p. 70 sqq., et plus récemment, J Krall, *Studien zur Geschichte des Allen Ägyptens*, II, 1884, p. 60. Armais est classé d'ordinaire parmi les rois de la XVIII^e dynastie : il figure cependant, sur les monuments de ses successeurs, parmi les ancêtres de la XIX^e et de la XX^e dynastie, au même titre que Ramsès 1^{er}. Brugsch pense qu'il avait épousé une soeur de Nofrititi, femme de Khouniatonou (*Geschichte*, p. 439), et qu'il tenait d'elle ses droits : mais il monta jeune sur le trône, comme le prouvent ses portraits, et une soeur de Nofrititi aurait été sensiblement plus âgée que lui. Le récit de son avènement, conservé sur la base d'une statue de Turin, est trop vague pour rien nous apprendre (Birch, *Inscription of Harmhebi on a statue at Turin*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. III, p. 486 sqq.). Le buste du Musée du Caire, considéré par Mariette comme un portrait de Ménéphtah, est un portrait d'Harmhabi (Maspero dans O. Rayet, les *Monuments de l'art antique*, t. I).

dance des seigneurs des cités asiatiques¹, nous montre comment, sous Aménôthés IV, l'empire asiatique de l'Égypte s'était presque perdu. Les nations de la Phénicie et de la Syrie centrale s'étaient révoltées à la faveur des discordes religieuses de l'Égypte, et les Khati profitant de leurs rebellions avaient arraché aux Égyptiens la Syrie septentrionale tout entière. Harmhabi réprima le brigandage, punit de mort les employés prévaricateurs², restitua aux temples les biens qui leur avaient été ravis, et fut bientôt assez puissant pour entreprendre des guerres au dehors. Il renoua les relations avec le Pouanit lointain³, exécuta des razzias sur les tribus du haut Nil⁴, et se vanta d'avoir soumis les mêmes populations syriennes que Thoutmosis III avait combattues⁵. Les renseignements précis manquent sur ses hauts faits, mais l'aspect de ses monuments, et ils sont nombreux, donne l'impression d'un règne glorieux, prospère et long⁶. On ne sait quand le sceptre passa aux mains de Ramsès 1^{er}, ni comment ce prince était allié à son prédécesseur⁷. Après avoir servi sous Aï et sous Harmhabi, il s'assit sur le trône des Pharaons, dans un âge assez avancé : une expédition de l'an II contre l'Éthiopie⁸, une courte campagne contre les Syriens, terminée par un traité avec les Khati⁹, remplirent honnêtement son règne. Au bout de deux ou trois années, il mourut, laissant pour successeur son fils Sétoui, le Séthosis des traditions grecques.

Dès les premiers jours, Sétoui s'annonça au dehors comme un conquérant. « On était venu dire à Sa Majesté : les vils Shasou ont tramé la révolte, les chefs de leurs tribus, rassemblés en un seul lien et qui sont dans les régions de Kharou, ont été frappés d'aveuglement et d'esprit de violence, et chacun d'eux égorge son voisin¹⁰ ». Sétoui franchit, au château de Zarou, le canal qui bornait l'Égypte et poussa droit vers l'Orient, à travers les ouadys dont cette partie du désert est sillonnée¹¹. La longueur des étapes y est réglée encore aujourd'hui sur l'éloignement des sources : une forteresse, ou tout au moins une tour de garde, surveillait chacune des fontaines ou des mares qui jalonnaient la route, la *forteresse du Lion*, la *tour (Maktef) de Sétoui 1^{er}*, la *citerne de Sétoui 1^{er}*, etc. Partout où l'ennemi fit tête, il fut aisément dispersé, ses arbres détruits et ses moissons ha-

¹ Voir sur cette correspondance ce qui est dit plus haut.

² Stèle trouvée en 1882, contre l'un des pylônes d'Harmhabi (cf. U. Bouriant, *Fouilles à Thèbes*, dans le *Recueil*, 1884, t. VI).

³ Mariette, *Mon. div.*, pl. 88 ; Brugsch, *Recueil de monuments*, t. II, pl. LVII, 5.

⁴ Le petit spéos de Silsilis nous montre Harmhabi vainqueur et porté en triomphe par ses lieutenants (Lepsius, *Denkm.*, III, 121).

⁵ Une liste des peuples du Nord vaincus par Harmhabi a été découverte en 1882 sur le premier pylône construit par ce prince.

⁶ L'idée émise par Birch (*Zeitschrift*, 1877, p. 148, dans l'article de Ed. Meyer, *Die Stele des Horremhed*) qu'Harmhabi aurait été déposé ou aurait abdicqué, repose sur une identification avec l'Harmhabi dont le tombeau a été déblayé à Saqqarah par Mariette : celui-ci fut bâti par Harmhabi avant son avènement.

⁷ La théorie d'après laquelle Ramsès 1^{er} aurait été d'origine sémitique (Mariette, *la Stèle de l'an 400*) s'appuie sur une interprétation contestable d'un passage de la stèle de l'an 400, et n'a d'ailleurs aucune importance pour l'histoire.

⁸ Stèle C 57 du Louvre.

⁹ Traité de Ramsès II avec le prince de Khati, I.14, dans Brugsch, *Recueil de monuments*, t. L., pl. XXVIII.

¹⁰ Champollion, *Notices*, t. II, p. 93.

¹¹ Brugsch a essayé de déterminer la route parcourue par Sétoui 1^{er}, mais, je crois, sans succès (*Dict. Géogr.*, p. 590-597 ; *Geschichte*, p. 438 sqq.). Il me semble, comme à M. Toukins (*The Fortress of Canaan*, dans le *Palestine Exploration Fund, Q. Stat.*, 1884, p. 59-60), que l'itinéraire de l'armée égyptienne coïncide, sur une grande partie de son parcours, avec l'itinéraire relevé par M. Holland (*Palestine Exploration Fund, Q. Stat.*, 1879, p. 70-72, et 1884, p. 4-15).

chées impitoyablement : de station en station, les Égyptiens atteignirent les deux forts de Rabbiti et de Pakanana. Ce dernier, assis dans une assez belle position, auprès d'un petit lac, sur l'un des derniers plans des monts Amorrhéens, défendait l'accès d'un des cantons les plus riches que renferme la Syrie méridionale¹. Il succomba au premier assaut, et toute la grasse vallée dont il barrait l'accès fut dévastée par les Égyptiens². Ce premier succès en entraîna d'autres plus sérieux. Sétoui, remontant vers le nord, arriva au pied du Liban, où il força les Labnanou à couper leurs arbres et à les expédier en Égypte, pour les constructions qu'il avait commencées en l'honneur d'Amon³. De là il pénétra dans la vallée de l'Oronte, afin de se mesurer avec les Khati ; une victoire remportée sur ces ennemis traditionnels termina heureusement sa première campagne⁴. Sa rentrée fut une fête perpétuelle, depuis la frontière, où les barons et les prêtres l'accueillirent de leurs acclamations, jusqu'à Thèbes, où il offrit ses prisonniers à son père Amon⁵ ; l'Égypte crut qu'elle revenait aux beaux temps des Thoutmosis et des Amenôthès. Par malheur, ces triomphes avaient plus d'apparence que de fond. L'état de l'Asie avait changé depuis un siècle. La Syrie méridionale, écrasée par le passage des armées, avait abandonné toute idée de résistance acharnée et se livrait presque sans combat. Les Phéniciens estimaient qu'un tribut volontaire coûtait moins qu'une guerre contre les Pharaons, et se consolaient amplement de la diminution de leur liberté en accaparant le commerce maritime du Delta. Mais, au nord, les Khati se montraient plus redoutables qu'ils n'avaient jamais été. Réunis tous sous le pouvoir d'un souverain unique, depuis la fin du règne d'Aménôthés III, non seulement ils avaient étendu leur suprématie sur tout le Naharanna, de Gargamish à Qodshou, mais ils avaient surmonté le Taurus et ils s'étaient introduits assez avant dans l'Asie Mineure. On ne sait jusqu'où ils y avaient porté leur domination : il semble cependant qu'elle ne dépassait pas le pays de Qodi⁶, c'est-à-dire la plaine cilicienne de la Kataonie.

De toute manière, ils entrèrent en relations directes avec les peuples qui se partageaient alors les régions centrale et occidentale de la péninsule, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens, les habitants d'Ilion et de Pédasos. Alliés aux uns, recrutant chez les autres des bandes de mercenaires, ils pouvaient ranger en ligne des forces capables de tenir tête à l'Égypte et de lui arracher ou du moins de lui disputer chèrement la victoire⁷, Sétoui le vit bien lorsqu'il les assaillit de front :

¹ L'emplacement de Pakanana a été fixé d'une manière fort heureuse à Khirbet-Kanâan, au sud d'Hébron, par M. Conder (*The Fortress of Canaan*, dans les *Quart. Stat. du Pal. Expl. F.*, octobre 1883, p. 175-176) ; cf. Tomkins, *The Fortress of Canaan*, *ibid.*, 1884, p. 57-61).

² Les textes et les bas-reliefs relatifs à cette campagne ont été reproduits par Champollion, *Notices manuscrites*, t. II, p. 86 sqq., et Monuments, pl. CCLX-CCC ; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 126 sqq., etc. Ils ont été traduits en anglais par R. Lushington, *The Victories of Seti I recorded in the Great Temple at Karnak*, dans les *Trans. of the Society of Bibl. Arch.*, t. VI, p. 509-534, en français par Guieysse, *Inscription historique de Sêti 1^{er}*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XI, p. 52-77.

³ Champollion, *Mon.*, pl. CCLXC, et *Not.*, t. II, p. 87 ; Rosellini, *Mon. stor.*, pl. 46.

⁴ Champollion, *Not.*, t. II, 96-97.

⁵ Burton, *Exc. Hier.*, pi. XXXVI ; Lepsius, *Denkm.*, III, 128. Les fouilles de 1905 ont montré que Sétoui 1^{er} n'avait fait que copier, en les développant, une série de tableaux triomphaux érigés par Aménôthés II à Karnak.

⁶ C'est du moins ce que je suis tenté de conclure d'une phrase du *Papyrus Anastasi II*, où le prince de Khati, voulant venir rendre visite à Ramsès II, ne convoque à l'accompagner que le prince de Qidi. Le nom de Qidi ou Qodi a été conservé à l'époque classique dans celui de Κητίς, que Ptolémée (V, 8, 5) donne à un canton de la Cilicie Trachée, situé entre la mer et le mont Imbaros, en face de la côte septentrionale de Chypre, peut-être dans celui de Kataonie et chez les Κήτριοι d'Homère (*Odyssée*, XI, 519-521), que M. Gladstone (*Homeri, Synchronisms*, p. 169) a identifiés aux Khati.

⁷ Robiou, *Questions homériques*, 1876, p. 61, 65, sqq. ; et Sayce, *The Ancient Empire of the East*, t. I, p. 525 sqq., où l'auteur a condensé la matière des mémoires qu'il a publiés sur la question.

sans doute il n'eut pas de peine à prendre Qodshou et la plupart des villes amorrhéennes de l'Oronte¹, mais la ténacité des Khati, toujours prêts à recommencer la lutte malgré leur défaite, fut plus longue que sa patience. De guerre lasse, il renonça aux armes et il contracta avec le roi Morousil, fils de Shoubbilioum, une alliance qui dura jusqu'à sa mort². Désormais l'autorité des Pharaons ne dépassa plus les sources du Litany et de l'Oronte : restreinte à la Syrie du sud et à la Phénicie, elle gagna en solidité ce qu'elle perdait en extension. Il semble que Sétoui 1^{er}, au lieu d'exiger simplement le tribut, imposa aux cantons annexés des gouverneurs de race égyptienne, et qu'il installa des garnisons permanentes dans quelques places, comme Gaza et Mageddo. C'était là sans doute une précaution excellente, mais, si l'on compare son empire à celui de Thoutmosis III, on ne peut s'empêcher de remarquer combien l'Égypte était plus forte au temps de la dix-huitième dynastie. Jamais les Pharaons d'alors n'auraient considéré les roitelets syriens comme des égaux, avec qui l'on concluait une paix honorable : ils ne voyaient en eux que des ennemis qu'il fallait vaincre, ou des rebelles qu'il fallait châtier. La chancellerie de Sétoui 1^{er} conserva l'usage d'infliger aux rois de Khati les épithètes méprisantes que la chancellerie de Thoutmosis III leur avait prodiguées ; elle l'appela le renversé de Khati, et son peuple l'humble Khati. Tout cela n'était que phraséologie officielle, comme les titres de vainqueur des barbares et de maître du monde entier, dont elle affublait le souverain.

Cela dit, on ne saurait nier que le règne de Sétoui 1^{er} ne marque encore une époque brillante dans l'histoire d'Égypte. Le butin ramassé en Syrie servit à élever quelques-uns des monuments les plus parfaits de l'art égyptien : le temple funéraire d'Abydos³, la salle hypostyle de Karnak⁴, le tombeau du roi⁵. Sétoui fut aidé dans cette oeuvre par son fils, Ramsès. Du vivant de son père, il avait épousé une princesse de l'ancienne famille royale, peut-être fille d'Harmhabi et petite-fille d'Aménôthés III : il avait de la sorte effacé l'usurpation dont Ramsès 1^{er} était coupable. Le fils qui naquit de cette union, Ramsès, hérita naturellement tous les droits de sa mère, et, dès l'instant de sa naissance, il fut considéré par les Égyptiens loyalistes comme le seul souverain légitime. Son père, roi de fait, fût contraint de l'associer au trône alors qu'il était encore **petit garçon**, sans doute pour éviter une révolution. Ce ne fut d'abord qu'une fiction légale, peu respectée par Sétoui lui-même ou par les ministres de son gouvernement. Pendant cette première partie de son existence, Ramsès ne fut précisément ni roi, ni prince héréditaire : il occupa entre ces deux conditions une place intermédiaire et probablement assez mal définie. Souverain reconnu des deux Égyptes, en principe il possédait tous les insignes et toutes les prérogatives de son rang, mais en fait il ne portait pas toujours les uns et il n'exerçait nullement les autres. Il avait droit à l'uræus et à la double couronne, mais il s'en tenait le plus souvent à la coiffure ordinaire des simples princes royaux, une grosse tresse recourbée et pendante. Il avait droit aux deux cartouches et aux qualifications les plus pompeuses de la chancellerie égyptienne, mais les scribes chargés de rédiger les inscriptions oublièrent d'y insérer son nom, et ils ne lui accordaient que les titres modestes de « fils qui aime son père » ou d'héritier présomptif. Il avait droit au poste d'honneur et à la fonction principale dans les cérémonies du culte, mais les monu-

¹ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 130 a ; Champollion, *Mon.*, CCLXCV.

² *Traité de Ramsès II avec le prince de Khati*, I, 14.

³ Publié par Mariette, *Abydos*, t. I, 1871.

⁴ Mariette, *Karnak*, p. 57. L'idée de la salle hypostyle fut conçue sous Ramsès 1^{er}.

⁵ Tombeau n° 17, dit *Tombeau de Belzoni*, du nom du chercheur d'antiquités italien, qui le découvrit au commencement du XIX^e siècle.

ments nous le montrent toujours en seconde ligne : il lève un plat d'offrande, il verse une libation ou il prononce les invocations, tandis que son père accomplit les rites sacrés. Ramsès n'avait du roi que le titre et l'apparence : les scribes de la chancellerie oubliaient ses droits indiscutables, ou, s'ils se les rappelaient, ce n'était que par occasion et par boutade¹.

Dès l'âge de dix ans, il fit la guerre en Syrie, et même, à n'en croire que les historiens grecs, en Arabie. C'est à la suite de ces campagnes qu'éprouvé par l'habitude du commandement militaire il commença de réclamer une part active au gouvernement intérieur de ses États et qu'il revendiqua son héritage royal. La transformation de l'associé obscur et presque inconnu en un Pharaon Maître des deux mondes et craint de tous ses ennemis se produisit lentement, graduellement, au fur et à mesure que la valeur personnelle de Ramsès se développait et s'accroissait de plus en plus. Sétoui, vieilli et fatigué par les exploits de sa jeunesse, lui céda peu à peu le pouvoir et finit par s'effacer presque entièrement devant son glorieux fils. Retiré dans ses palais, il y acheva sa vie entouré d'honneurs divins. Certains tableaux du temple d'Abydos le montrent assis sur le trône, au milieu des dieux ; il serre la massue d'une main, et, de l'autre, un sceptre complexe où sont réunis les divers symboles de force et de vie. Isis est à ses côtés et les dieux parèdres, alignés trois à trois, siègent derrière le couple tout-puissant auquel Ramsès adresse sa prière. C'est une apothéose anticipée, dont la conception fait honneur à la piété du régent, mais ne laisse aucun doute sur la situation réelle de Sétoui dans sa vieillesse. On adore un dieu, mais il ne règne pas. Sétoui ne faisait pas exception à cette règle commune ; on l'adorait, mais il ne régnait plus².

La paix fut menacée soudain par un danger imprévu. Les peuples de l'Asie Mineure étaient restés jusqu'alors en dehors de la sphère d'action de l'Égypte ; plusieurs d'entre eux, les Shardana, les Tourshâ (Tyrsènes), dont les noms sonnaient étranges à des oreilles égyptiennes, débarquèrent sur la côte d'Afrique et s'allièrent aux Libyens. Ramsès II les battit. Les prisonniers qu'il avait faits sur eux furent incorporés dans la garde royale³ ; les autres retournèrent en Asie Mineure, emportant un tel souvenir de leur échec que l'Égypte fut à l'abri de leurs incursions pendant près d'un siècle.

Le calme rétabli au nord, Ramsès se rendit en Éthiopie, où il occupa les dernières années du règne de son père à pourchasser et à razzier les tribus qui errent le long des rives du haut Nil. Même il remporta sur elles des succès que la tradition grecque eut le tort d'exagérer. Il dirigea d'abord ses armées contre les Éthiopiens, les défit et leur imposa des tributs consistant en bois d'ébène, en or et en dents d'éléphant. Il détacha ensuite vers la mer Rouge une flotte de quatre cents navires et fut le premier Égyptien qui équipa des vaisseaux de guerre. Cette flotte prit possession des îles situées dans ces parages ainsi que de tout le littoral jusqu'à l'Indos⁴. D'après Strabon, il avait pénétré en Afrique à la région où pousse la cannelle : on y montrait des stèles qu'il y avait érigées. Il avait colonisé aussi les côtes de la mer Rouge, où certains endroits s'appelaient encore, du temps des Ptolémées, le mur de Sésostris ; il avait gravé une inscription au promontoire Dirê, sur le détroit de Bab-el-Mandeb⁵. Ces récits sont évidemment

¹ G. Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos et Revue critique*, 1870, t. II, p. 35-40.

² Maspero, dans la *Revue critique*, 1870.

³ E. de Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques*, p. 5-6.

⁴ Hérodote, II, cii.

⁵ Strabon, I. XV, 2.

controuvés : Sésostris n'eut jamais de flottes et n'alla jamais jusqu'à l'Indos. Rien n'indique non plus qu'il ait visité les peuplades riveraines de la mer Rouge et qu'il soit parvenu à l'Océan d'Afrique. Il se borna, comme les inscriptions le prouvent, à exécuter contre les tribus du haut Nil quelques courses productives et peu dangereuses.

A la nouvelle de la mort de son père, Ramsès II, désormais seul roi, quitta l'Éthiopie et ceignit la couronne à Thèbes. Il était alors dans la maturité de l'âge, et il avait autour de lui un grand nombre d'enfants, dont quelques-uns étaient assez âgés pour combattre sous ses ordres. Ses premières années ne furent troublées par aucune guerre d'importance ; c'est à peine si les inscriptions signalent deux courtes expéditions en Syrie, dont l'une, en l'an II, au pays des Amorrhéens, et l'autre, en l'an IV au bord du Nahr-el-Kelb, près de Bérouth¹. Les Khati, fidèles au traité d'amitié conclu avec Sétoui, ne cherchèrent pas à attiser la révolte. Les peuples de Canaan, comprimés par la présence des garnisons égyptiennes, ne bougèrent pas. Tout semblait donc aller pour le mieux, quand, vers la fin de l'an IV, la situation changea soudain. Le roi de Khati, Moutalou, fils de Mouroussil, avait été assassiné² et remplacé par son frère Khatousil. Celui-ci convoqua ses vassaux et ses alliés et rompit avec l'Égypte. Le Naharanna et sa capitale Gargamish, Arad et la Phénicie septentrionale, Qodshou et le pays d'Amaour, Qidi et le groupe compact des Lyciens, s'affilièrent à la coalition. L'espoir de piller, sinon l'Égypte elle-même, du moins les provinces égyptiennes de la Syrie, attira tous les aventuriers de la péninsule. Il en vint d'Ilion, de Pédasos, de Gergis, de la Mysie, de la Lycie, se joindre aux Khati contre Sésostris³. Aussi bien s'est-on fait une idée exagérée de l'immobilité à laquelle les peuples de l'Orient antique auraient été condamnés. Ce que nous savons de la composition de l'armée que Ramsès opposa aux confédérés suffirait seul à prouver avec quelle facilité ils se déplaçaient. Elle renfermait, à côté des Égyptiens de race indigène, des Libyens, des Mashouasha, des nègres, des Maziou, des Shardana, débris de l'invasion repoussée victorieusement quelques années auparavant⁴. Le Pharaon établit sa base d'opérations à la frontière de l'Égypte et du désert Arabique, dans la ville qu'il avait fondée récemment sous le nom de Pa-Ramsès Anakhoutou (la ville de Ramsès le très brave), traversa Canaan qui lui obéissait encore, se porta rapidement sur les contrées septentrionales et ne s'arrêta qu'à Shabtouna, bourgade syrienne située un peu au sud-ouest de Qodshou, et en vue de la ville. Il y séjourna quelques jours, étudiant le terrain et tâchant de discerner la position des ennemis, sur laquelle il possédait des données assez vagues. Les alliés au contraire, parfaitement renseignés par leurs espions, qui appartenaient pour la plupart aux clans nomades des Shasou, n'ignoraient aucun de ses mouvements. Le prince de Khati, leur chef, imagina et exécuta une manoeuvre habile, qui mit

¹ Les stèles qu'il y a laissées sont reproduites par Lepsius, *Denkm.*, III, 197.

² *Traité de Ramsès avec le prince de Khati*, I. 7-8.

³ E. de Rougé, *Extrait d'un Mémoire sur les attaques*, p 4 ; Maspero, *De Carchemis oppidi situ*, p. 57-58. M. Ed. Meyer (*Geschichte von Troas*, p. 60-61) a refusé d'admettre l'identité des peuples mentionnés dans le récit de cette campagne avec les populations de la Troade. Brugsch (*Geschichte*, p. 491-492, etc.) y reconnaît en partie des peuples du Caucase et de l'Assyrie. Je ne vois aucune raison soit pour altérer en Maiouna, comme le propose Chabas (*Antiquité historique*, p. 190), la lecture Hiouna de E. de Rougé, soit pour rien changer aux identifications qu'il avait proposées. Il me paraît probable, toutefois, que les Iliens, les Pédasiens, les Mysiens de Khatisarou n'étaient que des bandes mercenaires qui se joignirent aux Khati.

⁴ Voir plus haut. Ces Shardana sont représentés dans Rosellini, *Mon. storici*, pl. CI, CVI. Un des corps engagés dans la campagne de l'an V porte officiellement le nom sémitique de *nàrouna*, les jeunes gens, recrues.

l'armée égyptienne à deux doigts de sa perte et qui n'échoua que devant la valeur personnelle du Pharaon.

Un jour que Ramsès s'était aventuré un peu au nord de Shabtouna, deux Bédouins vinrent lui dire : *Nos frères, qui sont les chefs des tribus réunies avec le vil chef de Khati, nous envoient dire à Sa Majesté : Nous voulons servir le Pharaon v. s. f. Nous quittons le vil chef de Khati ; il est dans le pays de Khaloupou au nord de la ville de Tounipa, où par crainte du Pharaon il a rétrogradé rapidement.* Le roi fut trompé par ce rapport qui ne manquait pas de vraisemblance : rassuré contre une surprise par l'éloignement présumé de l'ennemi (Khaloupou est en effet à quarante lieues au nord de Qodshou), il s'avança sans méfiance en tête de ses colonnes, escorté seulement de sa maison militaire, tandis que le gros de ses troupes, les régiments d'Amon, de Phrâ, de Phtah et de Soutkhou, le suivaient à distance. Au moment même où il divisait ainsi ses forces, les alliés, que des traîtres lui représentaient comme fort distants, se massaient en secret au nord-ouest de Qodshou, et se préparaient à fondre sur les Égyptiens, pendant la marche de flanc que ceux-ci devaient nécessairement exécuter le long de cette place. Leur nombre était considérable, à en juger par ce fait, qu'au jour de la bataille, un seul d'entre eux, le prince de Khaloupou, rangea en ligne dix-huit mille soldats d'élite ; outre une infanterie bien disciplinée, ils comptaient deux mille cinq cents chars, dont chacun portait trois hommes.

Sur ces entrefaites, les éclaireurs amenèrent au quartier général deux autres espions qu'ils avaient saisis. Le roi semble dès lors avoir conçu quelques soupçons ; il fit bâtonner vertement les prisonniers et il leur arracha des aveux complets. Ils confessèrent avoir été détachés pour surveiller les manoeuvres de l'armée égyptienne, et ils déclarèrent que les alliés, concentrés depuis longtemps derrière Qodshou, n'attendaient pour s'ébranler qu'une occasion favorable. Ramsès convoqua aussitôt un conseil de guerre et il lui exposa sans ambages la situation critique dans laquelle il était. Ses officiers s'excusèrent de leur mieux, alléguant la nonchalance des gouverneurs de province, qui avaient négligé de reconnaître chaque jour la position de l'ennemi, et ils dépêchèrent un exprès vers le gros de l'armée pour le ramener, s'il en était temps, au secours de son chef. Le conseil était encore réuni quand on apprit que l'ennemi se démasquait et qu'il accentuait son mouvement. Le prince de Khati porta rapidement ses forces au sud de Qodshou, tandis que le roi était déjà au nord de la ville, sur la rive occidentale de l'Oronte, enfonça la légion de Phrâ, qui était au centre, et coupa en deux la ligne égyptienne. Le roi dut charger lui-même à la tête de sa maison militaire. Huit fois de suite il s'élança sur les chars qui le cernaient, rompit les rangs, rallia ses bataillons dispersés et soutint l'assaut pendant le reste de la journée. Vers le soir, les Khati, perdant l'avantage qu'ils avaient depuis le matin, battirent en retraite devant les gros bataillons qui entraient enfin en action : la nuit seule suspendit l'attaque. Le choc décisif eut lieu le lendemain les confédérés plièrent sur plusieurs points, et se sauvèrent en pleine déroute. L'écuyer du prince, Garbatousa, le général de son infanterie et de ses chars, le chef des eunuques et Khalepsarou, l'écrivain des livres, sans doute l'annaliste officiel, chargé de transmettre à la postérité les gestes de son souverain, restèrent sur le carreau. Plusieurs des corps de l'armée syrienne, acculés à l'Oronte, se jetèrent dans le fleuve pour essayer de le franchir à la nage. Le frère du prince de Khati, Mizraïm, réussit à gagner l'autre rive ; le chef du pays de Nissa, moins heureux, se noya, et le prince de Khaloupou fut retiré du courant à moitié mort. Les tableaux du Ramesséum nous le montrent pendu par les pieds et dégorgeant l'eau qu'il avait absorbée. Les vaincus auraient probablement péri jusqu'au dernier, si une sortie de la gar-

nison n'avait arrêté le progrès des Égyptiens et permis aux blessés et aux fugitifs de s'abriter dans Qodshou. Dès le lendemain, le prince de Khati demanda et obtint une trêve¹.

Contre toute espérance, ce triomphe éclatant ne termina rien ; le pays de Canaan et les provinces voisines se soulevèrent soudain sur les derrières du Pharaon victorieux. A la faveur de cette diversion, Khatousîl reprit courage, répara ses forces et dénonça la trêve : la Syrie entière était en feu des bords de l'Euphrate aux bords du Nil. La confédération, écrasée à Qodshou, ne se reforma pas : les peuples d'Asie Mineure abandonnèrent la partie et ne reparurent pas dans la lice. Il n'y eut plus de grandes batailles, mais une série d'affaires de détails et de sièges qui remplirent près de quinze ans ; les hostilités se portaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, éclatant au nord quand elles s'apaisaient au sud, sans plan déterminé. L'an VIII vit les Égyptiens en Galilée, sous les murs de Mérom². L'an XI, Ascalon fut prise, malgré la résistance héroïque des Cananéens qui l'habitaient³. Dans une autre campagne, le roi poussa une pointe vers le nord, jusqu'aux environs de Tounipa, et s'empara de deux villes du pays de Khati où il trouva sa statue⁴. La guerre traîna ainsi d'année en année, jusqu'au moment où les rivaux, épuisés par tant d'efforts inutiles, se décidèrent à porter les armes. Khatousîl demanda une fois encore la paix au souverain de l'Égypte ; elle fut acceptée et scellée en l'an XXI.

La minute du traité avait été rédigée primitivement en langue de Khati : elle était gravée sur une lame d'argent, qui fut solennellement offerte au Pharaon dans son château de Ramsès. Les conditions y furent essentiellement les mêmes que celles des traités conclus auparavant à plusieurs reprises, entre les deux empires, au temps de Ramsès 1^{er} et de Sétoui 1^{er}. Il y fut stipulé que la paix serait éternelle et qu'il y aurait alliance : *Si quelque ennemi marche contre les pays soumis au grand roi d'Égypte et qu'il envoie dire au grand prince de Khati : Viens, amène-moi des forces contre eux, le grand prince de Khati fera comme il lui aura été demandé par le grand roi d'Égypte ; le grand prince de Khati détruira ses ennemis. Que si le grand prince de Khati préfère ne pas venir lui-même, il enverra les archers et les chars du pays de Khati au grand roi d'Égypte pour détruire ses ennemis.* Une clause analogue assure au prince de Khati l'appui des armes égyptiennes. Viennent ensuite des articles spéciaux, destinés à protéger le commerce et l'industrie des nations alliées et à rendre plus certaine chez elle l'action de la justice. Tout criminel qui essayera de se soustraire aux lois, en se réfugiant dans le pays voisin, sera remis aux mains des officiers de sa nation ; tout fugitif non criminel, tout sujet enlevé par force, tout ouvrier qui se transportera d'un territoire à l'autre pour s'y fixer à demeure, sera renvoyé chez son peuple, mais sans que son expatriation puisse lui être imputée à crime. *Celui qui sera ainsi extradé, que sa faute ne soit pas élevée contre lui, qu'on ne détruise ni sa maison, ni sa femme, ni ses enfants ; qu'on ne tue pas sa mère ; qu'on ne le frappe ni dans ses yeux, ni dans sa bouche, ni dans ses pieds ; qu'enfin aucune*

¹ E. de Rougé, le *Poème de Pentaour* ; *Cours de 1868-69*, résumé par MM. Robiou dans la *Revue contemporaine* ; Chabas, *Analyse de l'inscription d'Ibsamboul*. Les questions relatives à la bataille de Qodshou ont été discutées par M. Tomkins, *On the Campaign of Rameses the Second, in his Vth year against Kadesh on the Orontes*, dans les *Proceedings* (1881-1882, p. 6-9) et dans les *Transactions*, t. VIII ; Guieysse, *Textes historiques d'Ibsamboul*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XIV.

² Lepsius, *Denkm.*, III, 450. La plus grande partie des noms de villes mentionnés à cette occasion est malheureusement illisible.

³ Lepsius, *Denkm.*, III, 145 c.

⁴ Brugsch, *Recueil*, t. II, pl. V, 1, 2 sqq.

accusation criminelle ne s'élève contre lui. Égalité et réciprocité parfaite entre les deux peuples, alliance offensive et défensive, extradition des criminels et des transfuges, telles sont les principales conditions de ce traité, qu'on peut considérer jusqu'à présent comme le monument le plus ancien de la science diplomatique¹.

Ainsi se terminèrent les guerres de Ramsès II. Si glorieuses qu'elles fussent en réalité, la tradition ne les jugea pas suffisantes. Suivant les historiens grecs, Sésostris² aurait pénétré jusqu'au fond de l'Asie, écrasé la Syrie, la Médie, la Perse, la Bactriane, l'Inde jusqu'à l'Océan ; puis, revenant par les déserts de la Scythie, il se serait avancé jusqu'au Tanaïs et il aurait oublié, dans les environs de la Palus Mæotis, un certain nombre d'Égyptiens, dont les descendants peuplèrent la Colchide³. On dit même qu'il vint en Europe, mais qu'il n'y dépassa pas la Thrace, où le manque de vivres et la rigueur du climat arrêterent l'essor de son ambition. Il rentra en Égypte après avoir, pendant neuf ans, couru de victoire en victoire, et consacré partout sur son chemin, en manière de trophées, des statues ou des stèles à son nom. Hérodote en avait vu plusieurs en Syrie et dans l'Ionie⁴. Les voyageurs ont signalé en effet, non loin de Beyrouth, à l'embouchure du Nahr-el-Kelb, trois stèles gravées dans le roc et datées des ans II et IV de Ramsès II⁵. Les deux figures qu'Hérodote disait exister de son temps en Asie Mineure sont debout aujourd'hui encore près de Ninfi, entre Sardes et Smyrne. Au premier abord, elles semblent avoir réellement le caractère des ouvrages pharaoniques ; mais un examen attentif y fait ressortir une foule de détails qui ne confirment point cette impression. La chaussure est recourbée, comme les souliers à la poulaine du moyen âge, la coiffure plus semblable à une tiare phrygienne qu'à la double couronne, et la calasiris striée de droite à gauche au lieu de l'être de haut en bas⁶. C'est, comme le prouve l'inscription, l'oeuvre d'un artiste asianique, et non celle d'un sculpteur égyptien⁷.

De l'an XXI à la mort du roi, pendant quarante-six ans, la paix ne fut pas troublée. On observa loyalement de part et d'autre les conditions du traité ; bientôt même une alliance de famille resserra les liens d'amitié qui s'étaient noués entre les deux souverains. Ramsès épousa la fille aînée de Khatousîl⁸, et, quelques années après, il invita son beau-père à visiter la vallée du Nil. *Le grand chef de Khati mande au chef de Qidi : Prépare-toi, que nous allions en Égypte. La parole du roi s'est manifestée, obéissons à Sésostris. Il donne les souffles de la vie à*

¹ Le texte de ce traité a été publié dans Champollion, *Not. man.*, t. II ; Lepsius, *Denkm.*, III, 46 ; Brugsch, *Monuments*, t. I, pl. XXVIII ; il a été traduit par E. de Rougé dans Egger, *Études sur les traités publiés*, p. 243 ; par Chabas, *le Voyage d'un Égyptien*, p. 322 sqq. ; par Goodwin, *Treaty of peace between Ramses II and the hittites* dans les *Records of the Past*, t. IV, p. 25-32 ; par Max Müller, *der Bündnisvertrag Ramses II und des Chetiterkönig's*, 1902.

² Le nom Sésostris et Sesoôsis est tiré d'un des noms populaires de Ramsès II, Sestouri ou Sessouri.

³ Hérodote, II, 103-105. M. Hyde Clarke a essayé de prouver la réalité de cette tradition par la philologie. *Memoir on the comparative Grammar of Egyptian, Coptic and Ude*, London, 1875.

⁴ Hérodote, II, CII-CVII.

⁵ Lepsius, *Denkm.*, III, 197. Une autre de ces stèles, mais fort mutilée, a été retrouvée à Adloun, près Tyr (E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 661-662).

⁶ Charles Texier, *Asie Mineure*, II, 504. On nomme calasiris l'espèce de jupon court et bridant sur la hanche, qui était la pièce la plus importante du costume national égyptien.

⁷ Sayce, *The Monuments of the Hittites*, dans les *Trans. of the Soc. of B. Arch.*, t. VIII, p. 265 sqq.

⁸ *Inscription d'Isamboul*, chez Bouriant, *Notes de voyage*, dans le *Recueil de Travaux*, t. XVIII, p. 164-166.

*ceux qui l'aiment : aussi toute terre l'aime, et Khati ne fait plus qu'un avec lui*¹. Khatousîl visita, en l'an xxxiiii, la ville de Ramsès, peut-être même celle de Thèbes ; on grava, à cette occasion, une stèle sur laquelle il est représenté en compagnie de sa fille et de son gendre². Ce ne fut pas sans un étonnement mêlé de reconnaissance que l'Égypte vit ses ennemis les plus acharnés devenir ses alliés les plus fidèles, et les peuples de Kîmit n'avoir plus qu'un seul coeur avec les chefs de Khati, ce qui n'était pas arrivé depuis le temps du dieu Râ³.

A la faveur de cette tranquillité, le roi put se livrer à son goût pour les constructions monumentales. Il fit, disent les historiens grecs, bâtir un temple dans chaque ville à la divinité principale du lieu. Et vraiment, Ramsès II est le roi maçon par excellence. Pendant les soixante-sept années de règne qui lui furent si largement mesurées, il eut le loisir d'achever ce que ses prédécesseurs avaient ébauché et d'accomplir l'ouvrage de plusieurs générations. On peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il n'y a pas une ruine en Égypte et en Nubie où l'on ne lise son nom⁴. Le grand spéos d'Isamboul était destiné à perpétuer le souvenir des expéditions contre les Nègres et contre les Syriens ; quatre colosses monolithes hauts de vingt mètres en décorent l'entrée. A Thèbes, on ajouta au temple d'Amenôthès III à Louqsor une cour, deux pylônes et deux obélisques en granit, dont le plus beau est aujourd'hui en exil à Paris sur la place de la Concorde. Le temple de Gournah, projeté par Sétoui en l'honneur de Ramsès 1^{er}, fut achevé et consacré. Le *Ramesséion*, connu des anciens sous le nom de *Tombeau d'Osymandias*, évoqua une fois de plus dans ses sculptures les épisodes de la campagne de l'an v. Partout, dans la nécropole d'Abydos⁵ comme à Memphis⁶ et à Bubaste, aux carrières de Silsilis⁷ comme aux mines du Sinaï, on retrouve la main de Ramsès II. Le temple de Tanis, négligé par les souverains de la dix-huitième dynastie, fut restauré et agrandi ; la ville elle-même se repeupla et sortit neuve de ses ruines⁸. Dans plusieurs endroits, les architectes, accablés de besogne, commirent de véritables usurpations : ils effacèrent, sur des statues et sur des temples, le nom des rois consécrateurs, pour y substituer les cartouches de Ramsès⁹. Ce qui appartient bien en propre à ce souverain, c'est la décoration de la salle hypostyle de Karnak : Ramsès 1^{er} en avait devisé le plan, Sétoui 1^{er} la commença, Ramsès II l'orna presque entière.

Les travaux d'utilité publique eurent leur large part de ses soins et de son argent. Dès l'an III il s'était inquiété d'assurer l'exploitation des mines d'or de Nubie, et il avait établi, sur la route qui mène du Nil au Gebel-Ollaki, comme une chaîne de

¹ *Pap. Anastasi II*, pl. II ; *Pap. Anastasi IV*, pl. VI, l.7-9. Cf. Chabas, *Mél. égypt.*, 2^e série, p. 151, et G. Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 102.

² Lepsius, *Denkm.*, III, 196.

³ *Ibid.*, pl. 195, l.26 sqq.

⁴ Mariette, *Hist. d'Égypte*, p. 60-64.

⁵ Mariette, *Abydos*, t. I et II. Ramsès II finit le temple commencé par son père et construisit, pour son compte, un second temple, aujourd'hui entièrement ruiné.

⁶ Le colosse renversé de Mit-Rahiné et les débris de murailles, encore visibles près de Kom Abou-Khanzir, témoignent de l'étendue des travaux entrepris au temple de Phtah (Mariette, *Monuments divers*, pl. 51).

⁷ Lepsius, *Denkm.*, III, 175 a, 200 d. ; Stern, *Zeitschrift*, 1873, p. 129 sqq., et 1875, p. 175 sqq., et *Records of the Past*, t. X, p. 37-44, où sont publiées et traduites les trois principales inscriptions gravées à Silsilis sous le règne de Ramsès II.

⁸ Mariette, *Lettres à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*, dans la *Revue archéologique*, 1860, t. IV, p. 97 sqq. ; 1861, t. V, p. 297 sqq.

⁹ Le grand sphinx A 21 du Louvre, par exemple, a été taillé sous un roi de la douzième ou de la treizième dynastie.

stations munies de citernes et de puits¹. Plus tard il nettoya et compléta le réseau de canaux qui sillonnait la Basse Égypte, entre autres le canal creusé entre le Nil et la mer Rouge², sur la limite du désert. Il répara les murailles et les postes fortifiés qui barraient l'isthme aux entreprises des Bédouins ; même, les nécessités de la politique le forçant à résider à l'orient du Delta, il y fonda, presque sur la frontière, plusieurs villes, dont la plus importante reçut son nom, Ramsès-Anakhouïtou. Les poètes du temps nous en ont laissé des descriptions pompeuses. Elle s'étend, disent-ils, entre la Syrie et l'Égypte, toute remplie de provisions délicieuses. - Elle est comme la reproduction d'Hermonthis ; - sa durée est celle de Memphis ; - le soleil se lève - et se couche en elle. - Tous les hommes quittent leur ville et s'installent sur son territoire³. - Les riverains de la mer lui apportent en hommage des anguilles et des poissons, - et lui donnent le tribut de leurs marais. - Les tenants de la ville sont en vêtements de fête, chaque jour, - de l'huile parfumée sur leur tête dans des perruques neuves ; - ils se tiennent à leurs portes, - leurs mains chargées de bouquets, - de rameaux verts du bourg de Pâ-Hathor, - de guirlandes du bourg de Pahour, - au jour d'entrée de Pharaon... Ousirmârî Sotpenri ! v. s. f. dieu Montou dans les deux Égyptes, - Ramsès Miamoun ! v. s. f. le dieu !⁴

Comme on voit, la rhétorique florissait sous Ramsès II ; par malheur, les manuscrits qui ont conservé les oeuvres des auteurs en vogue ont négligé d'y joindre leur nom⁵. Le plus souvent cité d'entre eux, celui que nous appelons à tort Pentaour, s'est plu à célébrer les exploits de Ramsès à la bataille de Qodshou. On sait déjà quelle est la donnée du morceau : le roi, surpris par le prince de Khati, est contraint de payer de sa personne et de charger à la tête de sa maison militaire. Voici que Sa Majesté se leva comme son père Montou ; elle saisit ses armes et revêtit sa cuirasse, semblable à Baal en son heure. Les grands chevaux qui portaient Sa Majesté, - *Victoire à Thèbes* - étaient leur nom, sortaient des écuries de Ousirmârî Sotpounrî, aimé d'Amon. Le roi, s'étant lancé, pénétra dans les rangs de ces Khati pervers. Il était seul de sa personne, aucune autre avec lui ; s'étant ainsi avancé à la vue de ceux qui étaient derrière lui, il fut enveloppé par deux mille cinq cents chars, coupé dans sa retraite par tous les guerriers du pervers Khati et par les peuples nombreux qui les accompagnaient, par les gens d'Arad, de Mysie, de Pédase. Chacun de leurs chars portaient trois hommes, et ils étaient tous réunis en masse. *Aucun prince n'était avec moi ! Aucun général, aucun officier des archers ou des chars Mes soldats m'ont abandonné, mes cavaliers ont fui devant eux, et pas un n'est resté pour combattre auprès de moi.* Alors Sa Majesté dit : Qui es-tu donc, ô mon père Amon ? Est-ce qu'un père oublie son fils ? Ai-je donc fait quelque chose sans toi ? N'ai-je pas marché et ne me suis-je pas arrêté sur ta parole ? Je n'ai point violé tes ordres. Il est bien grand, le seigneur de l'Égypte qui renverse les barbares sur sa route ! Que sont donc auprès de toi ces Asiatiques ? Amon énerve les impies. Ne t'ai-je pas consacré des offrandes innombrables ? J'ai rempli ta demeure sacrée de mes pri-

¹ Birch, *Upon an historical tablet of Ramses II*, dans l'*Archæologia*, t. XXXIV, p. 357, 399 ; Chabas, les *Inscriptions des mines d'or*, p. 15, 199.

² Aristote, *Meteor.*, I, 14 ; Strabon, I. I, § 1 ; Plin, *H. N.*, VI, 29, § 165. Tous ces auteurs disent que l'entreprise fut commencée, mais non achevée. Un monument du temps de Seti 1er nous montre le canal en activité dès avant Ramsès II.

³ *Pap. Anastasi II*, pl. I, l.2.5. ; *Pap. Anastasi IV*, pl. VI, l.24. Cf. Chabas, *Mém. égypt.*, 2^e série, p. 151 ; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 102.

⁴ *Pap. Anastasi III*, pl. III, l. 1-9. Cf. Chabas, *Mém. égypt.*, 2^e série, p. 152-154 ; Maspero, *Du genre épistolaire*, p. 105-106.

⁵ A. Erman, *Neuägyptische Grammatik*, p. 6-7.

sonniers ; je t'ai bâti un temple pour des millions d'années, je t'ai donné tous mes biens pour tes magasins. Je t'ai offert le monde entier pour enrichir tes domaines... Certes, un sort misérable soit réservé à qui s'oppose à tes desseins ! Bonheur à qui te connaît ! Car tes actes sont produits par un coeur plein d'amour. Je t'invoque, ô mon père Amon ! Me voici au milieu de peuples nombreux et inconnus de moi ; toutes les nations se sont liguées contre moi, et je suis seul de ma personne, aucun autre avec moi. Mes nombreux soldats m'ont abandonné ; aucun de mes cavaliers n'a regardé vers moi ; quand je les appelais, pas un d'entre eux n'a écouté ma voix. Mais je pense qu'Amon vaut mieux pour moi qu'un million de soldats, que cent mille cavaliers, qu'une myriade de frères ou de jeunes fils, fussent-ils réunis tous ensemble ! L'oeuvre des hommes n'est rien, Amon l'emportera sur eux. J'ai accompli ces choses par le conseil de ta bouche, ô Amon ! et je n'ai pas transgressé tes conseils : voici que je t'ai rendu gloire jusqu'aux extrémités de la terre !

Songez qu'il est sur un champ de bataille, que les Syriens le serrent et qu'il est seul contre une multitude. Il ne s'agit plus pour lui de vaincre, mais de rompre la ligne ou de mourir comme il convient à un roi : malgré le danger qui l'accable, son premier mouvement le porte vers son dieu. Au moment de se précipiter dans la mêlée et de tenter l'effort suprême, il prend son père Amon à témoin et il l'appelle au secours, non pas brièvement, par quelques mots jetés au hasard entre deux coups d'épée, mais longuement, avec autant de calme et de sérénité que s'il était encore dans les sanctuaires pacifiques de Thèbes. La pensée divine s'est emparée de lui et l'a pour un instant ravi à la terre ; le danger a disparu, les ennemis se sont évanouis, le monde entier semble s'être dérobé sous ses pas ; il est monté sans secousse aux confins d'un monde si calme et si haut, que le bruit de la bataille n'arrive plus jusqu'à lui. Il contemple Amon face à face, il lui redit les honneurs qu'il a rendus aux dieux, les bienfaits dont il a comblé leurs temples, et il réclame l'intervention des puissances célestes, non pas, comme un simple mortel pourrait le faire, en termes humbles et suppliants, mais sur un ton impérieux et grandiose où perce le sentiment de sa propre divinité.

Le secours ne se fait pas attendre. La voix a retenti jusque dans Hermonthis, Amon vient à mon invocation : il me donne sa main. Je pousse un cri de joie, il parle derrière moi : *J'accours à toi, à toi Ramsès-Miāmoun, v. s. f. ; je suis avec toi. C'est moi, ton père ! Ma main est avec toi et je vaud mieux pour toi que des centaines de mille. Je suis le seigneur de la force aimant la vaillance ; j'ai reconnu un coeur courageux et suis satisfait. Ma volonté s'accomplira.* Pareil à Montou, de la droite je lance mes flèches, de la gauche je bouleverse les ennemis. Je suis comme Baal en son heure, devant eux. Les deux mille cinq cents chars qui m'entourent sont brisés en morceaux devant mes cavales. Pas un d'entre eux ne trouve sa main pour combattre ; le coeur manque dans leur poitrine, et la peur énerve leurs membres. Ils ne savent plus lancer leurs traits et n'ont plus de force pour tenir leurs lances. Je les précipite dans les eaux comme y choit le crocodile ; ils sont couchés face en bas, l'un sur l'autre, et je tue au milieu d'eux. Je ne veux pas qu'un seul regarde derrière lui ni qu'un autre se retourne celui qui tombe ne se relèvera pas.

L'effet produit par cette subite irruption de la divinité au milieu de la bataille est puissant, même sur un moderne, habitué à considérer l'apparition des dieux comme une simple machine de théâtre. Pour un Égyptien, nourri au respect illimité des forces surhumaines, il devait être irrésistible. Le prince de Khati, triomphant qu'il croit être, se sent comme arrêté soudain au milieu de sa victoire par un pouvoir invisible, et il recule frappé de terreur. Il fit alors avancer des chefs

nombreux munis de leurs chars et de leurs gens exercés à toutes les armes : le prince d'Arad, celui de Mysie, le prince d'Ilion, celui de Lycie, celui de Dardanie, le prince de Gargamish, celui de Qarqisha, celui de Khaloupou. Ces alliés de Khati, réunis ensemble, formaient trois mille chars. Tous les efforts sont superflus. Je me précipitai sur eux pareil à Montou ; ma main les dévora dans l'espace d'un instant, je taillai et je tuai au milieu d'eux. Ils se disaient l'un à l'autre : *Ce n'est pas un homme qui est parmi nous, c'est Soutkhou le grand guerrier, c'est Baal en personne. Ce ne sont pas les actions d'un homme, ce qu'il fait : seul, tout seul, il repousse des centaines de mille, sans chefs et sans soldats. Hâtons-nous, fuyons devant lui, cherchons notre vie et respirons encore les souffles !* Qui-conque venait pour le combattre sentait sa main affaiblie ; ils ne pouvaient plus tenir ni l'arc ni la lance. Voyant qu'il était arrivé à la jonction des routes, le roi les poursuivit comme le griffon.

Les ennemis en retraite, c'est alors seulement qu'il interpelle les siens, moins pour s'assurer de leur secours que pour les prendre à témoin de sa valeur. *Soyez fermes, affermissez vos coeurs, ô mes soldats ! Vous voyez ma victoire, et j'étais seul : c'est Amon qui m'a donné la force, sa main est avec moi.* Il encourage son écuyer Menna, que le nombre des ennemis remplit d'effroi, et il se rue au travers de la mêlée. *Six fois je chargeai parmi les ennemis.* Enfin son armée arrive vers le soir et le dégage : il rassemble ses généraux et il les accable de reproches : *Que dira la terre entière, lorsqu'elle apprendra que vous m'avez laissé seul et sans un second ? Que pas un prince, pas un officier de chars ou d'archers n'a joint sa main à la mienne ? J'ai combattu, j'ai repoussé des millions de peuples, à moi seul. Victoire à Thèbes et Nouri satisfaite* étaient mes grands chevaux, c'est eux que j'ai trouvés sous ma main quand j'étais seul au milieu des ennemis frémissants. Je leur ferai prendre moi-même leur nourriture devant moi, chaque jour, quand je serai dans mon palais, car je les ai trouvés quand j'étais au milieu des ennemis, avec le chef Menna, mon écuyer, et avec les officiers de ma maison qui m'accompagnaient et sont mes témoins pour le combat : voilà ceux que j'ai trouvés. Je suis revenu après une lutte victorieuse et j'ai frappé de mon glaive les multitudes assemblées.

L'escarmouche du premier jour ne fut que le préliminaire d'une action plus considérable. Le lendemain matin, la bataille recommença, avec quel succès pour les Égyptiens et quelles pertes pour les Asiatiques, nous l'avons montré plus haut. Le poète n'entre pas dans le détail de cette seconde affaire : il la décrit rapidement, en quelques lignes consacrées tout entières à l'éloge du roi. C'est qu'en effet le sujet du poème n'est pas la victoire de Qodshou et la défaite des armées syriennes : si importants à l'historien que soient ces événements, le poète les néglige. Il a voulu chanter le courage indomptable de Sésostris, sa foi dans le secours des dieux, la force irrésistible de son bras ; il a voulu le montrer surpris, abandonné des siens, et rachetant par sa vaillance les fautes de ses généraux, marchant seul aux ennemis, les obligeant six fois à reculer et les tenant en échec jusqu'au coucher du soleil. Tous les faits qui pourraient nuire à l'impression d'ensemble ou diminuer l'éclat de la vaillance royale sont repoussés dans l'ombre. De la maison militaire, une seule mention ; du second jour de la bataille, une description insuffisante. Le roi des Khati implore la paix Sésostris la lui accorde et rentre dans Thèbes triomphant. *Amon s'approcha pour le saluer, disant : Viens, notre fils chéri, ô Ramsès Miamoun !* Les dieux lui ont assigné les périodes infi-

nies de l'éternité sur le double trône de son père Atoumou, et toutes les nations sont renversées sous ses sandales¹.

¹ Le texte même du poème se trouve aux *Papyrus Raïfé et Sallier III*, ainsi qu'à Ibsamboul, Abydos, Louqsor, Karnak et au Ramesséion. La traduction est de M. E. de Rougé, *Recueil de travaux*, 1870, t. I, p. 1-8.

CHAPITRE VI – LES GRANDES MIGRATIONS MARITIMES ET LA VINGTIÈME DYNASTIE

La colonisation sidonienne, l'Asie Mineure et les Khati.

Parmi les peuples de Syrie, les Phéniciens étaient celui qui avait le mieux profité de la conquête égyptienne. Placés en dehors de la route ordinaire des armées, ils n'avaient pas eu à souffrir de leur passage non plus que des péripéties de la lutte, comme les autres nations de Canaan. Le groupe du Nord, celui qui comprenait les cités d'Arad et de Simyra, s'était révélé au début assez rebelle ; on l'avait vu, sous Thoutmosis III, associé à plusieurs reprises aux révoltes des Rontonou, mais il avait été châtié d'une manière qui lui avait ôté l'envie de recommencer. Le groupe du Centre et celui du Sud, Gebel et Bérouth, Sidon et Tyr, s'étaient montrés plus résignés à leur sort, depuis le temps de Thoutmosis 1^{er} jusqu'à celui de Ramsès II, et leur résignation leur avait valu des avantages sérieux. Leurs marins pratiquaient le commerce de commission en Égypte pour le compte des étrangers, et à l'étranger pour le compte de l'Égypte : grâce à la paix dont elles jouissaient, Sidon et Tyr avaient développé leurs flottes et elles étaient parvenues au plus haut degré de la richesse et de l'activité.

Les Phéniciens trafiquaient avec le dehors à la fois par terre et par mer, au moyen de caravanes et sur des vaisseaux. Toutes les routes qui, des principaux marchés de l'Orient, de la Chaldée, de l'Arabie, de l'Arménie, des régions du Caucase, se dirigeaient vers l'Occident, aboutissaient en dernier lieu à Sidon et à Tyr. Il n'est pas probable que les Phéniciens allassent toujours chercher eux-mêmes la plupart des denrées aux pays de production ; ils les tiraient plutôt des entrepôts intermédiaires de l'Asie Mineure et de la Chaldée. Du moins, ils s'étaient avancés aussi loin que possible sur les grandes voies du commerce, et ils y avaient semé des factoreries aux points importants, vers le gué des rivières et le défilé des montagnes¹. Là, aux sources du Jourdain, non loin de l'endroit où la sente qui mène d'Égypte en Assyrie quitte la Syrie méridionale pour la Coélé-Syrie, était une colonie de Sidoniens². Hamath, dans la vallée de l'Oronte, Thapsaque, au bord de l'Euphrate³, Nisibis⁴, près des sources du Tigre, se targuaient d'être d'origine phénicienne. Ces villes, et d'autres encore dont l'histoire n'a pas gardé la mémoire, étaient comme autant de jalons que les marchands de Sidon avaient plantés sur le parcours de leurs caravanes, et d'entrepôts où ils amassaient les produits des régions environnantes, pour les diriger, en temps opportun, sur leurs magasins du Liban.

Mais Hamath, Thapsaque, Nisibis, perdues au milieu des terres, n'étaient pas, à proprement parler, des possessions sidoniennes : c'étaient des comptoirs dépendants des princes ou des tribus voisines, nullement de la métropole. Le commerce maritime avec les peuples méditerranéens amena, au contraire, la créa-

¹ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 159-165.

² *Josué*, XIII, 6 ; *Juges*, XVIII, 7-8.

³ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 164.

⁴ Et. de Byzance, s. v. Νίσιβις.

tion d'un véritable empire colonial. Les débuts et les progrès des croisières, qui changèrent la Méditerranée en mer phénicienne, ne nous sont connus qu'imparfaitement : les documents que les archives de Tyr et de Sidon renfermaient à ce sujet n'existent plus, comme aussi les ouvrages que les écrivains d'époque gréco-romaine avaient composés à leur aide. Presque tout ce que nous savons nous est parvenu sous forme de mythe. On contait que Melkarth, l'Hercule tyrien, avait rassemblé une armée et une flotte nombreuses, dans le dessein de conquérir l'Ibérie, où régnait Khrysaor, fils de Géryon. Il avait soumis l'Afrique, chemin faisant, il y avait introduit l'agriculture et construit la cité fabuleuse d'Hécatompyles, il avait franchi le détroit auquel il donna son nom, fortifié Gadès et vaincu l'Espagne. Après avoir enlevé les boeufs mythiques de Géryon, il était revenu en Asie par la Gaule, l'Italie, la Sardaigne et la Sicile. Sur cette épopée d'ensemble, qui résume assez bien les traits principaux de la colonisation phénicienne, venaient se greffer mille traditions locales. C'était Kinyras fondant des villes à Chypre et à Mélos ; c'était Europe ravie par Zeus, Kadmos visitant Chypre, Rhodes, les Cyclades, à la poursuite de sa soeur, bâtissant la Thèbes de Béotie, et allant mourir en Illyrie. Partout où les Phéniciens avaient pris pied, la grandeur et l'audace de leurs opérations avaient laissé dans l'imagination des indigènes des souvenirs ineffaçables. Leur nom, leurs dieux, la durée de leur domination, étaient passés à l'état de légendes, et c'est grâce à ces légendes mêlées de fables qu'on devine en partie l'histoire perdue de leurs découvertes.

Les Giblites avaient été peut-être les premiers à essaimer sur les côtes environnantes¹. Mais Byblos était un rendez-vous de pèlerins, plutôt qu'une ville de commerce². Les Sidoniens continuèrent et poussèrent plus loin leurs explorations : ils occupèrent Chypre, où Byblos n'avait que des établissements de peu d'importance. Au jugement des anciens, Chypre n'était inférieure à aucune des îles du monde alors connu³. Elle est longue d'environ soixante lieues et large en moyenne de vingt ; elle projette vers le nord-est une péninsule étroite, assez semblable à un doigt tendu vers l'embouchure de l'Oronte. Deux chaînes de montagnes peu élevées la traversent presque parallèlement de l'est à l'ouest ; aujourd'hui encore la vallée qui les sépare étonne les voyageurs par sa fertilité. Le sol est un dépôt d'humus noir, aussi profond que celui de l'Égypte⁴, et renouvelé chaque année par les crues du Pediaëos et de ses affluents⁵. Jadis les montagnes étaient boisées⁶ et offraient à une puissance maritime des ressources inépuisables : sous les empereurs romains, les Chypriotes se vantaient de pouvoir construire et gréer un grand navire, de la quille à la pointe des mâts, sans rien emprunter à l'étranger⁷. Le sol est généralement fertile. Il produit du blé en quantité suffisante pour la nourriture des habitants et il se prête à l'élève de la vigne et de l'olivier : mais sa richesse véritable est dans les mines. On y rencontre encore du fer, de l'alun, de l'amiante, de l'agate, de la sardoine et des pierres précieuses : les collines de Tamassos renfermaient tant de cuivre, que les Romains s'accoutumèrent à désigner ce métal par l'épithète de *cyprium*⁸, et le mot s'est glissé depuis dans toutes les langues de l'Europe. On ne sait ni quel

¹ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 193 sqq.

² E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 179 sqq., donne l'énumération de ses temples aux temps classiques.

³ Strabon, I. XIV, 6 ; Eustache, *Ad Dionys.*, v. 508.

⁴ Élien, *Histoire Anim.*, V, 56.

⁵ Ross, *Voyage aux îles IV*, p. 119.

⁶ Eratosthène dans Strabon, I. XIV, 6.

⁷ Ammien Marcellin, I. XIV, 27.

⁸ Strabon, I. XIV, 6 ; Pline, *H. N.*, I. XXXIV, 8.

nom avaient les premiers habitants de l'île, ni à quelle race il convient de les rattacher. Les documents égyptiens semblent enregistrer Chypre sous le nom d'Asi, mais, dès le temps de la dix-huitième dynastie, Chypre était déjà une terre phénicienne. Byblos avait fondé le célèbre sanctuaire de Paphos sur la côte ouest ; Golgos, Lapethos, Kourion, Karpasia, Soli, Tamassos, étaient autant de petits États distincts, gouvernés par des rois indépendants l'un de l'autre. D'abord placés sous l'influence de Byblos, les royaumes de Chypre se rangèrent ensuite sous celle de Sidon. Ils reçurent alors des colons sidoniens qui garantirent leur fidélité à la métropole et qui achevèrent de faire de l'île un pays sémitique¹.

Vers le Sud, les Phéniciens ne possédaient pas d'établissements durables. Ils eurent des postes fortifiés sur la côte méridionale de la Syrie, à Dor², à Joppé³, au mont Casios, sur la frontière de l'Égypte. Au delà du mont Casios, leur pouvoir cessait : Pharaon n'aurait jamais permis à des étrangers de bâtir des forts sur son territoire, aux embouchures de son fleuve. Ils durent se contenter d'avoir dans les grandes cités du Delta, à Tanis, à Bubaste, à Mendès, à Saïs, à Ramsès-Anakhouïtou, des entrepôts astreints à la surveillance de l'autorité égyptienne. Les magasins qu'ils installèrent à Memphis, au quartier Ankhtooui, acquirent un développement considérable et devinrent une ville véritable⁴. D'Égypte leurs vaisseaux s'avancèrent vers l'ouest, le long de l'Afrique, mais d'abord sans grands résultats : les côtes inhospitalières de la Marmarique arrêtaient leur expansion de ce côté pour quelques siècles.

Aussi bien les pays du Nord offraient à leurs armateurs un vaste champ de gains et d'aventures. Un peu au delà de l'Oronte, le rivage tourne vers l'ouest et ne quitte plus de longtemps cette direction : la Syrie cesse, l'Asie Mineure commence. Elle affecte la forme d'un plateau compact, délimité de tous les côtés et sillonné par des montagnes puissantes c'est comme « un petit Iran qui surgit du sein de trois mers », la Méditerranée, la mer Egée et le Pont-Euxin⁵. Au sud, le plateau s'appuie sur le Tauros ; au nord, il est borné par une chaîne de moindre hauteur, détachée du Caucase, qui se déploie parallèlement à la mer Noire et qui se termine à l'Olympe de Mysie, entre Nicée et Dorylée. Une ligne de collines peu élevées rejoint le Tauros à l'Olympe et s'étire en diagonale du sud-est au nord-ouest ; à l'est, la péninsule s'adosse à l'Euphrate et au massif confus de l'Arménie. Les eaux qui descendent à l'intérieur, vers le centre, n'atteignent pas toutes la mer seuls, le Pyramos et le Saros au Sud, l'Iris, l'Halys et le Sangarios au nord, ont assez de force pour se frayer un chemin à travers l'épaisse barrière qui les en sépare. Les autres rivières se déversent dans des bas-fonds, où elles créent des marais, des étangs, des lacs aux contours mal définis, analogues à ceux de l'Iran et de la Tartarie. Le plus vaste d'entre eux, le Tatta, est salé, et varie d'étendue selon les saisons.

« Nulle part plus qu'en Asie Mineure on n'observe le contraste de l'intérieur et du littoral. La côte est comme une autre terre, soumise à d'autres lois que l'inté-

¹ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 205-246.

² Etienne de Byzance, s. v. Δῶρος. Dor avait une pêcherie de pourpre et une enceinte fortifiée (cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 40-41, 757).

³ Etienne de Byzance, s. v. Ἰόπη.

⁴ Brugsch, dans la *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, 1863, p. 9. Le cimetière de ce quartier étranger nous a rendu un certain nombre de stèles araméennes d'époque persane.

⁵ "Wie ein kleines Irân haut es sich aus der Mitte dreier Meere auf" (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 5).

rieur.¹ » Dans la zone occidentale, ce sont des vallées larges et profondes, ouvertes à l'ouest et arrosées par des fleuves travailleurs, dont les alluvions empiètent chaque année sur la mer : le Kaikos, l'Hermos, le Caystre, le Méandre. Ils roulaient tous de l'or en abondance, au moins dans la haute antiquité, et ils sont isolés l'un de l'autre par des lignes de montagnes, qui se dressent subitement sur la surface unie de la plaine, comme des îles sur le miroir de l'Océan, le Messogis (Kastanêh-dagh), entre le Méandre et le Caystre ; le Tmolos (Kisilia-mousadagh), entre le Caystre et l'Hermos. La côte, profusément dentelée, est flanquée de grandes îles : Lesbos, Chios, Samos, Cos, Rhodes, la plupart assez rapprochées du continent pour en commander les débouchés, assez éloignées de lui pour être à l'abri d'une invasion soudaine. Terroir fertile en blés, en vignes, en olives, comme en marbres et en métaux, ports nombreux et sûrs, cette région de l'Asie Mineure réunissait tous les avantages d'un pays de culture intense et d'un pays de commerce : elle devait être forcément le siège de peuples à la fois laboureurs et marins, producteurs et marchands. Elle était enserrée entre deux groupes de montagnes mal liés au plateau du centre au nord, l'Ida, revêtu de forêts, riche en métaux, riche en troupeaux ; au sud, les cimes volcaniques de la Lycie, où la tradition logeait la Chimère au souffle de flamme. A l'ouest de la Lycie et au sud du Tauros s'allongeait une côte abrupte, interrompue par l'embouchure de torrents qui se précipitent à pic du sommet de la montagne à la mer, et creusent autant de petites vallées parallèles l'une à l'autre. Vers l'extrémité orientale, à peu près à l'angle déterminé par la rencontre de la Cilicie et de la Syrie, les efforts réunis du Pyramos et du Saros avaient amassé une vaste plaine d'alluvions, que les géographes de l'âge classique appelaient la Cilicie plane (*Cilicia campestris*), par opposition aux cantons pierreux du Taurus (la Cilicie trachée).

Toutes les races du monde antique semblent s'être donné rendez-vous en Asie Mineure. Au nord-ouest, c'était des peuples barbares, apparentés peut-être aux plus anciens habitants de la Médie, de l'Élam et de la Chaldée : au pied du Caucase les Ibères, les Kashki ou Colchiens aux bords du Phase, puis, sur la côte du Pont-Euxin, les Saspis et les Chalybes, livrés à l'exploitation des métaux et qui fournissaient d'étain, de cuivre, de fer, même d'argent et d'or la plupart des nations du monde oriental. Plus au sud, dominaient les Moushki et les Tabal, le Meshekh et le Toubal de la Bible. Les Tabal emplissaient le bassin de l'iris et touchaient à la mer Noire ; les Moushki étaient à cheval sur les rives de l'Euphrate supérieur et se répandaient jusque vers l'Halys². Des deux capitales de la Cappadoce classique, l'une, Mazaca, sur le mont Argéion, avait gardé leur nom ; l'autre, Koumanou (Comana), avait été fondée par eux et leur avait longtemps appartenu. Il fallut des siècles de lutte pour les déposséder de leur patrimoine et pour les refouler vers le Caucase.

Plus au sud, dans la masse tourmentée du Tauros, s'abritaient les Khati et beaucoup de clans alliés aux Khati, dont quelques-uns étaient d'origine sémitique. Il est assez probable en effet que, dans les premiers moments de l'invasion, les Sémites ne se bornèrent pas à coloniser la Syrie et les bords de l'Euphrate, mais

¹ E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, p. 9.

² Voir sur ces peuples Gelzer, *Kappadokien und seine Bewohner*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 14-26, et surtout Schrader, *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 155-162.

qu'ils jetèrent des scions à l'ouest en Cilicie¹, peut-être même vers le Pont-Euxin et la mer Egée ; par malheur, la preuve historique de ce fait est encore impossible à donner. Les mots qui nous restent des langues anciennes de l'Asie Mineure se ramènent les uns à la souche aryenne, les autres à des groupes de langues mal déterminés² ; les mythes et la religion des peuples mêmes sont apparentés de plus près aux mythes de la Grèce qu'aux religions des Sémites. On a bien identifié Loud, le fils de Sem, avec les Lydiens ; mais, quand cette assimilation serait certaine, elle ne prouverait rien pour l'origine du peuple. Si quelques tribus sémitiques pénétrèrent en Asie Mineure, elles furent bientôt refoulées, détruites ou absorbées par le reste de la population.

La péninsule proprement dite était donc aux mains d'une race aryenne. L'Helléspont et le Bosphore n'ont jamais constitué une frontière ethnographique : les deux continents entre lesquels ils roulent ne sont, en cet endroit, que les deux rives d'un même bassin, les deux versants d'une même vallée, dont le fond aurait été enseveli sous les eaux. Les peuples qui avaient envahi la presqu'île des Balkans, et colonisé la Thrace, franchirent les deux bras de mer qui les divisaient de l'Asie, à une époque fort ancienne³, et ils y importèrent la plupart des noms qu'ils avaient déjà dans leur patrie d'Europe. Il y avait des Dardaniens en Macédoine au bord de l'Axios, comme en Troade autour de l'Ida ; des Kébrénes au pied des Balkans et une ville de Kébréné auprès d'Ilion. La nation illustre des Bryges, Bébryces, Phrygiens, laissa une partie de son effectif dans le bassin du Strymon, au nord de la Macédoine, et partit pour l'Orient⁴. Le gros des émigrants se concentra sur le rebord occidental du plateau asiatique, dans le district arrosé au nord par le Sangarios, au sud par le Méandre. Leur domaine, auquel ils assignèrent le nom de Phrygie, a toujours été célèbre par la fertilité de ses champs et par la richesse de ses prairies ; assez chaud pour se prêter à la culture de la vigne, assez tempéré pour conserver à ses habitants leur vigueur native, il fut pendant l'antiquité le siège d'un royaume puissant et d'une race laborieuse. La langue phrygienne approche au grec de plus près peut-être que le gothique ne fait au moyen haut-allemand⁵ ; sa déclinaison et sa conjugaison présentaient les flexions et subissaient en partie les lois phonétiques du grec⁶. Ecartés de la mer par des hommes de même famille qu'eux, leur civilisation emprunta à leur isolement un cachet particulier. Leur religion imposait à ses fidèles un dieu suprême, Bagaios⁷, que les Grecs confondaient avec leur Zeus, un dieu-lune Min ou Menés⁸, et une déesse mère Amma⁹, que l'on qualifiait Kybélé, Agdistis, Dindyméné, Idæa, selon les montagnes où ses sanctuaires s'élevaient. Les amours de Kybélé avec Atys, fils de Manès, l'énerverment, la mort et la résurrection du jeune

¹ En Cilicie, à côté de noms étranges, appartenant probablement à la langue des Khati, Nineps, Koualis, Bla, Toutoustouês que fournissent les inscriptions, on trouve, dans la nomenclature géographique, des noms sémitiques, Saros (Ét. de Byzance, s. v. Ἰδρυα), Tarsos, etc.

² Voir à ce sujet l'ouvrage de Krätschmer, *Einleitung in die Geschichte der Griechischen Sprache*.

³ Hérodote, VI, XLV, VII, LXIII ; Xanthos, dans les *Fragm. H. Græc.*, t. I, p. 37 ; Strabon, X, 3, 16.

⁴ Strabon, XII, III, 4 ; VII, III, 2, etc. ; Hérodote, VII, LXXVIII ; Diodore de Sicile, V, 48.

⁵ E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 51.

⁶ Ainsi le changement de *m* final en *n* (E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 65). Le nominatif singulier est marqué par - *as*, - *es*, - *is*, - *os* et - *a* ; le génitif par - *αFος*, le datif par - *ai*, - *ei*. La troisième personne du singulier du verbe, *sosesait* (exstruxit), etc., se termine par - *t* au lieu de - *ς* grec, etc.

⁷ Hésychius, s. v. Βαγαῖς. Le mot, identique au haut-allemand bushka et au latin *fagus*, signifie le dieu du chêne, φηγοναῖος.

⁸ Lucien, *Jup. Tragædus*, 42 ; Waddington et Lebas, *Voyage en Asie-Mineure*, III, n° 668, etc.

⁹ *Etym. Magnum*, s. v. Ἄμμα.

Dieu, le deuil de la déesse, le fanatisme et les rites barbares de ses prêtres, rendirent les cultes phrygiens fameux dans l'antiquité. La population s'adonnait de préférence aux travaux des champs ; une de ses vieilles lois punissait de mort quiconque avait tué un boeuf ou détruit un instrument de labour¹. Selon la légende, Gordios, le premier de ses chefs, aurait été un simple paysan et n'aurait possédé que deux paires de bœufs². Midas, fils de Gordios et de la déesse Kybèle, avait acquis au contraire le renom d'un prince riche et guerrier : les deux villes de Prymnésos et de Midaïon l'honoraient comme héros fondateur. La royauté phrygienne, confinée d'abord dans un canton étroit, prospéra et s'élargit sous une série de rois, dont plusieurs portèrent le nom illustré par leur ancêtre. Un voyageur anglais, Leake, découvrit, au commencement du xix^e siècle, près des sources du Sangarios, une vallée entière pleine de tombeaux antiques. « Ils sont d'une époque inconnue, mais de beaucoup antérieure à la domination grecque et romaine ; leur caractère tout indigène nous révèle le style architectural des vieux Phrygiens. La langue même des inscriptions est purement phrygienne ; et cette langue, avec l'alphabet encore incomplètement déchiffré qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue du territoire où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de rares débris de monuments appartenant à l'époque romaine ; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires, où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane.³ » Quelques tombeaux, quelques bas-reliefs où l'on sent l'influence et peut-être la main des artistes hittites⁴, voilà ce qui subsiste de ces souverains si vantés pour leur opulence, pour leur amour des chevaux de prix et pour le respect fanatique dont ils entouraient la mère des dieux et Dionysos. Le char royal de Midas et son noeud gordien se perpétuèrent longtemps intacts comme un trophée de leur ancienne suprématie : il fallut l'épée d'Alexandre pour trancher le noeud, et l'invasion grecque pour faire oublier les vieux rois nationaux.

Au nord de la Phrygie, quelques tribus aryennes peu nombreuses se disséminèrent dans les forêts qui bordent la côte du Pont-Euxin, et propagèrent, entre le Billæos et l'Halys, la race obscure des Paphlagoniens. A leur gauche, les Ascariens et les Thraces, sous le nom de Bithyni, Bebrykes, commandaient les deux rives du Bosphore⁵. Plus à gauche encore, la forte nation des Mysiens, et des peuplades de même origine, Teucriens, Kébrènes, Dardanes, s'agitaient dans la vallée du Rhyndakos et dans celle du Caïque, sur le massif de l'Ida et sur la péninsule qui s'avance entre la Propontide, l'Hellespont et la mer Egée. La légende racontait de Dardanos qu'il avait construit la ville de Dardania sous les auspices de Jupiter Idéen, et qu'il était le père des Dardanes⁶. Une partie de ses enfants descendit des ravins de la montagne aux rives du Scamandre et se retrancha sur une colline escarpée qui domine au loin la plaine et la mer. Les fouilles répétées

¹ Nicolas de Damas, *Fragm.* 128, dans Müller, *Frag Hist. Græc.*, t. III.

² Arrien, *Anabase*, II, III, 2 sqq.

³ Ch. Texier, *Description de l'Asie Mineure*, p. 153.

⁴ Perrot, *Exploration archéologique*, p. 135-149, 156-165, etc., et pl. 8, 9, 10, 34-52, 55-68, etc. Cf. Sayce, *Monuments of the Hittites*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. VII, p. 261 sqq.

⁵ Hérodote, I, xxviii, et VII, Lxxv ; Thucydide, IV, 75 ; Xénophon, *Anabase*, VI, 4 ; Strabon, XII, III, 3 et 4.

⁶ *Iliade*, XX, 215 sqq. Il ne restait plus le moindre vestige de cette ville au temps de Strabon (III, 91).

que Schliemann a opérées en cet endroit sur l'emplacement où fut Troie ont dégagé les ruines de plusieurs cités superposées du lincoln de terre qui les écrasait. Les débris découverts dans la plus ancienne prouvent l'existence d'une civilisation, où l'on chercherait en vain les indices d'une influence égyptienne ou assyrienne. La plupart des outils sont en pierre ou en os taillé, mais leur usage n'exclut pas celui des métaux. Le cuivre, l'or pur, l'argent, l'électrum, le plomb, étaient employés abondamment ; le bronze servait à fabriquer des outils et des armes, mais l'étain y entrait en trop petite quantité pour que l'alliage eût la consistance voulue. Evidemment les premiers Troyens s'essayaient à imiter la composition des objets en bronze qu'ils recevaient de l'étranger ; ils n'avaient pas encore maîtrisé les procédés de brassage et ils se contentaient d'à peu près¹. Au contraire, ils travaillaient l'or avec beaucoup d'habileté : les coupes, les colliers, les bijoux découverts dans les urnes, ont une forme gracieuse et un galbe très pur. Les poteries étaient façonnées à la main, sans le secours du tour ; elles n'étaient ni peintes, ni vernissées, mais seulement lustrées au moyen d'un polissoir en pierre. La première Troie périt dans un incendie, allumé sans doute par des voisins confédérés contre elle, mais elle renaquit bientôt de ses cendres. « Sur les pentes adoucies de la montagne la ville même s'éleva ; au-dessus se jucha sur une roche escarpée, la forteresse Pergame. Du haut de ses créneaux, l'oeil embrassait toute la plaine étalée jusqu'à la mer, où le Simois et le Scamandre mêlaient leur cours, et, par delà la plaine, la vaste mer, du point où les flots puissants de l'Hellespont se précipitent dans la mer Egée jusque vers Ténédos. Aucune cité royale de l'ancien monde n'était plus heureusement située que cette forteresse troyenne : bien couverte et sûre, elle avait vue sur tout ce qui l'entourait et commandait au loin. Derrière elle, les versants boisés et riches en troupeaux de la montagne ; à ses pieds, la plaine féconde ; devant elle, une large mer du sein de laquelle les cimes reculées de Samothrace, vigie de Poséidon, se dressaient en face de l'Ida où Zeus siège en sa gloire.² »

Un groupe de race indécise, Lydiens, Lélèges, Lyciens, Cares, flottait au sud de la Troade et de la Mysie. Les Lydiens se tenaient concentrés dans les grasses vallées de l'Hermos, du Caystre et du Méandre. Leurs plus anciennes traditions enregistraient la mémoire d'un État puissant, à cheval jadis sur les flancs du mont Sipyle, entre la vallée de l'Hermos et le golfe de Smyrne. Il avait pour capitale Magnésie, la plus vieille des villes, le siège primitif de la civilisation en ces contrées, la résidence de Tantale, l'ami des dieux, le père de Niobé et des Pélopidés. Les Lélèges surgissent sur tous les points à la fois, associés aux souvenirs les plus nébuleux de la Grèce et de l'Asie Mineure, en Lycie et en Carie comme en Troade, sur les bords du Méandre comme sur les versants de l'Ida. Les bourgs de la côte troyenne, Antandros³, Gargara⁴, d'autres peut-être, leur avaient appartenu autrefois ; la Pédasos du Satnioeis était une de leurs colonies⁵, et plusieurs Pédase, disséminées sur le versant occidental de l'Asie Mineure, permet-

¹ Fr. Lenormant, *les Antiquités de la Troade*, I, p. 10-11.

² E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 67. L'Histoire de la Troade a été écrite avec beaucoup de soins par Édouard Meyer, *Geschichte von Trocs*, Leipzig, 1877, in-8° ; cf. Robiou, *Questions homériques*, Paris, 1876, in-8°.

³ Alcée dans Strabon, XIII, I, 31.

⁴ Ét. de Byzance, s. v. *Gargara*.

⁵ D'après le scoliaste de Nicandre (*Ther.*, 804), Pédasos aurait signifié montagne, probablement dans le langage des Lélèges. On connaît jusqu'à présent quatre Pédase : 1° en Messénie (Strabon, VIII, IV, 1 et 3), où plus tard elle prit le nom de Méthone ; 2° sur les rives du Satnioeis (Strabon, XIII, 4, 7, 50, 59 ; cf. Maspero, *De Carchemis oppidi situ, De Pedaso Homericâ*, p. 37-39) ; 3° dans le voisinage de Cyzique (Agathocle, dans les *Fragm. H. Græc.*, IV, p. 289, 4) ; 4° en Carie.

tent de mesurer le champ de leurs migrations. En Carie, on montrait, au temps de Strabon, des tombeaux à moitié détruits et des citadelles en ruines auxquelles on appliquait le nom de Lelegia. A côté des Lélèges, les Cares dominaient sur le littoral et dans les îles de la mer Egée ; les Lyciens confinaient aux Cares et s'embrouillaient parfois avec eux. Un de leurs clans les plus nombreux, celui des Trémiles, ne sortit pas de la péninsule tourmentée que les Grecs qualifièrent plus spécialement de Lycie ; d'autres se répandirent dans l'intérieur jusqu'aux bords de l'Halys et de l'Euphrate, où les monuments assyriens signalent leur présence¹. Un district de la Troade au sud de l'Ida s'appelait Lycie ; il y avait une Lycie en Attique, des Lyciens en Crète². Ces trois nations, les Cares, les Lyciens, les Lélèges, sont tellement mêlées dès l'origine, qu'il est impossible de fixer les limites précises de leur domaine, et qu'on se voit souvent obligé d'appliquer à toutes ce qui n'est affirmé que d'une seule.

Tandis que l'émigration arienne accélérât son mouvement du nord-ouest au sud-est, des peuples d'origine différente montaient à sa rencontre du côté diamétralement opposé. Vers la fin de la dix-huitième dynastie, les Khati avaient pénétré au centre de l'Asie Mineure et porté peut-être leurs armes jusqu'à la mer Egée. Le souvenir de leurs conquêtes s'effaça promptement et ne laissa que des traces incertaines dans l'esprit des générations postérieures. Les poètes homériques savaient encore vaguement que, parmi les guerriers venus au secours de Troie, des Kétéens figuraient, dont le prince avait été tué par Néoptolème³. D'ordinaire cependant on confondait les Khati avec leurs adversaires d'Égypte ou d'Assyrie, et l'on inscrivait au compte de ces derniers les légendes qui peut-être avaient eu cours sur les premiers on attribuait à Sésostris une conquête de l'Asie Mineure et de la Thrace⁴, et l'on convertit le dernier allié de Priam contre les Grecs en un roi de Suse, Memnon, fils de l'Aurore⁵. Vers le même temps que les Khati entamaient l'intérieur, les Phéniciens battaient les côtes avec assiduité. Les Ciliciens ne paraissent pas avoir répugné à s'allier avec eux, et le rivage opposé à Chypre se couvrit de comptoirs à noms sémitiques, Kibyra, Masoura, Rouskopous, Syllion, Mygdalé, Phaselis, Sidyma⁶. Au lieu d'accueillir les marins qui leur apportaient des produits des civilisations orientales, les Lyciens s'opposèrent à leur établissement et ne permirent point qu'ils fondassent des colonies chez eux. Du promontoire sacré à la pointe de Cnide, il n'y eut sur le continent qu'un seul entrepôt phénicien autonome, Astyra, en face de Rhodes⁷. Les Cares y mirent plus de complaisance. Ils laissèrent les Sidoniens débarquer à Rhodes, refouler dans les montagnes les habitants indigènes et s'emparer des trois ports, Jalysos, Lindos et Camyros⁸. Beaucoup d'entre eux s'engagèrent au service des étrangers et

¹ E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 29-30 ; Finzi, *Ricerche*, p. 256.

² E. Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, p. 34-36.

³ *Odyssée*, XI, 519-521. L'identification des Κήτριοι avec les Khati a été proposée par Robiou, *Questions homériques*, 1876, p. 64-65, et Gladstone, *Homeric Synchronisms*, 1876, p. 174 sqq. Le nom de Qidi répond mieux à l'orthographe grecque Κήτριοι (voir plus haut).

⁴ Hérodote, II, cvi.

⁵ Le passage d'Hérodote (II, cvi) où il est dit que les uns attribuaient à Sésostris, les autres à Memnon, les deux guerriers sculptés sur la route de Sardes, me paraît impliquer une interprétation de la légende qui permet de voir dans Memnon un chef hittite.

⁶ Les monuments attribués aux Khati par Sayce, *The Monuments of the Hittites* (dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. VII, p. 248-293) et Lenormant, *Sur un bas-relief découvert près de Roum-Qalah* (dans la *Gazette archéologique*, 1883, p. 121 sqq.), ne paraissent pas pouvoir être attribués à l'âge des Ramessides.

⁷ Ét. de Byzance, s. v. Ἄστυρα ; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 247-257.

⁸ Diodore de Sicile, IV, 2, 5, etc. ; Ergias de Rhodes dans Athénée, I. VIII, p. 360 sqq.

s'unirent à eux par des mariages; la proportion de sang phénicien s'accrut Si fort qu'elle valut parfois à leur pays le sobriquet de Phœnikê, terre phénicienne¹. Le peuple issu de ce métissage eut pendant longtemps une importance inestimable pour le développement de la civilisation dans les pays qui bordent la mer Egée. Il essaima partout, à Mégare, en Attique, où plusieurs des grandes familles tiraient de lui leur origine ; puis il s'étiola et il mourut sans avoir accompli aucune oeuvre durable, comme c'est le cas pour la plupart des peuples bâtards. L'arrivée et le contact des Phéniciens l'avaient fait naître à la vie civilisée. Uni aux Phéniciens et monté sur leurs vaisseaux, il courut le monde à leurs côtés ; quand la puissance des Phéniciens commença de déchoir, la sienne décrut du même coup. Son rôle cessa le jour où la dernière colonie égéenne des Phéniciens succomba sous l'influx de la civilisation grecque.

Au delà de Rhodes, deux voies contraires s'offraient au navigateur. S'il tournait au nord et s'il rangeait à droite la côte d'Asie, il gagnait l'embouchure de l'Hellespont. Une partie des flottes phéniciennes suivit cette première route. Toujours écartées du continent par les indigènes, elles se dédommagèrent de leur impuissance en occupant celles des Sporades et des Cyclades que leur position ou leurs richesses naturelles désignaient à leur attention². Aidées par les Cares³, elles eurent escale à Délos, à Rhénée, à Paros et sur les îlots voisins. Olios tomba entre les mains des Sidoniens⁴, Mélos entre celles des Giblytes⁵. Mélos produisait en abondance le soufre, l'alun, le blanc de foulon ; elle contenait des mines aussi riches que celles de Théra et de Siphnos. Il y eut des pêcheries de pourpre célèbres à Nisyra, à Gyaros, des teintureries et des manufactures d'étoffes à Cos, Amorgos, Mélos. C'étaient autant de postes moins faciles à assaillir et plus commodes à fortifier que n'étaient les comptoirs de terre ferme⁶. Les Sidoniens ne s'en tinrent pas là ; ils remontèrent aux côtes de la Thrace et ils s'appliquèrent à exploiter les mines d'or du mont Pangée. Ils s'attaquèrent même à Samothrace, à Lemnos, à Thasos, mais sans succès notable : à Tyr était réservé l'honneur de reprendre et de mener à bonne fin l'oeuvre qu'ils avaient tentée en ces régions.

Les Cyclades ne furent pas de ce côté le dernier terme de leur activité. Toujours en quête de marchés nouveaux, ils s'engagèrent hardiment dans le canal sinueux de l'Hellespont et ils pénétrèrent dans un bassin spacieux et tranquille, bordé au sud de grandes îles aisées à conquérir et à garder. Après s'en être assuré la libre pratique par la fondation de Lampsaque et d'Abydos, ils se logèrent à Pronectos⁷, vers la pointe du golfe d'Ascanie, à proximité des mines d'argent que les Bithyniens exploitaient dans les montagnes⁸. Au fond de cette première mer intérieure un nouveau goulet se creusait, plus semblable à la bouche d'un grand fleuve qu'à un détroit ; ils le franchirent avec peine, sans cesse en danger d'être drossés à la côte par la violence du courant et brisés contre les écueils qui semblaient se rapprocher pour les écraser⁹, puis ils tombèrent dans une mer immense, aux flots orageux, dont les rives boisées s'enfuyaient à perte de vue vers l'orient et l'occi-

¹ Selon Athénée (1. III, p. 174 sqq.), deux des anciens poètes lyriques de la Grèce, Corinna et Bacchylides, employaient indifféremment l'un pour l'autre les noms de Cariens et de Phéniciens.

² Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 262-263.

³ Thucydide, I, 8.

⁴ Héraclide de Pont dans Ét. de Byzance, s. v. Ὀλίῆρος.

⁵ Ét. de Byzance, s. v. Μῆλος ; cf. Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 130-131.

⁶ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 263-373.

⁷ Ét. de Byzance, s. v. Πρόνεχτος.

⁸ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 295-297.

⁹ Cf. la légende des Symplégades, qui écrasaient les galères à la sortie du Bosphore.

dent. Ils filèrent le long de la côte orientale où la renommée des mines du Caucase les attirait¹, et ils rapportèrent de ces croisières hardies le thon et la sardine, la pourpre, l'ambre, l'or et l'argent, le plomb, l'étain nécessaire à la fabrication du bronze, et qui leur parvenait aussi par voie de terre, à travers l'Arménie et la Syrie.

De Rhodes on aperçoit, à l'horizon du sud-ouest, les cimes des montagnes crétoises. Tandis que certains des amiraux phéniciens couraient à la découverte du Pont-Euxin, d'autres cinglèrent vers la Crète et l'explorèrent. Elle barre, vers le sud, l'issue de la mer Egée, et elle forme comme un petit continent qui se suffit à lui-même ; elle renferme des vallées plantureuses et des montagnes couvertes de forêts. Vers le ^{xx}^e siècle avant notre ère, elle reçut d'Asie Mineure des populations d'origine indécise, mais douées d'une civilisation avancée et qui y fondèrent un royaume puissant. Leurs monuments nous les révèlent en possession d'une écriture personnelle, d'un outillage industriel perfectionné, et d'arts fortement imprégnés à l'origine d'influences chaldéennes et égyptiennes, mais développés d'une façon indépendante, et où l'on sent déjà quelque chose du génie hellénique². Les Égyptiens qui entrèrent en rapport avec eux sous la XVIII^e dynastie, les confondirent sous le nom de Kéfatiou avec les Phéniciens qui les leur avaient fait connaître. Les relations nouées avec les Étéocrèteois furent surtout de commerce et d'industrie : les pêcheries de pourpre attirèrent les colons à Itanos ; il y eut des comptoirs à Lappa et à Kairatos³ au nord, à Phœnikê ou Arad, à Gortyne, à Lébênê au sud⁴. Puis, ce fut le tour de Cythère. Cette roche, postée à l'entrée du golfe de Laconie, à trois lieues à peine du continent, était précieuse et comme station navale⁵ et comme site industriel ; les *murex branraris*, dont on extrayait la « pourpre des îles⁶ », y pullulaient en telle quantité, qu'à une certaine époque elle eut le nom de Porphyroessa, « la pourprée⁷ ». Les Phéniciens s'y installèrent à demeure et y bâtirent un sanctuaire d'Astarté, le premier peut-être qui eût jamais été élevé en Grèce⁸. Ils gagnèrent de là les belles îles Ioniennes, puis l'Illyrie, puis l'Italie⁹. La Grèce continentale, entamée au sud par Cythère, à l'est par les Cyclades, ne tarda pas à devenir le but de leurs visites : elle les vit tour à tour dans l'isthme de Corinthe et dans les îlots qui le précèdent, à Mégare, à Égine, à Salamine, en Argolide, en Attique. Une légende en honneur pendant l'antiquité veut même qu'un Phénicien, Kadmos, le héros thébain et l'inventeur des lettres, ait conduit une bande de Sidoniens au cœur de la Béotie¹⁰. Aucun de ces établissements ne survécut à l'invasion doriennne; mais leur présence au milieu des peuples primitifs de la Grèce eut sur le caractère et sur les religions de la race hellénique une influence dont on commence à rechercher les preuves, après l'avoir niée trop longtemps.

¹ Movers, *Die Phönizier*, t. II, Theil, p. 297-308.

² Ce sont les monuments découverts par Evans à Cnossos depuis 1899 qui nous ont fait connaître ce peuple et sa civilisation.

³ Plus tard, Knôsos.

⁴ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 258-261.

⁵ Thucydide, IV, 53.

⁶ Ézékiel, xxvii, 7.

⁷ Ét. de Byzance, s. v. Κύθηρα. Cf. Clermont-Ganneau, *le Dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponnèse*, p. 60 sqq.

⁸ Hérodote, I, cv ; Pausanias, I, 15, 5 ; III, 23, 1.

⁹ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 341-343.

¹⁰ Movers, *Die Phönizier*, t. II, 2^{ter} Theil, p. 85-92 ; Fr. Lenormant, *la Légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce*, dans *les premières Civilisations*, t. II.

Les migrations des peuples de l'Asie Mineure et l'Exode.

La réaction fut prompte à venir : réaction des Phrygiens et des autres tribus de l'intérieur contre les Khati, réaction des Grecs et des gens de la côte contre les Phéniciens. « Nous donnons aux peuples maritimes de l'Asie Mineure ; à ceux du moins qui appartiennent à la race phrygo-pélasgique, le nom de Grecs orientaux. Si différent qu'ait été le maintien de chacun d'eux vis-à-vis des Phéniciens, tous sans exception surent s'approprier la civilisation de l'étranger plus cultivé et lui prendre habilement ses arts. Habitué de longue date à la pêche, ils commencèrent à munir leurs barques de quilles, qui les rendirent capables de trajets plus audacieux ; sur le modèle du navire de commerce, aux formes arrondies et au large ventre, ils construisirent le « cheval de mer », comme ils l'appelaient ; ils apprirent à user de la voile en même temps que de la rame ; le pilote, à son banc, fixa le regard, non plus sur les accidents successifs du rivage, mais sur les constellations. Les Phéniciens avaient découvert au pôle l'étoile sans éclat qu'ils reconnaissaient comme le guide le plus sûr de leurs courses nocturnes les Grecs choisirent une constellation plus brillante, la Grande Ourse, mais, s'ils ne déployèrent pas en cela la même sûreté d'observation astronomique que leurs maîtres, ils devinrent pour tout le reste leurs disciples et leurs rivaux heureux. Par là ils réussirent à les chasser entièrement de leurs eaux ; de là vient que, malgré tout, on trouve sur les rivages de la mer d'Ionie si peu de vestiges de la domination phénicienne. ¹ »

Les Sidoniens et les Cares ne s'étaient pas privés d'écumer longuement les mers de l'Archipel. Comme les Normands du moyen âge, ils s'embarquaient hardiment à la recherche des aventures profitables ; ils rôdaient le long des côtes, toujours à l'affût des belles occasions et des bons coups de main. S'ils n'étaient point en force, ils abordaient paisiblement, étalaient leurs marchandises et se contentaient, comme pis-aller, du gain légitime que l'échange de leurs denrées leur procurait. S'ils se croyaient assurés du succès, ils livraient la bride à l'instinct pillard : ils brûlaient les moissons, saccageaient les bourgs et les temples isolés, enlevaient tout ce qui leur tombait entre les mains, principalement les femmes et les enfants, qu'ils couraient ensuite vendre comme esclaves sur les marchés de l'Orient, où le bétail humain était taxé au plus haut prix. Les Grecs « s'habituaient à voir dans la piraterie un métier comme un autre, celui de chasseur ou de pêcheur, par exemple : quand des inconnus débarquaient quelque part, on leur demandait ingénument (c'est Homère qui l'affirme) s'ils étaient marchands ou pirates ». Ils usèrent de représailles contre les flottes et les factoreries phéniciennes, et ils eurent vite fait de reconquérir les Cyclades. Les Sidoniens ne songèrent bientôt plus qu'à se retrancher sur quelques points importants, à Thasos au nord, à Mélos et à Théra au centre, à Rhodes et à Cythère au sud. Les Crétois prirent, ce semble, une part active à cette revanche, et ils eurent pendant quelque temps un royaume de cent villes, dont la capitale fut Cnôsos. « Le premier empire de la Grèce antique fut un État d'îles et de côtes ; le premier roi, un roi de mer », Minos. C'est à Minos qu'on attribuait la gloire d'avoir détruit le brigandage parmi les îles de l'Archipel et d'avoir réprimé les exploits des Phéniciens et des Cares. L'avènement de la domination crétoise marque la fin de la suprématie sidonienne dans les mers de la Grèce les quelques colonies qui se maintinrent çà

¹ E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p 37-38.

et là ne subsistèrent que par force concessions et ménagements à l'égard des indigènes¹.

Nous ignorons tout des guerres qu'entreprirent les peuples de l'intérieur contre les Khati. L'influx perpétuel des tribus thraces n'était pas sans jeter un trouble profond dans les relations des peuples qui avaient habité jusqu'alors les rives de la mer Égée. Il fallait de l'espace pour les nouveaux venus. Les Méoniens, les Tyrséniens, les Troyens, les Lyciens, durent déverser au dehors une portion au moins de leur trop-plein². D'après la tradition locale, Manès, fils de Zeus et de la Terre, eut Cotys de Callirhoé, fille de l'Océan. Cotys engendra Asios ; héros éponyme de l'Asie³, et Atys, qui inaugura en Lydie la dynastie des Atyades. Callithéa, fille de Tyllus et femme d'Atys, mît au monde deux fils, nommés, selon les uns, Tyrsénos ou Tyrrhénos et Lydos⁴, selon les autres, Torrhébos et Lydos⁵. Examinant cette généalogie et la complétant par les données des monuments égyptiens, on voit qu'il y eut d'abord, sur la côte ouest de l'Asie Mineure, un peuple appelé Mæones, divisé en plusieurs tribus : les Lydiens, les Tyrsènes ou Tyrrhènes (Toursha), les Torrhèbes, les Shardana. Quelques-unes de celles-ci, sollicitées par l'attrait de la piraterie, abandonnèrent leur patrie, et s'en allèrent chercher fortune au delà des mers. « Aux jours d'Atys, fils de Manès⁶, il y eut une grande famine par toute la contrée de Lydie... Le roi se résolut à partager la nation par moitié et à faire tirer les deux portions au sort les uns resteraient au pays, les autres s'exileraient, lui continuerait de régner sur ceux qui obtiendraient de rester aux émigrants il assigna pour chef son fils Tyrsénos. Le tirage accompli, ceux qui devaient partir descendirent à Smyrne, construisirent des navires, y chargèrent tout ce qui pouvait leur être utile et partirent à la poursuite de l'abondance et d'une terre hospitalière. Après avoir passé bien des peuples, ils parvinrent en Ombrie, où ils fondèrent des villes qu'ils habitent jusqu'à ce jour. Ils posèrent leur nom de Lydiens et, d'après le fils de roi qui leur avait servi de guide, se firent appeler Tyrséniens.⁷ » Quoi qu'en dise Hérodote, cette migration ne s'accomplit pas en une fois dans une seule direction : elle se prolongea pendant près de deux siècles, du temps de Sétoui 1^{er} au temps de Ramsès III, et elle s'épancha sur les régions les plus diverses. On signale la présence des Pélasges tyrrhénien à Imbros, à Lemnos, à Samothrace et dans la péninsule de Chalcis, sur les plages et dans les îles de la Propontis, à Cythère et à la pointe de Laconie. En Afrique, ils s'allièrent aux Libyens et ils assaillirent l'Égypte vers la fin de Sétoui 1^{er}. Nous avons déjà vu qu'ils furent repoussés si rudement qu'ils s'abstinrent de toute hostilité pendant le règne de Ramsès II. Les Shardana, faits prisonniers en cette occurrence, furent incorporés à l'armée égyptienne et se distinguèrent dans la campagne contre les Khati ; ils s'y heurtèrent contre les Lyciens, les Mysiens et les Troyens, qui étaient au service des souverains syriens, et que la défaite de Qodshou les dégoûta des aventures. Le triomphe des armées égyptiennes eut son contrecoup jusque sur les marines de la mer Egée; il priva

¹ E. Curtius, *Griechische Geschichte*, t. I, p. 58-62.

² Pour les sources égyptiennes, voir E. de Rougé, *Extrait d'un mémoire sur les attaques*, dans la *Revue archéologique*, septembre 1867 ; Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 191 sqq. ; Maspero, dans la *Revue critique*, 1875, t. I, p. 84-86 ; 1878, t. I, p. 320 ; 1880, t. I, p. 109-110 ; Max Müller, *Asien und Europa*, p. 354 sqq.

³ Le nom d'Asia me paraît identique au nom Asi (lu mal à propos Asebi), que les Égyptiens appliquaient à l'île de Chypre, et aussi, je crois, aux colonies phéniciennes de la côte asiatique.

⁴ Hérodote, I, xciv.

⁵ Xanthos de Lydie, dans Denys d'Hal., *Ant. Rom.*, I, xxviii.

⁶ Atys était petit-fils de Manès, d'après les autres généalogies.

⁷ Hérodote, I, I, xciv.

les Khati des bandes d'aventuriers qui leur avaient été si utiles dans leurs premières conquêtes. Le poète égyptien n'avait pas entièrement tort lorsqu'il vantait Ramsès d'avoir « brisé à tout jamais le dos de Khati ».

Au moment où il traitait avec Khatousil, Ramsès II était déjà âgé d'au moins cinquante ans et il avait fourni trente années de guerres¹. On conçoit qu'il ait ressenti le désir du repos et délégué le pouvoir royal à l'un de ses fils. Les trois premiers étant morts, il choisit vers l'an XXX le quatrième, Khâmoisit qui était chef du sacerdoce memphite. L'autorité de Khâmoisit dura jusqu'en l'an LV² qu'il mourut, et elle devolut ensuite au treizième fils, Mînéphtah. Nommé héritier présomptif presque dès l'enfance, décoré des titres les plus honorifiques, Mînéphtah paraît avoir partagé avec la princesse Bit-Anati et le prince Khâmoisit, tous deux nés, comme lui, de la reine Isinofrit, la faveur particulière de Sésostris. Au moins est-il dit plusieurs fois « qu'il a surgi comme Phtah au milieu des multitudes, pour édicter des lois excellentes sur les deux terres ». Il fut régent douze ans, de l'an LV à l'an LXVII, puis il devint roi à son tour, sous les noms de Binrî-Mînoutîrou, fils du Soleil, Mînéphtah hotphimâit.

Tant s'en faut qu'il fût un jeune homme lors de son avènement. Né, au plus tard, dans les premières années de Ramsès, il comptait donc soixante ans, sinon davantage ; c'était un vieillard succédant à un autre vieillard, dans un moment où l'Égypte aurait eu besoin d'un chef jeune et actif. Néanmoins, le début ne fut pas trop malheureux. Au dehors, les garnisons des villes syriennes ne furent point inquiétées³ ; les Khati, qu'une famine désolait, obtinrent de l'Égypte des secours en blé et ne rompirent point la paix, par reconnaissance. Au dedans, les grandes constructions continuèrent à Thèbes, à Abydos, à Memphis, surtout dans le Delta, où Mînéphtah avait fixé sa résidence, à l'exemple de son prédécesseur. Tout semblait donc annoncer un règne paisible, sinon un règne glorieux. Mais, depuis leur défaite sous Sétoui et sous Ramsès II, les peuples de l'Asie Mineure et de la Libye avaient eu le temps de reprendre courage. La présence du vieux roi sur le trône leur en avait imposé ; l'accession de Mînéphtah les décida à risquer une nouvelle attaque. On apprit soudain, en l'an V⁴, que les flottes de l'Archipel avaient jeté sur les plages de la Libye des bandes de Tyrsènes, de Shardanes et de Lyciens, accompagnées d'auxiliaires jusqu'alors inconnus, les Aqaiousha et les Shakalasha⁵. Le roi des Libyens, Mirmaïou, fils de Didi⁶, se joignit à eux avec les Timihou, les Mashouasha, les Kehaka, et tous ensemble se précipitèrent vers le Nil. L'armée d'invasion ne se composait que de troupes d'élite ; les hommes en avaient été trillés parmi les coureurs les plus agiles de leur tribu. Ils partaient avec la ferme résolution, non pas d'exécuter une simple razzia, mais de conquérir le Delta et de s'y installer à demeure.

L'annonce de leur approche terrifia l'Égypte. La longue paix dont on avait joui depuis l'an XXI de Ramsès II, pendant un demi-siècle, avait calmé singulière-

¹ Maspero, *Essai sur l'inscription d'Abydos*, p. 80.

² Khâmoisit ne fut pas enterré au Serapeum, comme l'on dit Brugsch et Mariette : nous avons retrouvé les débris de son tombeau, à Kafr-el-Batran, auprès de la grande pyramide de Gizeh.

³ *Pap. Anastasi III*, verso des pages 5-6 ; cf. Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la dix-neuvième dynastie*, p. 95 sqq. ; Erman, *Tagebuch eines Grenzbeamten*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 29 sqq.

⁴ Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 118 ; 1883, p. 65.

⁵ Cf. le nom de la ville de Sagalassos en Pisidie (G. Maspero, dans la *Revue critique*, 1880, t. I, p. 109-110).

⁶ Goodwin, dans la *Zeitschrift*, 1868, p. 39.

ment l'ardeur belliqueuse de la population. L'armée, réduite en nombre, n'avait plus de corps auxiliaires, et les forteresses, mal entretenues, ne protégeaient plus la frontière de manière efficace : les nomes directement menacés se soumirent sans combat. Mînéphtah, accouru sur le lieu du danger, rétablit l'ordre et la discipline. Il rassembla et recruta l'armée, il appela d'Asi des troupes mercenaires, il lança ses chars en avant, avec ordre de lui signaler le moindre mouvement de l'ennemi. Lui-même il couvrait Memphis du gros de ses forces et il fortifiait le bras central du Nil, pour garantir d'une incursion au moins la partie orientale du Delta. Les préparatifs étaient à peine achevés, que l'ennemi parut à Pirishopsit (Prosopis)¹ et se répandit sur les villages environnants. Mînéphtah lui opposa d'abord sa charrerie et ses mercenaires, et promit aux généraux de l'avant-garde de les rejoindre avec le reste de ses régiments au bout de quatorze jours. Dans l'intervalle, le dieu Phtah se manifesta à lui en songe et lui ordonna de ne point se hasarder sur le champ de bataille². Cette circonstance lâcheuse ne refroidit pas, à ce qu'il paraît, l'ardeur des Égyptiens : le 3 Épiphi, après six heures de mêlée, les confédérés essuyèrent une défaite sanglante. La garde de Mirmaïou fut enfoncée et détruite, lui-même obligé de se sauver en abandonnant son arc, son carquois et sa tente. Le camp enlevé, le butin reconquis, les barbares, poursuivis sans relâche par la charrerie égyptienne, ne réussirent pas à se rallier et ils évacuèrent le pays plus vite qu'ils ne l'avaient envahi. C'est à peine si le chef libyen s'échappa sain et sauf. La nouvelle de cette victoire remplit l'Égypte d'un enthousiasme d'autant plus sincère que l'effroi avait été plus grand. Le retour du roi et de son escorte à Thèbes ne fut qu'un triomphe continu. « Il est très fort, Binri v. s. f. ; - très prudents sont ses projets ; - ses paroles sont bienfaisantes comme Thot ; - tout ce qu'il fait s'accomplit. - Lorsqu'il est comme un guide à la tête des archers, - ses paroles pénètrent les murailles. - Très amis de qui a courbé son échine - devant Mîamoun v. s. f., - ses soldats vaillants épargnent celui qui s'est humilié - devant son courage et sa force ; - ils tombent sur les Libyens, - consomment le Syrien. - Les Shardanes, que tu as ramenés de ton glaive, - font prisonniers leurs propres tribus. - Très heureux ton retour à Thèbes, - triomphant ! Ton char est traîné à la main, - les chefs vaincus marchent à reculons devant toi, - tandis que tu les conduis à ton père vénérable, - Amon, mari de sa mère.³ »

Cette victoire délivrait l'Égypte du danger présent ; mais, pour l'arracher à la torpeur que signalent les inscriptions, il aurait fallu une main plus ferme que celle d'un vieillard de soixante à soixante-dix ans. La faiblesse de Mînéphtah encouragea les espérances des princes qui se croyaient des droits à la couronne : il semble même que certains d'entre eux n'attendirent pas sa mort pour afficher ouvertement leurs prétentions. Sur une stèle d'Abydos, conservée au Musée du Caire, un premier ministre du roi, Ramsèsempirinri, dit Minou, écrit à la suite de son nom la formule inusitée : aimé de Ramsès Mîamoun comme le soleil, pour l'éternité. « En se rappelant que Ramsès II a été divinisé, et en suppléant après *aimé de Ramsès Mîamoun* les mots *tâankh* (vivificateur), on n'en sera pas moins surpris de voir qu'un particulier, si élevé en dignité qu'il ait pu être, se soit attribué un titre ordinairement réservé aux rois. En l'absence de documents, il nous est impossible d'apprécier à sa valeur l'espèce d'usurpation dont cette stèle porte la

¹ Brugsch, dans la *Zeitschrift*, 1867, p. 98.

² E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 9.

³ *Papyrus Anastasi II*, pl. IV, l.4 ; pl. V, l.4. Cf. E. de Rougé, *Mémoire sur les attaques*, p. 35-36 ; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 82-83 ; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 93-94.

trace.¹ » Après tout, ce Ramsès empirinri, au lieu d'être un usurpateur, n'était peut-être qu'un vice-roi, investi d'attributions extraordinaires et de la même autorité que Minéptah lui-même avait eue comme lieutenant de Ramsès II.

Même si l'on admet que les compétitions plus ou moins déguisées ne commencèrent peut-être pas du vivant de Minéptah, on ne saurait nier qu'elles se produisirent au lendemain de sa mort². Sur le fond d'obscurité qui enveloppe cette époque, un seul fait ressort à peu près certain : Sétoui II, fils de Minéptah, qui, durant la vie de son père, était déjà prince de Koush et héritier présomptif³, ne monta pas immédiatement sur le trône. Il fut supplanté par un certain Amenmossou, fils ou petit-fils d'un des enfants de Ramsès II morts avant ce Pharaon⁴ : Amenmossou régna, quelques années au moins, sur Thèbes et probablement sur l'Égypte entière, puis Sétoui II le remplaça. Il régna un peu plus de six ans, sans grand éclat. Une inscription de l'an II lui attribue des victoires sur les nations étrangères⁵, et l'un des papyrus du Musée Britannique exalte sa grandeur en termes éloquents. Je ne sais trop jusqu'à quel point on doit se fier à ces indications : le chant de victoire contenu au Papyrus Anastasi IV n'est que la copie, presque mot pour mot, d'un chant de triomphe dédié jadis à Minéptah et approprié à Sétoui II par une simple substitution de noms. Plusieurs documents contemporains indiquent d'ailleurs des troubles et des usurpations analogues à celles qui avaient attristé les années précédentes. Sétoui II était déjà sans doute d'un certain âge lors du couronnement de son père, à moins qu'on ne préfère voir en lui un enfant né sur le tard et écarté pendant dix à douze ans du pouvoir par l'ambition de ses cousins ; de toute manière, il n'avait aucunement l'énergie nécessaire pour tenir tête à l'orage. Une des statuette du Louvre représente un homme accroupi qui presse entre ses jambes un naos, où figure le dieu Phtah-Sokari. Les cartouches du roi Sétoui II sont gravés sur ses épaules et déterminent son époque ; son nom se lit Aiari. « Ses titres sont tellement élevés qu'ils ne conviendraient qu'à un prince héritier du trône, si les troubles profonds qui suivirent le règne de Minéptah ne nous permettaient pas de soupçonner ici l'usurpation d'un degré d'honneur illégitime. Outre les titres ordinaires du souverain pontife de Memphis, que notre personnage s'attribue comme droit héréditaire, il se qualifie héritier dans la demeure du dieu Gabou (l'Égypte), et héritier supérieur des deux pays. La fin de la légende est brisée, mais aucune parenté royale n'est alléguée, malgré ces titres si éminents.⁶ » Avait-il des fils qui furent écartés du trône ? ou bien mourut-il sans enfants ? Sa veuve, la princesse Taouasrît, qui paraît avoir été l'héritière légitime du pouvoir royal, épousa un de ses cousins, probablement un petit-fils de Ramsès II, qui en montant sur le trône s'intitula pendant quelques mois Ramsès-Siptah, mais qui prit bientôt le nom de Siptah-Minéptah. Il est vraisemblable qu'un certain Baï, qui occupait déjà sous Sétoui II le poste de premier ministre, eut grande part à son élévation : du moins il continua à exercer l'autorité souveraine. Le règne de Siptah ne dura

¹ Mariette, *Catalogue du Musée de Boulaq*, p. 156.

² Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 144-148, a compris l'histoire de cette époque d'une manière toute différente. Jusqu'à nouvel ordre, je suis l'arrangement proposé par E de Rougé, *Étude sur une stèle*, p. 185 sqq.

³ Ce sont du moins les titres qu'il porte sur l'exemplaire du *Conte des deux frères*, qui lui avait appartenu et que nous possédons encore.

⁴ Cf. à cet égard G. Maspero, *Lettre à M. G. d'Eichthal sur les conditions de l'histoire d'Égypte, qui peuvent servir à expliquer l'Exode du peuple hébreu*, p. 40-43.

⁵ Lepsius, *Denkm.*, III, 204. Cf. les légendes de l'hypogée, dans Champollion, *Not. desc.*, t. I, p. 459.

⁶ E. de Rougé, *Notice des monuments*, 3^e édit., p. 37-38, A 71.

pas longtemps, et nous ignorons quels événements le remplirent ou en précipitèrent la fin.

Ces causes diverses, impuissance des maîtres trop âgés, révoltes des hauts fonctionnaires, accessions des dynasties collatérales, qui, depuis près d'un demi-siècle travaillaient l'Égypte, amenèrent enfin, sous lui-même ou immédiatement après sa mort, la dissolution, je ne dirai pas de l'empire égyptien, mais de l'Égypte elle-même. « Le pays de Kîmit s'en allait à la dérive¹ : les gens qui s'y trouvaient, ils n'avaient plus de chef suprême, et cela pendant des années nombreuses, jusqu'à ce que vinrent d'autres temps, car le pays de Kîmit était aux mains de chefs des nomes qui se tuaient entre eux, grands et petits. D'autres temps vinrent après cela, pendant des années de néant², où un Syrien, nommé Irisou³, fut chef parmi les princes des nomes, et força le pays entier à prêter hommage devant lui : chacun complotait avec le prochain pour piller les biens l'un de l'autre, et comme on traitait les dieux de même que les hommes, il n'y eut plus d'offrandes faites dans les temples⁴. » Les termes sont explicites et témoignent d'une anarchie complète. Ils nous montrent avec quelle facilité le faisceau d'éléments dont le royaume des Pharaons se composait pouvait se disjoindre dès que le pouvoir central faiblissait. Sésostris parcourait l'Asie et l'Afrique à la tête de ses armées victorieuses ; moins de cinquante ans après sa mort, l'Égypte était morcelée. « Supposez que le désert devienne plaine et que les montagnes s'abaissent, disait un scribe du temps, les barbares du dehors viendront en Kîmit. » Il n'y eut pas besoin de ces miracles pour que la prédiction s'accomplît. Depuis Ramsès II, la puissance militaire de la dynastie et sa domination extérieure avaient périclité rapidement. Mînéphtah avait encore cultivé soigneusement l'alliance hittite et tenu garnison dans les villes principales de la Syrie du Sud : sous Amenmossou, sous Sétoui II, sous Siptah lui-même, on entend encore des affirmations de victoires, mais on n'aperçoit plus la trace de grandes expéditions au dehors. Les Khati, affaiblis par leurs victoires même, n'étaient plus en état d'inquiéter sérieusement leurs ennemis d'Égypte devenus leurs alliés, mais ceux-ci étaient trop occupés de leurs querelles intérieures pour pouvoir tirer parti de leur épuisement. Il avait fallu sans doute rappeler les troupes des provinces syriennes, afin de parer aux éventualités des guerres civiles. Quand les peuples étrangers, jusqu'alors réprimés dans leurs velléités d'indépendance, tentèrent la fortune une fois de plus, ils ne rencontrèrent plus devant eux qu'une résistance des plus molles et ils réussirent dans leurs entreprises.

A la faveur des discordes et de l'invasion, les captifs asiatiques ou africains que les Pharaons de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie avaient ramenés s'insurgèrent de toutes parts. « On dit que ceux des prisonniers de Sésoôsis qui étaient Babyloniens se révoltèrent contre lui, incapables qu'ils étaient de supporter plus longtemps les travaux auxquels on les soumettait. Ils s'emparèrent d'une position très forte qui domine le fleuve, livrèrent divers combats aux Égyptiens et gâtèrent tout le pays environnant ; à la fin, quand on leur eut accordé l'impunité, ils colonisèrent la place et l'appelèrent Babylone, du nom de leur pa-

¹ Litt. : « était jeté, se jetait au dehors ».

² Litt. : « des années vides ».

³ Cf. אִירוּסִי, nom du fils d'Hamon.

⁴ *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXV, l.2.6. Cf. Eisenlohr, *On the political condition of Egypt before the reign of Ramses III*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. I, p. 355-384, et Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 1-23.

trie. » On contait une histoire analogue sur la bourgade voisine de Troja¹. Condamnés à extraire la pierre, à mouler la brique, à creuser les canaux, à bâtir les temples, les palais et les forteresses, les esclaves avaient une vie fort pénible et ils ne demeuraient tranquilles que par l'effet d'une surveillance perpétuelle². A la première occasion, ils se mutinaient et ils cherchaient à s'évader. Leur nombre était considérable, surtout dans la Basse Égypte, où les Pharaons avaient transplanté des tribus entières d'origine libyenne et sémitique, les Fonkhou, les Maziou. Parmi eux ce trouvaient les enfants d'Israël, ceux du moins qui avaient préféré rester en Égypte après l'expulsion des Pasteurs. Ravalés à la condition d'esclaves publics, ils n'avaient pas tardé à regretter le temps des Pharaons « qui connaissaient Joseph³ ». Ramsès II plus que tout autre dut leur être cruel : privé par la paix avec les Khati des ressources que la guerre lui procurait, il se servit, pour la construction de ses monuments, d'Égyptiens et surtout d'étrangers internés en Égypte. Les Hébreux des basses époques traçaient un tableau lamentable de la misère de leurs ancêtres en ces jours-là. « Les Égyptiens établirent sur le peuple des commissaires d'impôts pour l'affliger en le surchargeant ; car le peuple bâtit des villes fortes à Pharaon, savoir : Pithôm et Ramsès. - Mais plus ils l'affligeaient, plus il multipliait et croissait en toute abondance ; c'est pourquoi ils haïssaient les enfants d'Israël. - Et les Égyptiens faisaient servir les enfants d'Israël avec rigueur ; - tellement qu'ils leur rendirent la vie amère par une rude servitude, leur faisant fabriquer du mortier de briques et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs ; tout le service qu'on tirait d'eux était avec rigueur.⁴ » De même que les autres captifs, les Hébreux n'attendaient qu'une occasion pour se dérober à la dureté de leurs tyrans.

La tradition la plus accréditée place l'Exode sous le règne de Minéptah⁵, et de fait c'est sur une stèle de ce prince, à propos de la victoire qu'il remporta sur les Libyens, que le nom d'Israël paraît pour la première fois avec certitude⁶ : Israël y est mentionné parmi les cités de la Syrie méridionale, au voisinage de Gézer et d'Ascalon, et il est représenté comme détruit déjà sans rémission. Il semblerait donc résulter de ce passage que Minéptah est bien le Pharaon de la Bible, celui qui refusa aux Hébreux la permission d'aller sacrifier dans le désert. Mais, à tenir compte des monuments jusqu'à présent connus, rien dans l'état de l'Égypte n'indique une désintégration poussée si avant que la révolte et la fuite d'une tribu même peu considérable aient pu s'achever heureusement. L'attaque des peuples de la mer porta à l'occident du Delta et ne pénétra jamais jusqu'au pays de Goshen, où les livres juifs nous montrent les principaux cantonnements de la race. Elle ne dura pas assez longtemps pour que les esclaves étrangers eussent le loisir de se concerter et de combiner les mesures nécessaires à leur délivrance. Ce ne serait donc pas sous le règne de Minéptah, après une victoire qui rehaussa quelque temps encore à l'extérieur le prestige des armées égyptiennes, et dans un moment où toutes les forces de l'Égypte étaient prêtes à la répression, que les hébreux auraient pu effectuer impunément leur périlleuse sortie. Ce serait seulement pendant les années qui précédèrent et suivirent la mort de Sétoui II

¹ Diodore de Sicile, I. I, 50. Troja est la ville égyptienne de Taroïou (Brugsch, *Zeitschrift*, 1867, p. 89 sqq.) ; Babylone est probablement Hâbonben, dont on a les variantes Hâ-boben, Hâ-bober.

² Voir à cet égard Chabas, *Mélanges égyptologiques*, 2^e série, p. 108, 165.

³ *Exode*, I, 8.

⁴ *Ibid.*, I, 11-14.

⁵ E. de Rougé, *Examen critique de l'ouvrage de M. le chevalier de Bunsen*, 2^e partie, p. 74.

⁶ C'est la stèle découverte derrière les colosses de Memnon et publiée par Petrie, *Six temples at Thebes*, puis transportée au Musée du Caire. Elle est connue sous le nom de stèle d'Israël, bien qu'elle ne parle d'Israël que fort incidemment.

que les conditions favorables à l'exode se seraient trouvées réunies : décomposition et démembrement de la monarchie égyptienne, invasion et guerre contre les envahisseurs, qui ravagea tout le Delta et qui traîna longtemps. On comprend aisément qu'au milieu du désordre général, une tribu étrangère, persécutée par les Égyptiens et lasse de la persécution, ait quitté ses cantonnements et gagné le chemin du désert sans être énergiquement combattue par ses anciens maîtres, trop menacés dans leur propre existence pour remarquer beaucoup la fuite de leurs esclaves.

Les traditions nationales des Juifs contaient que Pharaon, mécontent de l'accroissement d'Israël, ordonna de tuer tous les enfants mâles qui naîtraient. Une femme de la tribu de Lévi, après avoir caché le sien pendant trois mois, l'exposa sur le Nil dans un berceau d'osier, à l'endroit où la fille du souverain avait accoutumé de se baigner. La princesse eut pitié de la petite victime, l'appela Moïse, le sauvé des eaux, et la nourrit près d'elle dans toute la science de l'Égypte. Il avait déjà quarante ans, lorsqu'un jour il assassina un Égyptien qui frappait un Hébreu, et il se sauva au Sinaï. Après quarante années d'exil, Dieu lui apparut dans un buisson ardent et lui commanda de tirer son peuple d'esclavage. Il se rendit donc à la cour avec son frère Aaron, et il sollicita pour les Hébreux l'autorisation d'aller sacrifier dans le désert. Il ne l'obtint qu'après avoir déchaîné sur la vallée du Nil les dix plaies légendaires et fait périr les premiers-nés de la nation. Poursuivies par Pharaon, les tribus traversèrent à pied sec la mer Rouge, dont les eaux se séparèrent pour les laisser passer et se refermèrent pour engloutir les Égyptiens¹. Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique à l'Éternel et dirent : « Je chanterai à l'Éternel, car il s'est hautement élevé ; il a jeté dans la mer le cheval et celui qui le montait. - L'Éternel est ma force et ma louange et il a été mon Sauveur, mon Dieu fort. Je lui dresserai un tabernacle, c'est le Dieu de mon père, je l'exalterai. - L'Éternel est un vaillant guerrier, son nom est l'Éternel. - Il a jeté dans la mer les chariots du Pharaon et son armée ; l'élite de ses capitaines a été submergée dans la mer Rouge. - Les gouffres les ont couverts ; ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre. - ... L'ennemi disait : "Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin ; mon âme sera assouvie d'eux ; je tirerai mon épée, ma main les détruira." - Tu as soufflé de ton vent : la mer les a couverts ; ils ont été enfoncés comme du plomb au profond des eaux.² »

Telle est l'histoire qui avait cours chez les Hébreux, au moment où leurs livres sacrés furent rédigés en la forme qu'ils ont aujourd'hui. Un seul fait est à conserver dans ce récit : une bande d'Hébreux, lasse de sa condition, profita du désordre pour s'évader et pour se réfugier au désert. Après le premier moment de surprise, les Égyptiens ne s'inquiétèrent plus de ce qu'étaient devenus leurs esclaves fugitifs. Mais plus tard, vers l'époque macédonienne, quand les Juifs commencèrent à jouer un rôle auprès des Ptolémée, on s'ingénia à découvrir dans les annales du passé la mention de l'Exode. La tradition hébraïque, superposée plus ou moins heureusement à diverses données des annales et de la légende égyptiennes, fournit à Manéthon la matière d'une version nouvelle. Le roi Aménophis eut, dit-on, la fantaisie de contempler les dieux comme avait fait Hôros, un de ses ancêtres. Un voyant qu'il consulta à cet égard lui répondit qu'il devait avant tout purifier le pays des lépreux et autres hommes impurs ; sur

¹ Exode, XV, 1-10.

² Exode, I, 14. La momie de Minéptah, découverte par M. Lord en 1898, est aujourd'hui conservée au Musée du Caire.

quoi, il rassembla, au nombre de quatre-vingt mille, les Égyptiens affligés de vices corporels et il les jeta dans les carrières de Tourah. Il y avait parmi eux des prêtres, dont le malheur irrita les dieux : le voyant, craignant leur colère, écrivit une prophétie, dans laquelle il annonçait que certaines gens s'allieraient avec les Impurs et domineraient en Kimit pendant treize ans, puis il se tua. Le roi cependant eut pitié des proscrits et leur concéda la ville d'Avaris, demeurée déserte depuis l'expulsion des Hyksôs. Ils s'y constituèrent en corps de nation sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, Osarsyph ou Moïse, qui leur imposa des lois contraires à leurs coutumes originelles, les arma et conclut une alliance avec les débris des Pasteurs exilés en Syrie depuis plusieurs siècles. Tous ensemble ils attaquèrent la vallée et ils l'occupèrent sans combat. Aménophis se rappela la prédiction du voyant, ramassa les images des dieux, et s'enfuit en Éthiopie avec son armée et une multitude d'Égyptiens. « Les Solymites, qui avaient envahi le pays avec les Impurs, se comportèrent si indignement envers les hommes, que leur domination devint insupportable à ceux qui durent alors subir leurs impiétés. En effet, non seulement ils incendièrent les villes et les villages, et ne se retinrent point de piller les temples et de briser les images des dieux, mais ils se servirent pour leur cuisine des animaux les plus révéérés et forcèrent à les immoler et à les dépecer les prêtres et les prophètes qu'ensuite ils jetaient nus dehors... Après cela, Aménophis revint d'Éthiopie avec une grande armée, ainsi que son fils Ramsès, qui, lui aussi, avait une armée. Tous deux assaillirent ensemble les Pasteurs et les Impurs, les vainquirent et, après en avoir tué un grand nombre, les poursuivirent jusqu'aux frontières de Syrie.¹ »

Ramsès III et la vingtième dynastie ; les grands-prêtres d'Amon.

Une dynastie nouvelle se manifesta au milieu de l'incertitude générale. Son chef Setnakhiti, descendant de Ramsès II, maître de Thèbes, eut raison des rebelles et déposséda le Syrien Irisou, non sans peine. « Il fut comme les dieux Khopri et Soutkhou en sa violence, remettant en état le pays entier qui était en désordre, tuant les barbares qui étaient dans le Delta, purifiant le grand trône d'Égypte ; il fut régent des deux terres à la place de Toumou, s'appliquant à réorganiser ce qui avait été bouleversé, si bien que chacun reconnut un frère dans ceux qui avaient été séparés de lui pendant si longtemps², rétablissant les temples et les sacrifices, si bien qu'on rendit aux cycles divins leur hommages traditionnels.³ »

Son fils Ramsès III, qu'il avait déjà associé au trône de son vivant, fut le dernier des grands souverains de l'Égypte. Ambitieux d'égaliser en tout son homonyme Ramsès II⁴, pendant les trente-deux années de son règne, il ne cessa de travailler à rétablir au dehors l'intégrité de l'empire, au dedans la prospérité du pays. Malgré les succès que son père avait remportés, il trouva les provinces syriennes perdues et les frontières entamées. A l'est, les Bédouins harcelaient les postes fortifiés du Delta et les colonies minières du Sinai ; à l'ouest, les nations de Libye avaient débordé sur la vallée du Nil. Entraînés par leurs chefs, Didi, probable-

¹ Manéthon, dans Josèphe, *Contra Apionem*, I, xxvi-xxvii. Il est possible que les principaux traits de ce tableau soient empruntés à la persécution d'Okhos, dont le souvenir était récent au temps de Manéthon.

² Litt. : « son frère de ceux qui avaient été murés ».

³ *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXVI, l.8-9. Cf. Eisenlohr, *On the political condition*, p. 363, 364 ; Chabas, *Recherches pour servir à l'histoire de la XIX^e dynastie*, p. 25-27.

⁴ Il poussa l'esprit d'imitation jusqu'à donner à ses enfants le nom des fils de Ramsès II (Erman, *Die Sohne Ramsès III*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 60-61).

ment le fils du Mirmaïou contemporain de Minéptah, Mashaken, Tamar et Zaoutmar, les Tahonou, les Timihou, les Kehaka et leurs voisins avaient surgi des profondeurs du désert, et ils avaient conquis le nome Maréotique, le nome Saitique, les embouchures du Nil jusqu'au grand bras du fleuve, bref toute la région partie occidentale du Delta depuis la ville de Karbina à l'ouest¹ jusqu'à la banlieue de Memphis au sud. Ramsès III, après avoir châtié vertement les Bédouins, marcha contre les Libyens en l'an V, et les battit complètement. « Ils furent épouvantés comme des chèvres assaillies par un taureau qui bat du pied, frappe de la corne et ébranle les montagnes en se ruant sur qui l'approche. » Les ravages des barbares avaient exaspéré les Égyptiens : ils n'accordèrent point de quartier. Les Libyens s'enfuirent en désordre : quelques-uns de leurs clans, attardés dans le Delta, furent enveloppés, rendus et incorporés à l'armée auxiliaire². A peine dégagé de ce côté, Ramsès III se tourna contre la Syrie. Tandis que l'Égypte se ruinait en guerres civiles, son ancien ennemi, le Khati, achevait de perdre ce qui lui restait de son prestige. Les nations de l'Asie Mineure, toujours projetées en avant par la pression des peuplades européennes, avaient abandonné leurs demeures et se précipitaient vers ces régions célèbres de Syrie et d'Égypte dont on leur vantait la richesse. Les Danaens, les Tyrséniens, les Shakalasha, les Zakkala, qui avaient succédé aux Dardanes dans l'hégémonie des nations troyennes, les Lyciens, les Philistou, entrèrent dans la confédération. Les uns, montés sur des navires, avaient la charge de ravager les côtes ; les autres devaient traverser la Syrie et brusquer les forteresses de l'isthme. Grossis par les forces des peuples qu'ils soumettaient en chemin, ils se ruèrent sur la Cilicie, contraignirent les Qidi et les Khati à les suivre, ramassèrent les contingents de Gargamish, d'Arad et de Qodshou : après avoir séjourné quelque temps aux environs de cette ville, dans le pays des Amorrhéens, ils poussèrent droit sur l'Égypte. Leur longue marche n'avait pu s'exécuter si rapidement que Ramsès III ne se fût préparé à bien les recevoir. Après avoir garni les bouches du Nil et les places du Delta, il se porta à la rencontre de l'ennemi. Le choc des deux armées et des deux flottes eut lieu, en l'an VIII, sous les murs d'un château fort qu'on appelait la Tour de Ramsès III³. Il opposa aux flottes ennemies « comme un mur puissant de galères, de vaisseaux, de navires de toute sorte, garnis de la proue à la poupe de vaillants bras armés. Les soldats d'infanterie, toute l'élite de l'armée d'Égypte, étaient là comme des lions rugissants sur la montagne ; les gens de chars, choisis parmi les plus rapides des héros, étaient guidés par toute espèce d'officiers sûrs d'eux-mêmes⁴. Les chevaux frémissaient de tous leurs membres et brûlaient de fouler aux pieds les nations. Pour moi, dit Ramsès, j'étais comme Montou le belliqueux : je me dressai devant eux, et ils virent l'effort de mes mains. Moi, le roi Ramsès, j'ai agi comme un héros qui connaît sa valeur et qui étend son bras sur son peuple, au jour de la mêlée. Ceux qui ont violé mes frontières ne moissonneront plus la terre : le temps de leur âme est mesuré pour l'éternité... Ceux qui étaient sur le rivage, je les fis choir étendus au bord de l'eau, massacrés comme des charniers ; je chavirai leurs vaisseaux ; leurs biens tombèrent à l'eau.⁵ »

¹ Sur Karbina, voir G. Maspero, dans les *Mélanges d'archéologie égyptienne*, t. 1, p. 110.

² Chabas, *Étude sur l'antiquité historique*, p. 230-250.

³ Il semble que la rencontre eut lieu à l'endroit où s'éleva plus tard la Tour de Straton, la Césarée des époques romaine et byzantine.

⁴ Litt. : « connaissant leur main ».

⁵ Greene, *Fouilles à Thèbes*, 1855. Cf. E. de Rougé, *Notice de quelques textes hiéroglyphiques*, dans l'*Athenæum français*, 1855, et Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 250-288.

Cette exécution si prompte ne termina pas cependant les épreuves de Ramsès III. Les anciens alliés des peuples de la mer, les Libyens, n'auraient pas mieux demandé que d'intervenir dans la campagne de l'an VIII contre l'Égypte. S'ils ne le firent pas, ce fut sans doute qu'ils n'avaient pas encore eu le temps de réparer leurs pertes : dès qu'ils se sentirent prêts, ils rentrèrent en scène. Leur chef Kapour et son fils Mashashar entraînent les Mashouash, les Sabita, les Kaiqash, et d'autres tribus moins importantes, puis, aidés par des auxiliaires tyrséniens et lyciens, ils revinrent à l'assaut du Delta en l'an XI. « Leur âme s'était dit pour la deuxième fois qu'ils passeraient leur vie dans les nomes de l'Égypte, qu'ils en laboureraient les vallées et les plaines comme leur propre territoire. » Le succès ne répondit pas à leur attente. « La mort fondit sur eux en Égypte, car ils étaient accourus de leurs propres pieds vers la fournaise qui consume la corruption, sous le feu de la vaillance du roi qui sévit comme Baal du haut des cieux. Tous ses membres sont investis de force victorieuse ; de sa droite il saisit les multitudes, sa gauche s'étend sur ceux qui sont devant lui, semblable à des flèches contre eux, pour les détruire ; son glaive est tranchant comme celui de son père Montou. Kapour, qui était venu pour exiger l'hommage, aveuglé par la peur, jeta ses armes et ses troupes agirent comme lui : il éleva au ciel un cri suppliant, et son fils suspendit son pied et sa main. Mais voilà que se dressa près de lui le dieu qui connaissait ses plus secrètes pensées. Sa Majesté tomba sur leur tête comme une montagne de granit ; elle les écrasa et pétrit la terre de leur sang comme de l'eau : leur armée fut massacrée, massacrés leurs soldats... On s'empara d'eux ; on les traîna, les bras attachés, pareils à des oiseaux entassés au fond d'une barque, sous les pieds de Sa Majesté. Le roi était semblable à Montou ; ses pieds victorieux pesèrent sur la tête de l'ennemi ; les chefs qui étaient devant lui furent frappés et tenus dans son poing. Ses pensées étaient joyeuses, car ses exploits étaient accomplis.¹ » Les Libyens y regardèrent à deux fois désormais avant de troubler la paix de l'Égypte.

Les victoires de ces douze années avaient racheté largement les défaites des années précédentes. Une course de la flotte le long des côtes réintégra dans le devoir les anciennes provinces syriennes, et les nations de Khati, de Gargamish, du Qidi, rentrèrent d'elles-mêmes dans l'alliance. Une expédition maritime suivit presque aussitôt contre les régions de l'encens. « J'équipai des vaisseaux et des galères, pourvus de nombreux matelots et de nombreux ouvriers. Les chefs des auxiliaires maritimes y étaient avec des vérificateurs et des comptables, pour les approvisionner des produits innombrables de l'Égypte : il y en avait de toute grandeur par dizaines de mille. Allant sur la grande mer de l'eau de Qiti², ils arrivèrent au pays de Pouanît, sans que le mal les abattit, et préparèrent le chargement des galères et des vaisseaux en produits du Tonoutir, avec toutes les merveilles mystérieuses de leur pays, et en des quantités considérables de parfums de Pouanît, chargés par dizaines de mille, innombrables. Leurs fils, les chefs du Tonoutir, vinrent eux-mêmes en Égypte avec leurs tributs ; ils arrivèrent sains et saufs au pays de Coptos, et abordèrent en paix avec leurs richesses. Ils les apportèrent en caravanes d'ânes et d'hommes et les chargèrent sur le fleuve, au port de Coptos.³ » Quelques soldats dépêchés au Sinaï y replacèrent les districts miniers sous l'autorité du Pharaon⁴. L'empire égyptien était reconstitué tel qu'il

¹ Chabas, *Études sur l'antiquité historique*, p. 242-249.

² Un des noms de la mer Rouge.

³ *Grand Papyrus Harris*, pl. LXXVII, 1.8-70, 1.4. Cf. Chabas, *Recherches sur la XIXe dynastie*, p. 59-65 ; Birsch et Eisenlohr, *Annals of Ramses III*, dans les *Records of the Past*, t. VIII, p. 49-50.

⁴ Chabas, *Recherches*, p. 63-68.

était un siècle auparavant, au temps de Ramsès II. On ne vit plus les Shardanes, les Tyrsènes, les Lyciens, les Achéens, débarquer en masse sur les côtes d'Afrique. Le courant de l'émigration asiatique, tourné contre la vallée du Nil pendant cent cinquante ans au moins, reflua vers l'ouest et inonda l'Italie au même temps que les colons phéniciens y arrivaient. Les Tyrsènes prirent terre au nord de l'embouchure du Tibre ; les Shardanes se jetèrent sur la grande île qui fut plus tard appelée Sardaigne. Il ne resta bientôt plus en Asie et en Égypte que le souvenir de leurs déprédations, et le récit légendaire des migrations qui les avaient conduits des parages de l'Archipel à ceux de la Méditerranée occidentale. Un seul des peuples confédérés, celui des Philistins, fut autorisé à demeurer en Syrie : il se logea le long de la côte méridionale, entre Joppé et le torrent d'Égypte, dans les cantons habités jusqu'alors par les Cananéens, et il y vécut d'abord dans le vasselage de Pharaon. A l'autre frontière du Delta, une tribu libyenne, celle des Mashouasha, obtint également une concession de territoire : les soldats mashouasha, recrutés soit en Libye même, soit dans la portion de la tribu campée au bord du Nil, fournirent un corps d'élite, dont les chefs jouèrent bientôt un rôle prépondérant dans l'histoire intérieure de l'Égypte.

Hérodote racontait qu'au retour de ses campagnes Sésostris faillit être tué par trahison. « Son frère, à qui il avait confié le gouvernement, l'invita à un grand repas et avec lui ses enfants, puis il entourait de bois la maison où était le roi et ordonna qu'on y allumât le feu. Le roi l'ayant appris, délibéra sur-le-champ avec sa femme qu'il avait amenée avec lui : celle-ci lui conseilla de prendre deux de ses six enfants, de les étendre sur le bois enflammé et de se sauver sur leurs corps comme sur un pont. Sésostris le fit, et brûla de la sorte deux de ses enfants ; les autres se sauvèrent avec le père.¹ » Les monuments nous ont prouvé que le Sésostris de la légende d'Hérodote est ici non pas Ramsès II, mais son homonyme Ramsès III. Un des frères du roi, que les pièces officielles désignent sous le pseudonyme de Pentoërit, conspira contre lui avec un grand nombre de courtisans et de femmes du harem : il s'agissait de l'assassiner et d'introniser le frère à sa place. Le complot fut découvert, les conjurés cités devant les tribunaux et condamnés, les uns à mort, les autres à la prison perpétuelle². Ramsès III vécut en paix les dernières années de son règne. Il construisit à Thèbes, en souvenir de ses guerres, le grand palais de Médinet-Habou, élargit Karnak, restaura Louqsor. Le détail de ses fondations pieuses dans le Delta nous a été conservé par un manuscrit de la bibliothèque d'Héliopolis, le grand Papyrus Harris³. On y voit que l'Égypte avait recouvré non seulement son empire extérieur, mais son activité commerciale et industrielle. Les beaux jours de Thoutmosis III et de Ramsès II semblaient être revenus.

La décadence s'accroissait davantage. L'Égypte, éprouvée par quatre siècles de batailles perpétuelles, devenait de plus en plus incapable d'un élan sérieux : la population, décimée par le recrutement, mal renouvelée par l'introduction incessante d'éléments étrangers, n'avait plus l'endurance ni l'enthousiasme des premiers temps. Les classes nobles, amollies par le bien-être et par la richesse, n'estimaient plus que les professions civiles et raillaient tout ce qui touchait au militaire. « Pourquoi dis-tu que l'officier d'infanterie est plus heureux que le

¹ Hérodote, II, cvii.

² Th. Devéria, *le Papyrus judiciaire de Turin*, où les pièces du procès sont traduites et commentées.

³ Voir, sur ce papyrus, Chabas, *le Papyrus magique Harris*, p. 2, et les traductions de MM. Birch et Eisenlohr, dans la *Zeitschrift*, 1875, 1874, et dans les *Records of the Past*, t. VI, p. 21 sqq. ; t. VIII, p. 5 sqq.

scribe ? demandait un scribe à son élève. - Arrive, que je te peigne le sort de l'officier d'infanterie, l'étendue de ses misères ! - On l'amène, tout enfant, pour l'enfermer dans la caserne : - une plaie qui le coupe se forme sur son ventre, - une plaie d'usure est sur son oeil, - une plaie de déchirure est sur ses deux sourcils ; sa tête est fendue et couverte de pus¹. - Bref, il est battu comme un rouleau de papyrus, - il est brisé par la violence. - Arrive, que je te dise ses marches vers la Syrie, - ses expéditions en pays lointains ! - Ses pains et son eau sont sur son épaule comme le faix d'un âne - et font son cou et sa nuque semblables à ceux d'un âne ; - les jointures de son échine sont brisées. - Il boit d'une eau corrompue, - puis retourne à sa garde. - Atteint-il l'ennemi, - il est comme une oie qui tremble, - car il n'a plus de valeur en tous ses membres. - Finit-il par aller en Égypte, - il est comme un bâton qu'a mangé le ver. Est-il malade, l'alitement le saisit-il, - il est emmené sur un âne ; - ses vêtements, des voleurs les enlèvent ; - ses domestiques se sauvent.² » - Voilà pour le fantassin ; le cavalier n'est pas beaucoup mieux traité. « Le scribe Amenomopit dit au scribe Penbisit : "Quand te sera apporté cet écrit de communication, applique-toi à devenir scribe ; - tu primeras tout le monde. - Arrive, que je te dise les devoirs fatigants de l'officier de chars. - Lorsqu'il est placé à l'école par son père et sa mère, - sur cinq esclaves qu'il possède il en donne deux³. - Après qu'on l'a dressé, il part pour choisir un attelage - dans les écuries, en présence de Sa Majesté v. s. f. ; - à peine a-t-il pris les bonnes cavales, - il se réjouit à grand bruit. - Pour arriver avec elles à son bourg, - il se met au galop, - mais n'est bon qu'à galoper sur un bâton. - Comme il ne connaît pas l'avenir qui l'attend, - il lègue tous ses biens à son père et à sa mère, - puis emmène un char - dont le timon pèse trois debonou, - tandis que le char pèse cinq debonou⁴. - Aussi, quand il veut s'en aller au galop sur ce char, - il est forcé de mettre pied à terre et de le tirer. - Il le prend, tombe sur un reptile, - se rejette dans les broussailles : - ses jambes sont mordues par le reptile, - son talon est percé par la morsure. - Lorsqu'on vient pour faire l'inspection de ses effets, sa misère est au comble : il est allongé sur le sol et frappé de cent coups".⁵ » - Et ces lignes furent écrites sous le règne de Ramsès II, au bruit des chants de victoire. La multitude se laissait encore gagner à l'enthousiasme de la conquête et elle saluait de ses acclamations le char triomphal de Pharaon. La première ivresse passée, les classes populaires, épuisées par tant de guerres incessantes, écrasées sous le poids des corvées et des impôts, retombaient dans leur apathie habituelle ; les lettrés tournaient les souffrances du soldat en ridicule. Cet ennui du succès, ce dégoût de la gloire sanglante et chèrement payée, nous expliquent bien des points obscurs de l'histoire contemporaine, et ils furent pour beaucoup dans la chute rapide de l'édifice si laborieusement élevé par les princes de la dix-huitième et de la dix-neuvième dynastie. L'Égypte de Thoutmosis III aimait la guerre : l'Égypte de Ramsès III voulait la paix à tout prix⁶.

On le vit bien au cours de la vingtième dynastie. En l'an XXXII, Ramsès, fatigué du pouvoir, appela son fils Ramsès IV à le partager⁷. Il mourut quatre ans après, et Ramsès IV lui-même, après avoir régné trois ou quatre années au plus, fut

¹ C'est une description des plaies produites par l'usage du casque et de la cuirasse.

² *Papyrus Anastasi III*, pl. V, l.5 ; pl. VI, l.2 ; *Ibid.* IV, pl. IX, l.4 ; pl. X, l.1 ; E. de Rougé, *Discours d'ouverture*, p. 34-35 ; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 41-42.

³ Sans doute pour payer les frais de son éducation.

⁴ C'est-à-dire un char de pacotille, dont les parties sont mal proportionnées.

⁵ *Papyrus Anastasi III*, pl. VI, l.2-10 ; Maspero, *Du Genre épistolaire*, p. 42-43.

⁶ *Id.*, *ibid.*, p. 45-41.

⁷ Chabas, *Recherches*, p. 73-75.

remplacé par un parent éloigné qui fut Ramsès V. Vinrent ensuite les quatre fils de Ramsès III, Ramsès VI, Ramsès VII, Ramsès VIII et Miamoun-Miritoumou, qui se succédèrent rapidement sur le trône. Ces Ramessides firent çà et là quelques expéditions, jamais de grandes guerres ils consumèrent leurs jours dans le calme du dehors et le calme du dedans, et, s'il est vrai que ces peuples-là sont heureux qui n'ont pas d'histoire. les Égyptiens furent heureux sous leur sceptre. Plus de courses annuelles, plus de razzias aventureuses aux montagnes de Cilicie et dans les plaines du Haut Nil. La Syrie continua de payer tribut pendant quelque temps, car, si l'Égypte, lassée par sa victoire, avait à peine la force de se faire obéir, la Syrie était lassée par sa défaite et n'avait plus la force de se révolter. Mais il y avait entre les deux pays cette différence que l'un âgé de trois mille ans d'histoire, touchait à la vieillesse et ne pouvait plus se relever, tandis que l'autre guérit promptement de ses blessures. L'empire égyptien s'en allait d'épuisement, en plein succès.

Les monuments nous font assister à son agonie. Non les monuments officiels, car ceux-là répètent sans vergogne les phrases pompeuses en usage sous les dynasties précédentes ; mais les documents privés, mais les carnets d'entrepreneur, les pièces juridiques, la correspondance des particuliers ou des fonctionnaires¹. Ils nous révèlent l'histoire anecdotique de Thèbes pendant plus d'un siècle, et ils étaient à nos yeux l'appauvrissement graduel de la grande ville. La population avait grossi considérablement depuis l'expulsion des Pasteurs. Sous les Pharaons conquérants, chaque guerre lui avait fourni son contingent de Syriens, de Libyens, de nègres ; sous les derniers Ramessides, le commerce soutint le rôle de pourvoyeur d'esclaves, qui avait été réservé si longtemps à la guerre. Tous ces étrangers, hommes ou femmes, finissaient par s'allier aux Égyptiens de sang pur, et se fondaient en une race bâtarde, où les défauts des deux races mères étaient réunis, comme c'est le cas en Orient. Affranchis au bout de deux ou trois générations, ils ne gardaient plus de leur origine que leurs noms exotiques ou un sobriquet, Pikharoui (le Syrien), Plamnani (l'homme du Liban), Pinahsi (le Nègre), Pashouroui (l'Assyrien). Il n'y a pas besoin d'avoir habité longtemps le Caire pour savoir par expérience de quelle corruption profonde une engeance pareille est susceptible. Les temples en occupaient la majeure partie autour d'eux, d'autres étaient directement dans la main du roi ou du grand prêtre, d'autres ne dépendaient que d'eux-mêmes. Les chantiers de constructions fournissaient de l'ouvrage à la moitié au moins de ce monde ; presque tout le reste était employé sur la rive gauche du Nil, dans les différents métiers qui se rattachaient au culte des morts et aux manipulations de l'embaumement.

Les salaires étaient peu considérables, au moins pour les simples ouvriers. Le meilleur de la paye consistait en céréales ou en pains, que l'on distribuait le premier de chaque mois, et qui devaient durer jusqu'au premier du mois suivant. Il est probable que la quantité allouée à chacun aurait suffi à des gens tant soit peu économes ; mais l'imprévoyance naturelle aux ouvriers, en général, ne permettait pas souvent qu'il en fût ainsi. Les premiers jours, ils puisaient amplement à la réserve sans ménager les provisions : vers le milieu, la nourriture manquait et ils commençaient à se plaindre. « Nous avons faim, et il y a encore dix-huit jours jusqu'au mois prochain. » Bientôt le travail est suspendu, les affamés quittent l'atelier et vont se réunir sur une place publique, auprès du monument le plus proche, à la porte du temple de Thoutmosis III, derrière la chapelle de Minéph-

¹ La collection la plus complète de ces papyrus est au Musée de Turin. Elle a été publiée en partie par W. Pleyte et F. Rossi, *Papyrus de Turin*, Leyde, 1869-1876, in-4°.

tah, au Memnonium de Sétoui 1^{er}. Leurs contremaîtres les poursuivent, les commissaires de police du quartier, les gendarmes Mazaïou, les scribes du voisinage accourent et parlementent avec eux. Souvent on les ramène par de bonnes paroles, souvent aussi ils ne veulent rien écouter : « Nous ne reviendrons pas, déclare-le à tes supérieurs qui sont là-bas assemblés. » Il fallait bien confesser que leurs griefs étaient fondés ; « nous allâmes pour entendre leur bouche, et ils nous dirent des paroles vraies. » Le plus souvent la révolte n'avait d'autres conséquences qu'un chômage prolongé : les distributions du mois nouveau rendaient aux mutins le courage et la force du travail. Quelquefois pourtant ces alternatives de privations et d'abondance devenaient une cause de troubles sérieux. L'homme n'était pas seul à souffrir : il avait une femme, une soeur, des enfants qui pleuraient la faim, et les magasins du clergé ou de l'État étaient là sous ses yeux, remplis à regorger d'orge et de blé. La tentation devait être vive d'entrer et de s'approprier ce dont on avait besoin : les grévistes n'y résistaient pas toujours. Ils partaient en bande, ils franchissaient les deux ou trois enceintes derrière lesquelles les greniers s'abritaient, mais arrivés là, le cœur leur faillait, et ils se bornaient à dépêcher l'un d'eux au scribe directeur pour lui exposer leur requête. « Nous venons pressés par la faim, pressés par la soif, n'ayant plus de vêtements, n'ayant plus d'huile, n'ayant plus de poissons, n'ayant plus de légumes. Envoyez au Pharaon, v. s. f., notre maître, envoyez au roi, notre supérieur, pour qu'on nous fournisse les moyens de vivre. » Si l'un d'eux, moins patient que les autres, s'emportait, jurait : « Par Amon ! par le souverain, v. s. f., dont la colère est la mort ! » demandait à être conduit devant un magistrat pour y déposer sa plainte, les autres s'entreposaient auprès du chef en sa faveur, priaient qu'on ne lui appliquât pas les peines sévères que la loi décrétait contre le blasphème : le scribe, bon homme, laissait tomber la chose et, s'il le pouvait, leur accordait satisfaction, prélevait, sur l'excédent des mois écoulés, de quoi les nourrir pendant quelques jours, ou transmettait leur pétition à qui de droit et obtenait pour eux un supplément de rations au nom de Pharaon. « Nous avons dit : "Ne nous sera-t-il pas alloué de grains en sus de ce qui nous est attribué, sinon nous ne bougeons d'ici ?" Voici donc, le dernier du mois, il arriva que l'on comparut par-devant les magistrats, et ils dirent : "Qu'on mande le scribe comptable Khâmoisit !" Il fut amené devant les grands magistrats de la ville et ils lui dirent : "Vois les grains que tu as reçus et en donne aux gens de la nécropole." On fit donc venir Pmoutouniboisit, et l'on nous servit des rations supplémentaires, chaque jour. ¹ »

Les délits de tout genre étaient nombreux au sein de cette population besogneuse et turbulente. L'Égyptien encore aujourd'hui est larron de naissance : il vole pour le plaisir de voler, souvent même des objets qui ne lui serviront à rien. Les nécropoles offraient une riche proie à l'Égyptien de jadis : beaucoup de tombes, mal gardées, renfermaient des momies couvertes d'or et de bijoux. C'était grosse affaire d'y atteindre, car il fallait creuser des mines, avant de se glisser jusqu'à la chambre du sarcophage ; les voleurs s'associèrent donc en bandes considérables qui exploitaient les sépultures. Il y avait de tout dans ces syndicats, de simples ouvriers, des vagabonds, des employés, des prêtres, même des affiliés de la police : la nécropole entière fut livrée au pillage, et les tombes des rois ne furent pas plus respectées que les autres. Sous Ramsès IX, une enquête révéla que l'hypogée du roi Sovkoumsaouf et de sa femme avaient été violés ; que celui d'Amenôthès 1^{er} et celui d'Antouf IV avaient été attaqués à la sape ;

¹ Lieblein-Chabas, *Deux Papyrus hiéroglyphiques*, p. 38.

que d'autres rois avaient été menacés¹. Derrière la montagne qui borne au nord le ravin de Déir el-Bahari se creusait jadis une sorte de bassin, clos de tous les côtés et sans autre communication avec la plaine que des sentiers dangereux. Il se divise en deux branches qui se croisent presque en équerre l'une regarde le sud-est, tandis que l'autre s'allonge vers le sud-ouest et se subdivise en rameaux secondaires. A l'est, une montagne se dresse, dont la croupe rappelle, avec des proportions gigantesques, le profil de la pyramide à degrés de Saqqarah. Nul endroit n'était mieux approprié à servir de cimetière : la difficulté d'y accéder empêcha cependant qu'on n'y creusât des tombeaux pendant l'Ancien et le Moyen Empire. Enfin, vers le début de la dix-huitième dynastie, les ingénieurs, en quête d'emplacements favorables, remarquèrent que le vallon était séparé d'un ravin, qui débouche au nord de Gournah, par un simple seuil d'environ cinq cents coudées d'épaisseur. Ce n'était pas de quoi effrayer des mineurs aussi exercés qu'ils l'étaient. Ils taillèrent rapidement dans la roche vive une tranchée profonde de cinquante à soixante coudées, au bout de laquelle un passage étranglé, semblable à une porte, donne accès dans le vallon. est-ce sous Amenôthès 1^{er}, est-ce sous Thoutmosis 1^{er} que ce travail gigantesque fut entrepris ? Thoutmosis 1^{er} est le plus ancien roi dont on ait retrouvé la sépulture en cet endroit. Son fils Thoutmosis II, puis son petit-fils Thoutmosis III, vinrent s'y loger à ses côtés, puis, à l'exemple des Pharaons de la XVIII^e dynastie, ceux de la XIX^e et de la XX^e l'un après l'autre leurs tombeaux valurent à la vallée le nom de Vallée des Rois, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Une commission, présidée par le grand prêtre d'Amon, Amenôthès, s'y transporta, visita les syringes des Pharaons², et constata fort heureusement qu'elles étaient intactes. Rien ne nous révèle mieux la décadence où l'Égypte était tombée, un demi-siècle après Ramsès III, que cette impuissance de la police à protéger les momies royales contre les déprédations de la canaille thébaine.

Au milieu de la faiblesse générale, Amon seul et ses prêtres avaient grandi. Depuis la lutte qu'ils avaient soutenue contre Khouniatonou, la suprématie d'Amon n'avait plus été contestée, et le dogme de l'unité divine, élaboré dans le sanctuaire de Karnak, avait prédominé au sud de l'Égypte. Les anciens textes furent interprétés dans le sens le plus favorable à ses prétentions, et souvent même interpolés de gloses destinées à mettre sa suprématie en évidence. Tout le système religieux d'autrefois fut adapté insensiblement aux idées nouvelles, et une cosmogonie habilement combinée montra le dieu unique à l'oeuvre sur les éléments. Au commencement était le Nou, l'Océan primordial, dans les profondeurs insondées duquel les germes des choses flottaient confondus. De toute éternité, le Dieu s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette masse liquide, sans forme encore et sans usage. Ce Dieu des théologiens thébains était un être parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines, le « un unique, celui qui existe par essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré ; le père des pères, la mère des mères ». Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse fournir même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on

¹ Cette enquête nous a été conservée par le *Papyrus Abbott*, traduit et commenté par Chabas, *Une Spoliation des hypogées de Thèbes au XI^e siècle*, dans les *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. I, p. 1-172 ; par G. Maspero, *Une Enquête judiciaire à Thèbes au temps de la XX^e dynastie*, in-4° ; et par A. Erman, *Beiträge zur Kenntniss des ägyptischen Gerichtsverfahrens*, dans la *Zeitschrift*, 1879, p. 81-83, 148-152.

² On voit encore dans le tombeau de Sétoui 1^{er} les procès-verbaux de cette visite.

ne le saisit nulle part. Unique en essence, il n'est pas unique en personne. Il est père par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle, qu'il engendre éternellement sans jamais s'affaiblir ou s'épuiser. Il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond ; il a en son propre sein la matière de sa création, il conçoit son fruit, et, comme chez lui la conception ne saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il produit en lui-même un autre lui-même. Il est à la fois le père, la mère et le fils de Dieu. Engendrées de Dieu, enfantées de Dieu, sans sortir de Dieu, ces trois personnes sont Dieu en Dieu, et, loin de diviser l'unité de la nature divine, elles concourent toutes trois à son infinie perfection.

Ce Dieu triple et un a tous les attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté souveraine, la bonté sans limites. Il développe éternellement ces qualités maîtresses, ou plutôt, pour me servir d'une expression chère aux écoles religieuses de l'ancienne Thèbes, « il crée ses propres membres, qui sont les dieux¹ », et qui s'associent à son action bienfaisante. Chacun de ces dieux seconds, considéré comme identique au Dieu un, peut former un type nouveau d'où émanent à leur tour, et par le même procédé, d'autres types inférieurs. De trinité en trinité, de personnification en personnification, on en arrive bientôt à ce nombre vraiment incroyable de divinités aux traits parfois grotesques et souvent monstrueux, qui descendent par degrés presque insensibles de l'ordre le plus élevé aux derniers étages de la nature. Néanmoins, les noms variés, les aspects innombrables que le vulgaire est tenté d'attribuer à autant d'êtres distincts et indépendants, n'étaient pour l'adorateur thébain que des noms et des aspects d'un même être. Tous les types divins se pénétraient réciproquement et s'absorbaient dans le dieu suprême : leur division, même poussée à l'infini, ne rompait en aucune manière l'unité de la substance divine. Ce dieu unique, Amon-Râ, est-il le soleil lui-même ou simplement l'âme du soleil ? La plupart convenaient qu'il était le soleil lui-même, et c'est au soleil que sont adressés les grands hymnes dont la littérature de l'époque des Ramessides nous a légué de si beaux modèles. Sa vie journalière, depuis le moment où il surgissait à l'horizon du matin jusqu'au moment où il sombrait derrière la montagne d'Occident, devint la vie du Dieu suprême, et sa lutte contre l'obscurité, la lutte du Dieu contre les mauvais principes.

C'est lui : le voici qui se dégage lentement des étreintes de la nuit. Il ne fait que pointer « à l'horizon oriental du ciel », et déjà « les rayons vivants de ses yeux pénètrent, animent, fortifient tous les êtres ». Debout dans la cabine de sa barque sacrée, « la bonne barque des millions d'années », enveloppé dans les replis du serpent Mihni, qui est l'emblème de son cours, il glisse lentement sur le flux éternel des eaux célestes, guidé et suivi par cette armée de dieux secondaires dont les peintures nous enseignent les figures bizarres. Un Horus, debout à l'avant, sonde l'horizon du regard et signale l'ennemi, qu'il se tient prêt à percer de sa lance ; un autre Horus est au gouvernail. Les Akhimou-Ourdou, ceux qui jamais n'endurent l'inertie de la mort, et les Akhimou-Sokou, ceux qui jamais ne sont détruits, armés de longues rames, manoeuvrent la barque et la maintiennent au fil de l'eau : ils se recrutent sans cesse parmi les âmes des fidèles, et les rois des deux Égyptes eux-mêmes réclament comme un honneur d'être affiliés à leur troupe.

¹ *Todtenbuch*, ch. xvii, l.8.

« Tu t'éveilles bienfaisant, Amon-Râ-Harmakhis ! tu t'éveilles juste de voix, Amon-Râ, seigneur des deux horizons ! Ô bienfaisant, resplendissant, flamboyant ! Ils rament tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Ourdou ! Ils te font avancer tes nautoniers, ceux-là qui sont les Akhimou-Sokou ! Tu sors, tu montes, tu culmines en bienfaiteur, guidant ta barque sur laquelle tu croises, par l'ordre souverain de ta mère Nouit¹, chaque jour ! Tu parcours le ciel d'en haut, et tes ennemis sont abattus ! Tu tournes ta face vers le couchant de la terre et du ciel : éprouvés sont tes os, souples tes membres, vivantes tes chairs, gonflées de sève tes veines, ton âme s'épanouit ! On adore ta forme Sainte, on te guide sur le chemin des ténèbres, et tu entends l'appel de ceux qui t'accompagnent derrière la cabine en poussant des exclamations. Les nautoniers de ta barque, leur coeur est content ; le seigneur du ciel est en joie ; les chefs du ciel inférieur sont en allégresse ; les dieux et les hommes poussent des exclamations et s'agenouillent devant le soleil sur son pavois, par l'ordre souverain de ta mère Nouit ; leur coeur est content parce que Râ a renversé ses ennemis ! Le ciel est en allégresse, la terre est en joie, les dieux et les hommes sont en fête, afin de rendre gloire à Râ-Harmakhis, lorsqu'ils le voient se lever dans sa barque et qu'il a renversé les ennemis à son heure ! La cabine est en sûreté, car le serpent Mihni est à sa place et l'uræus a détruit les ennemis.

« Avance sur ta mère Nouit, seigneur de l'éternité ! Après avoir récité pour toi les charmes de l'enfantement, elles se relèvent Isis et Nephtys, lorsque tu sors du sein de ta mère Nouit ! Lève-toi, Râ-Harmakhis ! Tu te lèves, et te levant, culminant, tu prononces ta parole contre tes adversaires. Tu fais ouvrir ta cabine, tu repousses le méchant en son heure, afin qu'il n'avance pas, l'espace d'un moment ! Tu as anéanti la valeur de l'impie : l'adversaire de Râ tombe dans le feu ; Nouhibo² est repoussé en ses heures ; les enfants de la rébellion n'ont plus de force ; Râ prévaut contre ses adversaires. Les obstinés de coeur tombent sous les coups ; tu fais vomir à l'impie ce qu'il avait dévoré. Lève-toi, Râ, dans l'intérieur de ta cabine :

Fort est Râ ; faible, l'impie !

Haut est Râ ; foulé, l'impie !

Vivant est Râ ; mort, l'impie !

Grand est Râ ; petit, l'impie !

Rassasié est Râ ; affamé, l'impie !

Abreuvé est Râ ; altéré, l'impie !

Lumineux est Râ ; terne, l'impie !

Bon est Râ ; mauvais, l'impie !

Puissant est Râ ; faible, l'impie !

Râ existe ; Apôp est anéanti !

« Oh ! Râ ! donne toute vie au Pharaon ! Donne des pains à son ventre, de l'eau à son gosier, des parfums à sa chevelure ! Oh ! bienfaisant Râ-Harmakhis, navigue avec lui, en prière ! Ceux qui sont dans ta barque sont en exultation ; troublés, confondus, sont les impies !

¹ La voûte céleste.

² Face retournée, un des noms du démon.

« Un bruit de joie est dans le lieu grand ; la cabine de la barque est en exultation. Ils poussent des exclamations dans la barque des millions d'années les navigateurs de Râ ; leur cœur est joyeux quand ils voient Râ. Les dieux sont en exultation ; le grand cycle divin est comblé de joie en rendant gloire à la grande bari ; des réjouissances se font dans la chapelle mystérieuse.

« Oh lève-toi, Amon-Râ-Harmakhis, qui se Crée lui-même ! Tes deux soeurs¹ sont debout à l'Orient, elles sont accueillies, elles sont portées vers ta barque, cette bonne barque de toute procréation. Râ, qui as émis tous les biens, viens, Râ qui se crée lui-même ! Fais que le Pharaon reçoive les offrandes qui se font dans Hâbonben², sur les autels du Dieu dont secret est le nom ! Honneur à toi, vieillard qui se manifeste en son heure, seigneur aux faces nombreuses. Uræus qui produit les rayons destructeurs des ténèbres ! Tous les chemins sont pleins de tes rayons. C'est à toi que les cynocéphales donnent les offrandes qui sont dans leurs mains, à toi qu'ils adressent leurs chants, dansant pour toi, faisant pour toi leurs incantations et leurs prières³. Ils sont appelés dans le ciel et sur la terre ; ils sont conduits à tes gracieux levers ; ils t'ouvrent (variante, ils brisent pour toi) les portes de l'horizon occidental du ciel ; ils font aller Râ dans la paix, dans l'exaltation de ta mère Nouit. Ton âme examine ceux qui sont dans le ciel inférieur, et les âmes sont dans le ravissement matin et soir. Car tu fais le fléau qui tue et tu adoucis la souffrance d'Osiris, tu donnes les souffles à qui est dans la vallée funéraire.

« Tu as illuminé la terre plongée dans les ténèbres ; tu adoucis la douleur d'Osiris. Ceux qui sont goûtent les souffles de la vie, ils poussent des exclamations vers toi, ils s'agenouillent devant cette forme qui est tienne de Seigneur des formes ! Ils rendent honneur à ta force dans cette figure bienfaisante qui est tienne de Dieu Matin ! Les dieux tendent leurs bras vers toi, lorsqu'ils sont enfantés par ta mère Nouit. Viens au Pharaon, donne-lui ses mérites dans le ciel, sa puissance sur la terre, ô Râ ! qui as réjoui le ciel, ô Râ ! qui as frappé la terre de crainte.

« Ô bienfaisant Râ-Harmakhis !⁴

« Tu as soulevé le ciel d'en haut pour élever ton âme ; tu as voilé le ciel inférieur pour y cacher tes formes funéraires !

« Tu as élevé le ciel d'en haut à la longueur de tes bras ; tu as élargi la terre à l'écartement de tes enjambées.

« Tu as réjoui le ciel d'en haut par la grandeur de ton âme ; la terre te craint, grâce à l'oracle de ta statue.

« Épervier saint, à l'aile fulgurante ; Phénix aux multiples couleurs ;

« Grand lion qui est par soi-même et qui ouvre les voies de la barque Soktit⁵,

« Ton rugissement abat tes adversaires, tandis que tu fais avancer la grande barque ;

« Les hommes t'invoquent, les dieux te craignent ; tu as abattu les ennemis sur leurs faces.

¹ Isis et Nephtys.

² La demeure du Phénix, le grand temple d'Héliopolis.

³ Les monuments nous montrent, en effet, les cynocéphales adorant le soleil levant.

⁴ Cette invocation doit être répétée dans chaque verset.

⁵ La barque Soktit était la barque du Soleil.

« Coureur du ciel, qu'on ne peut atteindre au matin de ses naissances, élevé plus que les dieux et les hommes.

« Lève-toi pour nous, nous ne connaissons pas ton image ; apparais à notre face, nous ne connaissons pas ton corps ;

« Ô bienfaisant Râ-Harmakhis !

« Tu te rues, mâle sur les femelles.

« Taureau la nuit, chef en plein jour, beau disque bleu¹,

« Roi du ciel, souverain sur terre, la grande image dans les deux horizons du ciel,

« Râ - créateur des êtres, Totounen, vivificateur des êtres intelligents.

« Que le fils du Soleil, le Pharaon, soit vénéré pour tes mérites ; qu'il soit adoré quand tu te lèves bienfaisant à l'horizon oriental du ciel. C'est lui qui dirige ta course, renverse tes ennemis devant toi, repousse tous tes adversaires, examine pour l'oeil² en son lieu.³ »

Cependant le Dieu passe, enveloppé de cette lumière éblouissante qui ne permet pas à l'oeil humain de sonder les profondeurs de son être :

« Ô Dieu qui t'es ouvert les voies, ô toi qui as percé à travers les murailles ! Oh ! Dieu qui se lève en qualité de soleil ! Être qui devient sous la forme de Khopri dans le double horizon ! Tu as éveillé ceux qui te font parcourir les chemins du ciel ; approche-toi du Grand Chef pour faire le plan du temps durant le cours de l'éternité !

« Enfant qui nais chaque jour,

« Vieillard enfermé dans les bornes du temps,

« Vieillard qui parcourt l'éternité !

« Si immobile, qu'il ouvre toutes ses faces,

« Si élevé qu'on ne peut l'atteindre!

« Seigneur de la demeure mystérieuse où il se tient caché.

« Être caché dont on ne connaît point l'image !

« Seigneur des années, qui donne la vie à qui lui a plu !

.....

« Tu es venu, tu as ouvert les chemins, tu as parcouru les voies de l'éternité.⁴ » C'est ainsi, au milieu des acclamations et des prières, qu'il poursuit sa marche radieuse, jusqu'au moment où, poussé toujours par le courant irrésistible, il plonge à l'occident et s'éclipse pour un temps dans la nuit du ciel inférieur.

Les pouvoirs malfaisants vaincus et contenus, l'oeuvre du Dieu n'est pas encore complète. « Il a créé le sol, l'argent, l'or, - le lapis vrai à son bon plaisir⁵. - Il fait les herbages pour les bestiaux, les plantes dont se nourrissent les humains. - Il fait vivants le poisson dans le fleuve, - les oiseaux dans le ciel, - donnant les

¹ Le disque qu'on voit sur la tête de plusieurs divinités est peint souvent en bleu ou en vert.

² L'oeil droit du dieu est le Soleil, son oeil gauche est la Lune.

³ Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXV, pl. CXVII.

⁴ Lepsius, *Denkm.*, VI, pl. CXX, l.66-77

⁵ *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI. p. 8, l.6-7.

souffles à ceux qui sont dans un oeuf. - Il vivifie les reptiles, - fait ce dont vivent les oiseaux ; - reptiles et oiseaux sont égaux à ses yeux. - Il fait des provisions au rat dans son trou, - et nourrit l'oiseau sur la branche. - Sois béni pour tout cela, - Un unique, multiple de bras.¹ » Enfin « les hommes sortent de ses deux yeux² », et se répandent à la surface de la terre, « troupeau de Râ », divisé en quatre races, les Égyptiens, les hommes par excellence, et les Nègres (Nahsi) qui sont sous le patronage d'Horus, les Asiatiques (Amou) et les peuples du nord, à peau blanche, sur lesquels Sokhit, la déesse à tête de lionne, étend sa protection³. « Salut à toi ! disent-ils tous, - louange à toi, parce que tu demeures parmi nous ! - Prosternations devant toi, parce que tu nous crées ! - Tu es béni de toutes créatures ; - tu as des adorateurs en toute région, - au plus haut des cieux, dans toute la largeur de la terre - au profond des mers. - Les dieux s'inclinent devant ta Sainteté ; - les âmes exaltent qui les a créées, - elles se réjouissent de se présenter devant leur générateur, - elles te disent : "Va en paix, - père des pères de tous les dieux, - qui as suspendu le ciel, - étendu la terre ; - créateur des êtres, formateur des choses, - roi souverain, v. s. f., chef des dieux, - nous adorons tes esprits, parce que tu nous as faits ; - nous te faisons des offrandes, parce que tu nous as donné naissance ; - nous te faisons des bénédictions, parce que tu demeures parmi nous".⁴ »

Ces idées élevées demeurèrent l'apanage d'un petit nombre de docteurs et de particuliers instruits : elles ne pénétrèrent pas la masse de la population. Loin de là, le culte des animaux, l'oie, l'hirondelle, le chat, le serpent, y recrutait plus de dévots qu'il n'en avait jamais eu⁵ ; la croyance aux mauvais esprits et aux revenants était universelle⁶ à la magie était pratiquée ouvertement, malgré les ordonnances les plus sévères⁷. Dans une société aussi religieuse que l'était la société égyptienne, l'influence du prêtre devait avoir rapidement le dessus sur toute autorité et même sur la puissance royale. Déjà, aux plus beaux temps de la dix-huitième dynastie, les Pharaons n'avaient rien entrepris avant de consulter dûment Amon, et toujours il avait daigné répondre à leur voix. Sous les Ramesides, il intervint dans les affaires publiques d'une façon de plus en plus directe et constante. D'après la théorie sacerdotale, les statues divines se composaient d'un corps en pierre, en métal ou en bois, et d'un double ou d'une âme détachée de la divinité, et que l'on enfermait dans le corps par des prières à l'instant de la consécration. Le roi, dans le sanctuaire, parfois même au dehors, s'adressait à ces figures animées et il leur expliquait les questions du moment : après chaque consultation royale, l'idole, Si elle goûtait la résolution suggérée, marquait son approbation par une lourde saccade de la tête⁸. On conçoit quelle suprématie exerçaient dans l'État le sacerdoce d'Amon et surtout le Premier Prophète, interprète légal du dieu : Ramsès III était mort depuis quelques années à peine, et déjà le Premier Prophète Ramsèsnakhoutou était sans rival auprès de Ramsès IV⁹. Le fils de Ramsèsnakhoutou, Amenôthès, était presque l'égal des Ramsès

¹ *Id.*, pl. XI, p. 6, l.3-7.

² *Id.*, XI, p. 6, l.3.

³ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 155-156.

⁴ *Papyrus de Boulaq*, t. II, pl. XI, p. 7, l.2 ; p. 8, l.4. Cf. Grébaut, *l'Hymne à Amon-Râ des papyrus de Boulaq*, 1875, in-8° ; L. Stern, dans la *Zeitschrift*, 1873, p. 76 ; Goodwin, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, t. II, p. 250-263.

⁵ Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil*, t. II, p. 108 sqq.

⁶ Maspero, *Études égyptiennes*, t. I, p. 145 sqq.

⁷ *Ibid.*, p. 43 sqq.

⁸ Maspero, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil*, t. I, p. 156 sqq.

⁹ Lepsius, *Denkm.*, III, pl. 19.

suivants, et il consacrait des monuments en son nom, comme s'il eût été déjà souverain¹. Et il ne suffisait pas à leur ambition d'avoir fait d'Amon lui-même un instrument de domination. Amon, le maître des dieux, était trop éloigné de l'humanité pour entrer aisément en communication avec le vulgaire : on introduisit comme médiateur entre lui et l'homme le troisième membre de la triade, Khonsou. Ramsès III avait commencé la restauration du temple de ce dieu à quelque cent mètres au sud du sanctuaire de Karnak ses successeurs continuèrent le travail avec amour, et les prêtres, désireux d'avoir pour leur divinité favorite des titres de noblesse antique, ne craignirent pas de forger des pièces officielles constatant des miracles qu'il aurait opérés jadis. Ils fabriquèrent une grande stèle où ils racontaient que Ramsès II, après avoir reçu comme otage la fille d'un chef syrien, l'épousa et en fit sa première femme. Quelques années plus tard, la soeur de cette reine, Bintroshit, fut atteinte d'une maladie qu'on attribua à la malice d'un esprit possesseur, et dont Thotemhabi, chef des magiciens royaux, ne réussit pas à la guérir. Après de longues souffrances, le père de la princesse réclama un secours plus efficace. Ramsès II se prosterna devant Khonsou, le supplia d'intervenir, et fit porter devant la statue principale une seconde statue du dieu : « Inspire-lui ta vertu divine et je l'enverrai pour qu'elle guérisse la fille du prince de Bakhtan. » Khonsou y consentit, et la statue partit pour Bakhtan, où elle arriva après un voyage solennel d'un an et cinq mois. Le prince sortit à sa rencontre avec ses soldats et ses généraux, et s'étant prosterné : « Tu viens donc vers nous, tu descends chez nous par les ordres du roi d'Égypte, le soleil seigneur de justice, approuvé du dieu Râ. » Voici que ce dieu se rendit chez Bintroshit ; lui ayant infusé sa vertu, elle fut soulagée à l'instant. L'esprit qui demeurait en elle dit, en présence de Khonsou, le conseiller de Thèbes « Sois le bienvenu, grand dieu qui expulses les rebelles ; la ville de Bakhtan est à toi, ses peuples sont tes esclaves, moi-même je suis ton esclave. Je m'en retournerai vers les lieux d'où je suis venu, pour satisfaire ton coeur sur le sujet de ton voyage. Que Ta Majesté veuille ordonner seulement qu'une fête soit célébrée en mon honneur par le prince de Bakhtan ! » Le Dieu daigna dire à son prophète : « Il faut que le prince de Bakhtan apporte une riche offrande à cet esprit. » Pendant que ces choses s'accomplissaient et que Khonsou, le conseiller de Thèbes conversait avec l'esprit, le prince de Bakhtan était là avec son armée, saisi d'une crainte profonde. Il prodigua les présents à Khonsou, le conseiller de Thèbes, ainsi qu'à l'esprit et il improvisa une fête en leur honneur ; après quoi l'esprit s'en alla paisiblement où il voulut, sur l'ordre de Khonsou, le conseiller de Thèbes. Le prince fut transporté de joie, ainsi que toute la population de Bakhtan ; puis il se dit en lui-même : « Il faudrait que ce dieu pût séjourner à Bakhtan ; je ne le laisserai pas retourner en Égypte. » Il y avait trois ans et neuf mois que le dieu Khonsou demeurait à Bakhtan, lorsque le prince, reposant sur son lit, crut le voir quitter son naos ; il avait la forme de l'épervier d'or et il planait au ciel dans la direction de l'Égypte. Le prince, s'étant éveillé, se trouva souffrant : il dit alors au prêtre de Khonsou, conseiller de Thèbes : « Le dieu veut nous quitter et retourner en Égypte : faites partir son char pour ce pays. » Khonsou rentra dans son temple de Thèbes chargé de présents².

¹ C'est le prophète d'Amon qui présidait aux travaux de la commission d'enquête dont il est question au *Papyrus Abbott* : voir plus haut. Sur Amenôthès, voir Mariette, *Karnak*, pl. 40.

² Cette stèle, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque Nationale, a été publiée, commentée et traduite par E. de Rougé, *Etude sur une stèle égyptienne appartenant à la Bibliothèque Impériale*. Elle a été considérée comme authentique, jusqu'au moment où M. Erman a prouvé qu'il fallait y voir une fraude des prêtres de Khonsou (*Die Bentreschstele*, dans la *Zeitschrift*, 1883, p. 54-62) ; M.

Sous Ramsès XI, ces divers moyens avaient déjà produit leur effet. Le roi était bien encore un Ramesside, mais le véritable maître de l'Égypte était le Premier Prophète d'Amon thébain, Hrihorou. Vice-roi d'Éthiopie après Pinahsi, fils de Ramsès XI, général en chef des troupes nationales et étrangères¹, Hrihorou avait tout du Pharaon, sauf la couronne et le protocole : sa mère était d'ailleurs de sang royal et lui avait légué des droits à la couronne², qu'il fit valoir aussitôt après la mort de Ramsès XI. Il semble que ce prince ne laissa point d'héritier direct, car deux rivaux surgirent au Sud et au Nord pour recueillir son héritage. Au Sud, Hrihorou se déclara souverain des deux pays, et il adopta comme prénom le titre même de sa dignité, Premier Prophète d'Amon. Au Nord, un Tanite du nom de Smendès se proclama roi, et, reconnu d'abord dans le Delta ainsi que dans la Moyenne Égypte, il imposa bientôt sa suprématie aux contrées méridionales. Il fut toutefois obligé de tolérer l'usurpation de Hrihorou et de lui confirmer la dignité royale, moyennant l'aveu de sa suzeraineté³. Désormais les domaines d'Amon formèrent une principauté à demi indépendante qui comprenait le Sud de l'Égypte et de l'Éthiopie, et dont les chefs, élus dans la famille pontificale, tantôt se contentèrent du titre de grand-prêtre, tantôt furent rois par investiture des Pharaons Tanites. Ceux-ci n'en demeurèrent pas moins les souverains légitimes,

Floigl (*Geschichte des Sem. Alterth.*, p. 50) a montré que le roi de la stèle était Ramsès II. La belle découverte de M. Erman nous permet de rayer du canon royal le prétendu Sésostri II, dont on ne possédait que ce monument.

¹ Pleyte, *Papyrus de Turin*, p. 89-90.

² Naville, *Trois reines de la XXIe dynastie*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 29-30.

³ Voici, restitué aussi complètement qu'il est possible de le faire en ce moment, le tableau des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties :

XVIII^e DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

- I. AHMOSOU I, NIEPHTIRÎ.
- II. AMANHATPOU I, ZOSORKERÎ.
- III. THOUTMOSOU I, AKHOPIRKERÎ.
- IV. THOUTMOSOU II, AKHOPIRINHÎ.
- V. KHNOUITAMANOU HATSHOPSOUTOU, MÂKERÎ.
- VI. THOUMOSOU III, MANAKHIRRÎ.
- VII. AMANHATPOU II, AKHOPIROURÎ.
- VIII. THOUTMOSOU IV KHÂKEOU, MANKHOPIROURÎ.
- IX. AMANHATPOU III, MÂNEERÎ.
- X. AMANHATPOU IV, NOFIRKHOPIROURÎ-OUÂNRI (KHOUNIATONOU).
- XI. SÂANAKHÎT (?)
- XII. NOUTIR-ÔTF AÏ HIQ NOUTIR OÏS, KHODIRKHOPIROURÎ IRI MÂÏT.
- XIII. TOUTANKHAMANOU HIQ ON-RÏSI. KHOPIROUNIBRÎ.

XIX^e DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

- I. HARMHABI MÏAMOUN, SOZORKHOPIROURÎ SOTPENRÎ.
- II. RAMSISOU I, MANPHTIRÎ.
- III. SITOUÏ I MÏNÉPHTAH, MANMÂRI.
- IV. RAMSISOU II MÏAMOUN, OUSIRMÂRI SOTPENRÎ.
- V. MÏNÉPHTAH I HOTPOU-HI-MÂÏT, BINRÎ MÏAMOUN MÏ NOUTIROU.
- VI. AMENMOSSOU HIQ ON, MENKHÂRI SOTPENRÎ.
- VII. SITOUÏ II MÏNÉPHTAH, OUSIRKHOPIROURÎ MÏAMOUN.
- VIII. MÏNÉPHTAH II SIPHTAH, KHOUNIRÎ SOTPENRÎ.

XX^e DYNASTIE (DIOSPOLITAINE).

- I. NAKHSITI MÏAMOUN, OUSIRMÂRI MÏAMOUN.
- II. RAMSISOU III HIQ KOUTIR ON, OUSIRMÂRI MÏAMOUN.
- III. RAMSISOU IV HIQ MÂÏTI [MÂÏTI] MÏAMOUN, OUSIRMÂRI SOTPENRÎ.
- IV. RAMSISOU V AMONHIKHOUSHOUF MÏAMOUN, OUSIRMÂRI SKHOPIRINHÎ.
- V. RAMSISOU VI AMONHIKHOUSHOUF NOUTIR HIQ ON, NIEMÂRI MÏAMOUN.
- VI. RAMSISOU VII ATAMON NOUTIRHIQ ON OUSIRMÂRI MÏAMOUN SOTPENRÎ.
- VII. RAMSISOU VIII SITHIKHOUSHOUF MÏAMOUN, OUSIRMÂRI KHOUNIAMON.
- VIII. MÏAMOUN NÏTOUM. (?)
- X. RAMSISOU IX MÏAMOUN, NOFIRROOURÎ SOTPENRÎ.
- XI. RAMSISOU X AMONHIKHOUSHOUF, KHOPIRMÂRI SOTPENRÎ.
- XII. RAMSISOU XI KHAMOÏS NOUTIR HIQ ON MÏAMOUN, MANMÂRI SOTPENPHTAH.

les seuls que l'histoire officielle enregistrât, et c'est d'eux que Manéthon forma sa XXI^e dynastie.